

ACTION

5

ACTION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART

DIRECTEUR

FLORENT FELS

□ □

SOMMAIRE

<i>Poèmes</i>	G. APOLLINAIRE	<i>Dans un Palace</i>	ROCH GREY
—	L. ARAGON	<i>Prologue</i>	ANDRÉ MALRAUX
—	FRANCIS CARCO	<i>Le poète au miroir</i> ..	ANDRÉ SUARÈS
—	JEAN COCTEAU	<i>Lettres Yougo-Slaves</i> ..	MIROSLAV KRLEZA
—	V. HUIDOBRO	<i>Lettres russes "Les</i>	
—	LÉONARD PIEUX	<i>Scythes"</i>	ALEX. BLOK
—	MAX JACOB	<i>Lettres russes "Omni-</i>	
—	ANDRÉ SALMON	<i>présent"</i>	M. GORKI
—	RAYMOND RADIGUET	<i>Chronique</i>	G. DUTHUIT
<i>Une Nuit d'Août</i> ..	ROCH GREY	<i>Archipenko</i>	IVAN GOLL

Anthologie d'écrivains allemands contemporains :

K. ADLER — J. B. BECHER — T. DAUBLER — C. EINSTEIN — CLAIRE GOLL — IVAN GOLL
 JACOB VAN HODDIS — J. T. KELLER — POL MICHELS — ADOLF LOOS — KARL OTTEN
 RUBINER — SCHICKELE — ELSE LASKER SCHULER — FRANZ WERFEL

La peinture au Salon d'Automne : FELS

LE NUMÉRO : 5 FR. — 12 NUMÉROS : 50 FR.

Droits de traduction et de reproduction des textes et clichés réservés pour tous pays.

Il sera rendu compte des ouvrages adressés en double exemplaire.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

□ □

*Les commandes, abonnements, demandes de dépôts, les mandats, ainsi que la correspondance
 et les manuscrits doivent être adressés à*

ACTION - FELS - 18, RUE FEYDEAU - PARIS

Calligrammes

Homme
 Vous trouvez la me nouvelle
 de l'ère
 univers on
 de plus
 et que de
 at plus
 moderne
 L'homme
 Vous
 utiles
 et cet art ou le sublime
 n'exclut
 mais
 Blom
 la
 ce
 l'heur
 ou
 mais
 ne
 s. B.
 à la
 vice
 par le char
 eclat ne
 le pas
 man
 fist
 re.
 ja
 d'o
 sen
 sup
 cor
 pl
 le do
 un re

et des fleurs
 tout ouvert
 et verbes
 l'amour
 marie
 avec le
 de la
 pourquor
 fleurs
 et tout
 fait
 dans les
 par
 fangs
 et des fleurs
 tout ouvert
 et verbes
 l'amour
 marie
 avec le
 de la
 pourquor
 fleurs
 et tout
 fait
 dans les
 par
 fangs
 la fleur et
 laisse pousser
 le fruit et l'us
 se germer (a)
 grande tantes
 que soufflent
 les tempêtes

et tout pour neuv
 un
 de
 se
 doup
 com
 me
 un
 pa
 bi
 lions
 quel bonheur que si
 fleur ne soit
 par
 mort
 enco
 re
 comme une fleur mourant entre
 les mains d'un pale soldat blesse

[illegible]

ce peintre est le fils de cette guerre calme et bouffue
est un front chatoyant entre
la guerre et l'espoir magnifique
que emportera man
l'homme

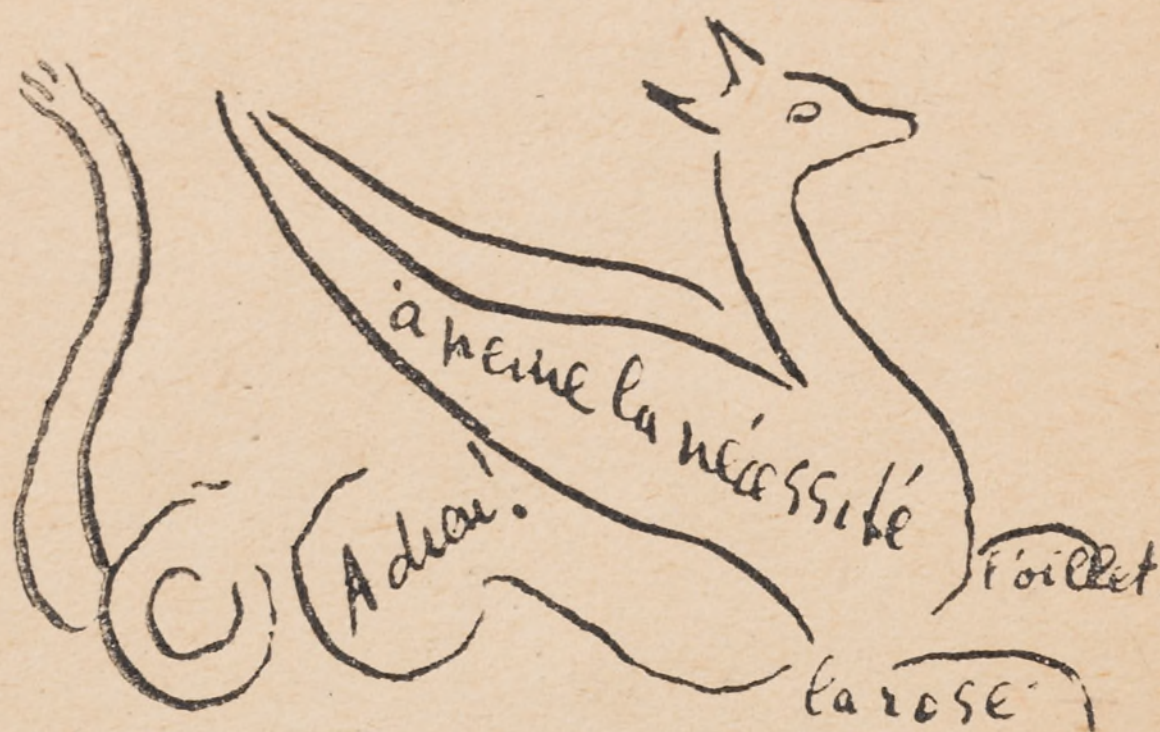
est le fils de cette guerre
son oeuvre est un front chatoyant entre
ce que fut l'art avant la guerre et l'art moderne
qui emportera
l'oubli peintre

que empurta ^{man d'ou} le, ~~mon~~
~~trouvent~~ peintres

le edo 1794
et
for
as
n

pestis unde

il faut
donner mes-
sance a la
Bis pour l'usage
Bannière a tous les
détails, si non que dans
ce qui est naturel dans
son œuvre, on pourrait
le comparer à l'art
du drame.



Les montagnes aux pentes tendres
les pe.
L'attirent
Toutes les villes maritimes
sont soulevées
et son soubassement
bien des fois
beloué par les
glaces de la Méditerranée

QU'EST DEVENU LE CAISSIER INFIDÈLE

Quitte ou double.

*Le serpent falaise
Le magasin lady
La dorade dominotière
La belle de jour belle de nuit
Jéhovah le puddlage dans les coupes de fruits
Femme farinet
Le sentiment jabloire pour les tonneaux de bandoline
Les pures formalités*

La poésie intime.

*Herbeillez armoires pleines sur les tapis d'Orient
Vous taisez-vous
Ici été domestique
C'est l'encaustique aux yeux de tulle qui commande
Un grènetis de caresses
Joli sujet de pendule.
Appelle-moi monothéisme.*

Tric-Trac.

*Jardineuse
Belle orgue un peu moins vite
Falun de souvenirs dans les tiroirs
Madame feuille sèche un mot je vous prie
Muscade
Le plaisir avec vous
Parlez ma chère qu'on n'entende plus le verre d'eau*

Nichairnipoisson.

*Limonière à mains
Petite fille automobile
Une fois deux fois trois fois
Une fois
Une fois
Avez-vous vraiment du tabac à vendre*

Aujourd'hui homme congelé.

*Gain parachute
Défet
Hortensia remontoir marinade
Le Mont Blanc se tient mal pour son âge
Cœur rouverin
Petite décollation privée de dessert*

LOUIS ARAGON.

GASPAR

*Là-haut, dans sa chambre vide
Gaspar joue du violon,
et les mortes qu'il invite
à danser tournent en rond.*

*C'est la ronde... c'est la ronde...
— La ronde ou bien le Sabbat ? —
Cela grince, siffle, gronde
et sautille à petits pas.*

OLGA

*C'est Olga que je préfère.
Olga m'aime ; je la vois
qui sort d'un coffret de bois
tous mes billets d'autrefois.*

*Une sordide mégère
la propose dans la rue
et je fais le pied de grue,
comme un autre, en attendant
que tout s'arrange, dedans.*

TOULOUSE-LAUTREC

*La lumière des globes blancs
que le gaz illumine
— C'était hier — ô triste mime,
t'éclabousse comme du sang.*

*De très vieilles prostituées
tournent au fond du bal
— décor mouvant de l'idéal —
Comme d'autres qu'on a tuées.*

*Pas de bruit. Mais une clameur
sourde et mélancolique
envahit, plus que la musique,
le désert ivre de nos cœurs.*

*Et la nuit rôde autour des belles
qui s'arrêtent parfois
pour corriger, le rouge aux doigts,
l'accent faux d'un rire immobile.*

DEGAS

*C'est l'époque où, tendant sur un mollet bien fait
un bas rouge et vulgaire,
des filles en cheveux sirotent au café
l'absinthe de leur verre.*

*Les jaunes omnibus roulent sur le pavé...
Beaux ciels des étés calmes!
Des brises, des soleils dont j'ai toujours rêvé
traversaient les platanes.*

*Jusqu'à l'heure où, sortant d'infâmes caboulots,
les mêmes filles, saoules,
riaient et relevaient au milieu de la foule
leurs vieux jupons, très haut.*

FRANCIS CARCO.

MYOSOTIS

*Pipe au cœur de cendre si tendre
Qu'il plonge en ton champagne amer
Mer matinale aux pieds d'éponge
Un souvenir de Saint-Omer*

*Un matelot coupe une orange
C'est la Mer Rouge. Le rideau
Fait l'autre matelot un ange
Ayant ses voiles dans le dos*

*Qu'il entre Marie et qu'il parte
Jouer ailleurs son seul atout
Il a mis du bleu sur les cartes
Et son col de l'ancre partout.*

LE MAUVAIS VOYAGEUR

*Matelot, debout la géographie! L'Espagne, encre de chine et
corrida d'encre rouge. L'Espagne, cage des perroquet. L'Espagne qui
embrasse la mort par dessous la jambe. L'Espagne, guitare qui reçoit
des télégrammes. L'Espagne, persienne du ciel. L'Espagne, éventail
de la mer!*

*Ne me parlez pas de la mer. Houle obéissante aux houlettes.
Sur les récifs mille danseuses de cancan se trémoussent et Vénus rem-
porte toujours le même succès en faisant sauter ses caniches.*

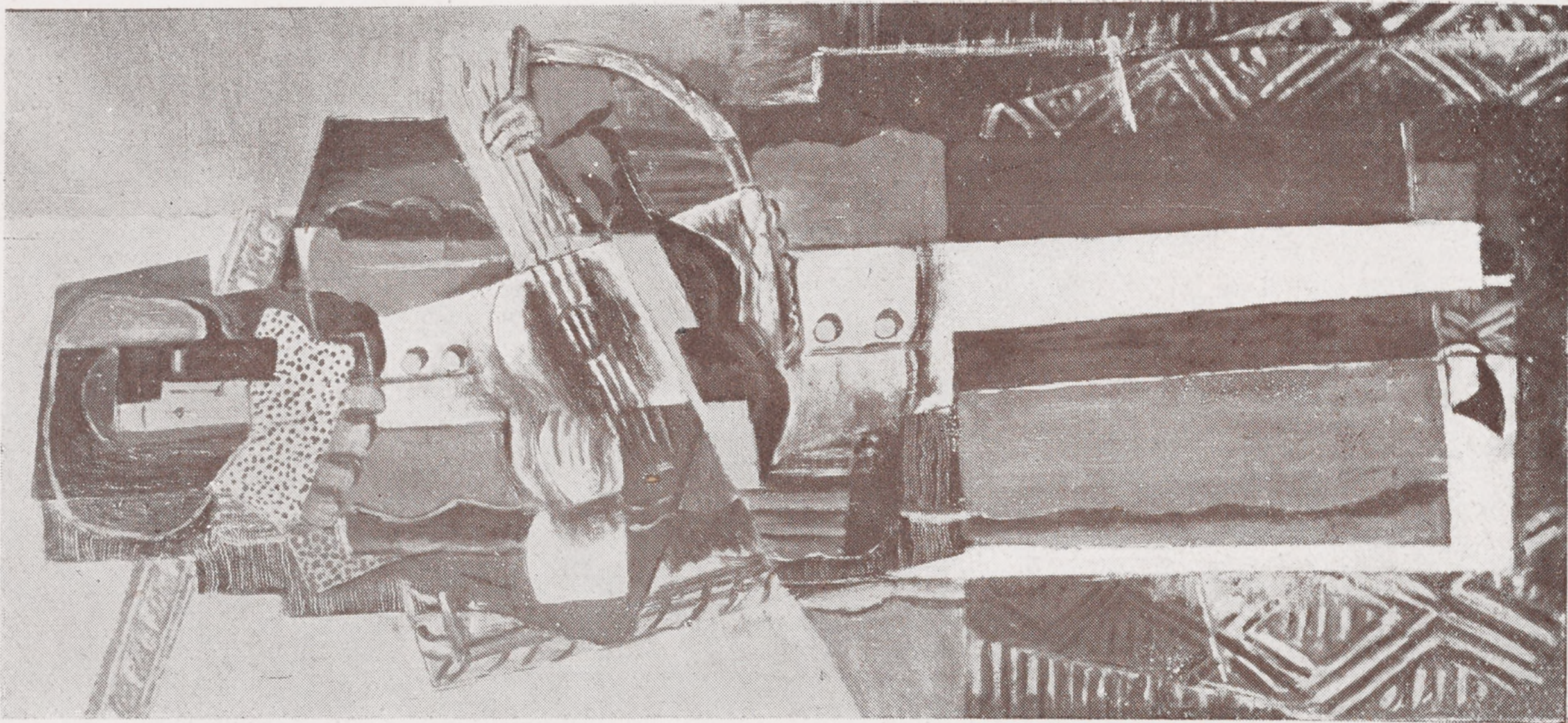
JEAN COCTEAU.



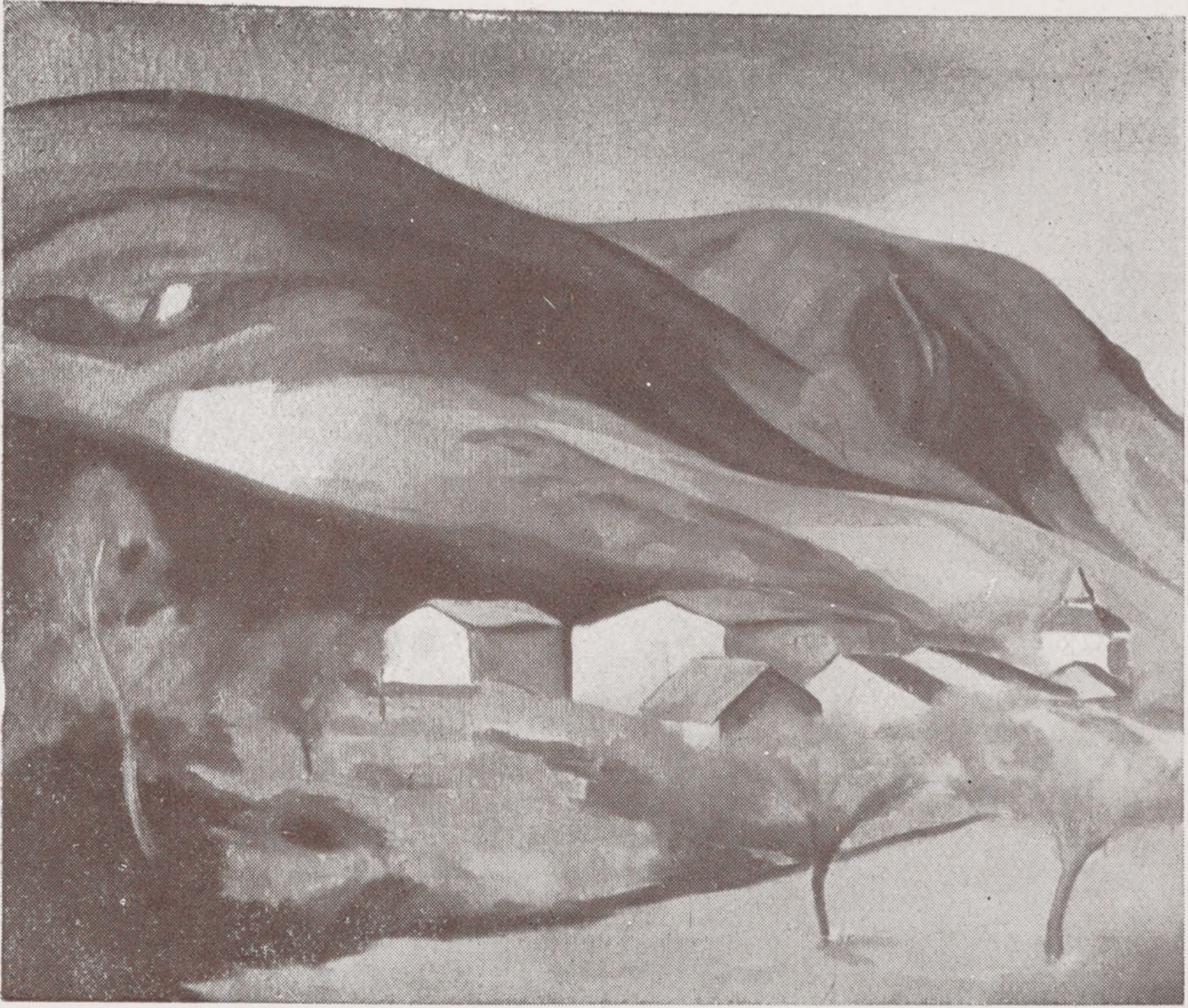
KARS



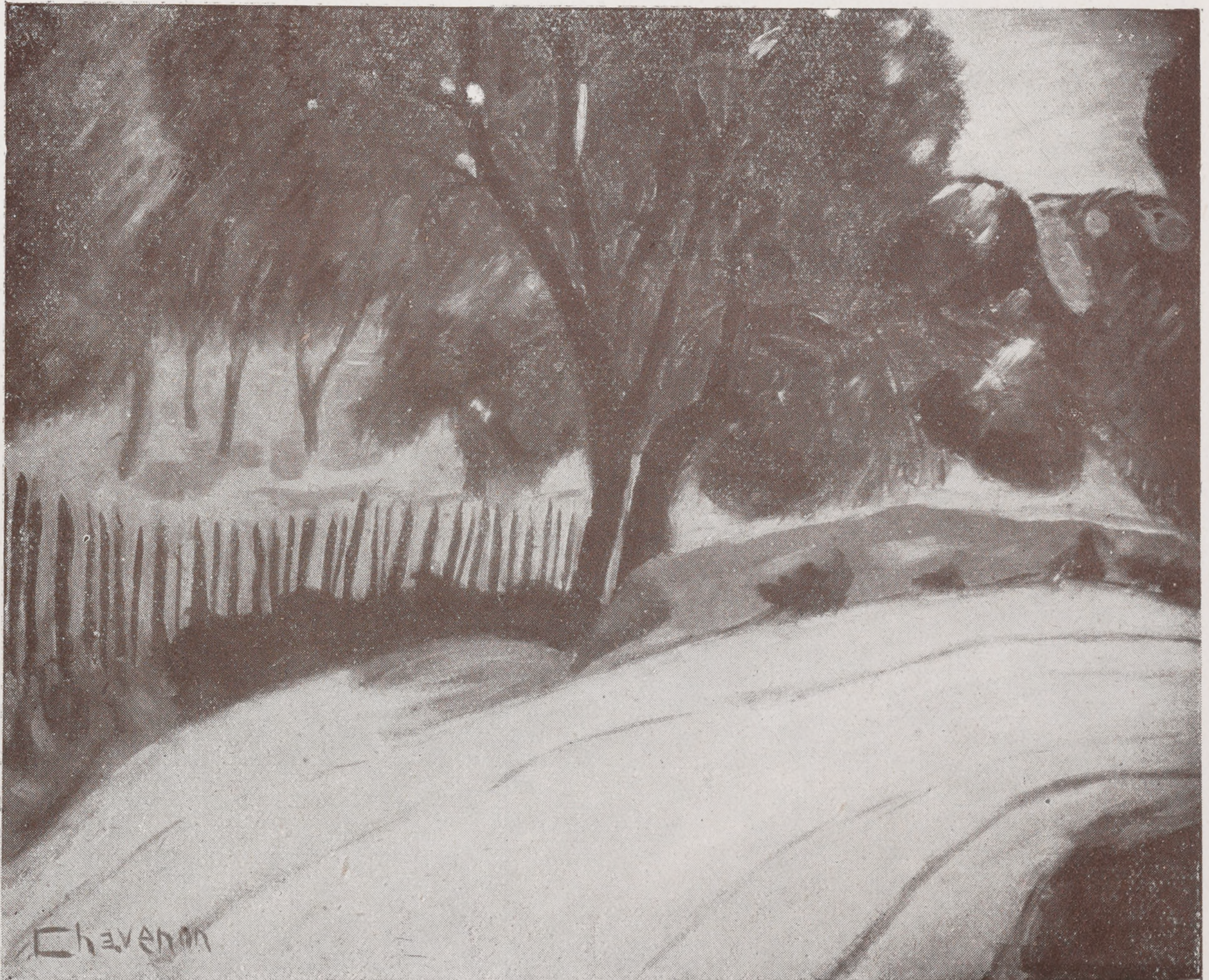
FEDER



HAYDEN



FOTINSKY



CHAVENON



CRISSEY

BAY RUM

*Dans tes cheveux s'est endormie
L'alouette qui s'envola en chantant
Quel était mon chemin
Jamais je le retrouverai*
*Les cascades
Des petites chevelures dans la rive
Ces étoiles glissent et ne brillent pas
Dans le ciel dépeuplé
Seulement ta chevelure sidérale
Dénuée sur le soir
Ces flammes
Prière ou chanson
Donne-moi ta main
Allons
Dans la mousse il y a un peu de musique
Fuir
vers la dernière forêt
Et dans la nuit
Vider ta chevelure sur l'univers.*

VINCENT HUIDOBRO.

SOLILOQUES GAILLARDS

*Ardente
La fidélité m'entraîne sur la piste par ta présence tracée
Deux trois baisers froids par hasard donnés
La maladresse d'une étreinte qui devança la passion
Tu ne sauras jamais effacer le courant déjà tracé
Le rythme qui se glaça dans le muscle du bras qui t'enlaça
Un seul soupir brisé en deux

Le peu de ton haleine brusquement absorbée
Changea la composition de mes veines
L'autre flux monta vers le cœur
Enlaça les nerfs
A ton insu contre ton désir
Creva le tableau de l'avenir
La solidité de ma folie est telle
Qu'un rocher s'y brisa décroché de ton cœur
Qui se refusa à mon amour.*

LÉONARD PIEUX.

Renaissance de l'esprit religieux

*C'est pas boulonné comme un pont en fer, les Eglises
Il faut la permission de Jésus Christ, pour que ça se détruise
C'est un objet en améthyste
et en saphir bleu
dont l'entrepreneur de bâtisse
est le Fils de Dieu.*

*C'est gardé par certains anges policiers très fins
On dirait des candélabres, c'est des séraphins,
Quels agrès parent leur cher jeu ?
Qui donc équipa leurs cierges ?
Ça repose sur des choses roses
Qui n'ont l'air de rien
et tu ne peux, même si tu l'oses
y mettre la main.*

*Des plans du futur les patriarches sont mandataires,
Ils y passeront toute l'éternité, Dieu les regarde faire.
N'aie donc pas peur, pauvre terre,
on travaille pour toi !*

*Il y a des génies planétaires
au-dessus des toits.*

*L'Eglise est penchée sur la terre
pour nous soulager dans nos guerres :
Elle est suivie par les infirmières,
les paysans et les débonnaires.*

*Déjà bien avant Jésus-Christ
les oracles perdaient leur crédit :*

*Diagoras et Cicéron,
Xénophane de Colophon
récusent*

*les ventres des poulets où jouent les Elohim
votre livre des Papes, calabrais Joachim
et tes lyriques centuries, Nostradamus.*

*Les sages s'en moquaient, la science les dénonce
Le grand Art des Toscans revient avec le nonce.*

Jubilé ! jubilé de la nubilité,

Mon enfant ! montre-nous ta soprannilité.

L'Ararat monopolise les cris de l'Electricité.

Le pavé de la Capitale
est tout lavé d'apparitions :
Au « Filet de sole » une étoile
fit lâcher un plat de poissons.

Campagne, ô ma verte promesse
Bois de Boulogne, nouvelle église,
Qui de mes vers sera l'éternelle fiancée
près du lac, œil si contrefait
Que Phébus recule à le voir
et préfère les Ninivites qui s'obsèdent sur les trottoirs
Sur un arbre en forme de croix
un garde a vu Jésus lui-même
et, prêt à mourir pour la Foi
c'est à Charenton qu'on le mène
Un ange vient qui le délivre.
Au Bon Marché, Grand Magasin
— tout s'y vend excepté mes livres —
les gens venus là pour rien,
ceux qui sont venus pour emplettes
sans qu'on les en pût empêcher
sont à genoux devant l'apparition céleste :
Ils reçoivent la rémission de leurs péchés
Une dame a vu Dieu pendant qu'elle était au bain,
elle a sonné pour qu'on aille chercher le médecin.
Ortiz de Sarate qui est un bon peintre
a vu Dieu comme un triangle dans un cintre.
L'imagier-poète nommé Georges Delaw
a vu Dieu au ventre avec une barbe de slave
Et moi qui suis plus bête que le gardien du bois
je vous jure, ô mon Dieu, d'observer vos lois.
Car j'ai vu votre Auguste Face et votre robe :
Au devoir de le déclarer que jamais je ne me dérobe !
Et toi qui sens mes larmes au travers de ces lignes,
songe que de la Vérité elles sont les signes.

Démon ! démon ! que tu me navres
sachez ! l'Amalécite est mort :
Nous avons veillé son cadavre
tout fiers d'avoir atteint le port.

*Micomusa, l'ornithologue
 et l'éphèbe paillard et gourmand
 qui nous disait des monologues
 furent bénis aux Quatre Temps.
 A l'aube, hier, quai de Grenelle
 un cheval et son cavalier
 se sont cabrés, droits sur la selle
 voyant au ciel un bouclier.
 Président de la République
 Quel beau titre as-tu hérité !
 L'auto de vérité s'oblique,
 héritas-tu la vérité.
 Et toi, l'enfer des mille bêtes,
 Sénat, chambre des députés
 Quand donc — tel on voit les huissiers —
 L'ange ira-t-il de tête en tête
 mais pour les faire communier ?*

*Promeneurs, meneurs solitaires
 tournant autour de vos tourments
 la vérité est sur la terre
 vous pouvez enlever vos gants.*

ENVOI

*Napoléon et Talleyrand,
 Je vous prie, descendez d'un cran
 Jésus l'a dit : le premier rang
 est réservé aux bons enfants.*

MAX JACOB.



Pont des Arts

*Foudroyé par la nuit
Un aveugle a demi couché sur son bâton
Portant la tête haute au feu du soleil cuit
Les plaies de ses orbites creuses
Où l'azur goutte à goutte coule un puissant béton
Coquilles
Bénitiers
Ecuelles boueuses
Sébilles
Gobelet pour le toast de haine au nom de la fraternité
Ses mains immobiles
Offertes
Qui tremblent pourtant, mais au rythme subtil de la lumière
Et d'ignobles insultes vomies sur un ton déchirant de prières!
Comme un rustaud suspend à son col un plastron de carton
Sur sa poitrine nue un certificat dans un cadre
Un papier officiel avec ses cachets ronds
Aveugle patenté, breveté, garanti
Les morts aussi ont leurs brevets de cadavres.
Le caniche sait compter jusqu'à dix.
Parce qu'il est laborieux et distrait
Monsieur Catoblepas de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Déchiffre à la loupe de poche le brevet de cécité
Avez-vous pris garde à ces monnaies, à ces effigies, à ces images
Que frappent nos regards tombés sur les mains en moules usés
de l'aveugle ?
Vos nom, prénom et qualité
Votre âge ?
L'homme qu'on juge n'a pas d'âge.
J'ai vu juger un voleur de pauvre
Le président laissa tomber ce seul mot glapi : Acquitté!
Et l'homme sorti libre livide ainsi qu'une aube
Qu'assaillirait le soir et ses remugles
Aveugle du Pont des Arts, n'es-tu pas ton propre voleur
Aveugle vautré dans les couchants et les aurores
Aveugle du Pont des Arts dont le chien savant
aux crocs aigus fait reculer les peintres ?
Autour de toi voltigent*

Dans la poussière du soir et les vapeurs du matin
 Un amour nu aux ailes de libellules
 Avec des roses de papier autour de son chapeau gibus,
 Un chérubin coiffé d'une casquette de chauffeur d'autobus
 Menant du Louvre à l'Institut un peuple obscur de somnambules
 Et un singe aussi, un sapajou avec des ailes de papillon
 Qui taille avec sa queue des plumes et des crayons
 « Ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît! »
 Et c'est la voix même de l'aurore
 C'est le verbe issu de la lumière
 Le verbe du jour aveugle, du jour qui se dévore
 La flamme devenue parole
 Le globe de feu réduit à n'être rien qu'un cadre noir
 autour d'un papier parafé
 Brevet de nuit que se décerne la lumière
 Le singe papillon présentant son derrière
 Y donne l'adresse à lire d'un bon petit café
 Où, rue de Seine,
 A vingt-cinq mètres de la tour
 De Nesles
 S'assemblent pour jouer du luth ou bien de la prune
 Des prêtres interdits, des poètes obscènes
 Des filles langoureuses et des faiseurs de tours.

ANDRÉ SALMON.

le 9 en un instant qui fu
 vint et nos ne parvint
 qui
 con naît la source
 centenaire et son
 stroy et royaume en m/

CALLIGRAMME D'APOLLINAIRE

CHAMP-DE-MARS

*Monnayer l'or des couchants !
Que les clairons militaires
Berceurs du stérile champ
Ensemencent d'autres terres*

*Oreille insensible aux chants
Qui s'envolent de Cythère
Je suis devenu méchant
A force de battre l'aire*

*Le temps est un laboureur :
Rides tracées sans charrue
Vaine d'un astre empereur*

*Car son Pégase qui rue
Ne pourrait voir sans horreur
Fleurir les chansons des rues*

NUES

*Au regard frivoles les nues
Se refusent selon la nuit
Vers l'aurore sans plus de bruit
Dormez chère étoile ingénue*

*Sous les arbres de l'avenue
Les amours ne sont plus gratuits
Au regard frivoles les nues
Se refusent selon la nuit*

*Deux étoiles à demi-nues
Semblables sœurs nées à minuit
Chacune son tour nous conduit
A des adresses inconnues
De leurs regards frivoles nues*

RAYMOND RADIGUET.

PROSES

UNE NUIT D'AOUT PARIS MONOLOGUE

A travers les lunettes, atroce nuit tu sembles ruisselante des vagues qui marchent en biais comme une averse, en zig-zag comme des éclairs : sans lunettes le balcon penche sur un abîme — ô Dieu !

Se dire une fois pour toutes : il me faut de l'amour et tomber dans un coin du métro à côté d'un artilleur, face à un homme brun — à un homme brun.

— deux stations, une fuite rapide et pleine de joie.

« Puis-je vous parler ?

« Pourquoi pas !

La situation des plus amusantes :

m'engager, oui, m'engager en plein dans mon pouvoir de vivre.

Quel est le nom de cette rue ? faut-il s'effrayer quand on ne reconnaît plus celle qu'on piétine depuis toujours ?

Le petit café clandestin, un billard, quelqu'un frottait les carreaux.

« Non, non ! je vous en supplie !

Son geste était celui d'un paysan toscan qui un jour de canicule se figea dans une attitude convulsée, les yeux fixés sur moi... sa main tourmentant au milieu de son corps un objet invisible.

Ah ! plus je vous regarde, plus vous me plaisez !

La grande poussée invincible.

— La responsabilité devant quelque chose d'imprécis m'oblige à reculer.. demain.

— Un seul instant ! je ne veux pas me battre avec vous — ni les mains sales.

— sa poitrine rose qu'il montrait aussi en déboutonnant avec violence sa chemise défraîchie...

Qui es-tu voyageur ?

Vite ! lui livrer mon nom et tous les attributs de ma présence terrestre.

En revanche il garda le silence.

— c'est aujourd'hui seulement que j'ai senti ce silence de quelqu'un qui craint la poursuite.

Comme uu gouffre !

Des épithètes tombaient sur moi, pareilles à une chute de pierres sur un corps privé de peau :

« Ah saloperie ! tu me désires...

Il aurait voulu anéantir ma figure : presque un coup de rasoir sous la

gorge tendue le regard de ses yeux aux pupilles grandissantes comme celles d'un chat furieux.

Que pourrais-je craindre maintenant ?

« Ah non ! Tu n'as pas la figure à faire des béguins !

Je n'étais plus ni femme, ni autre objet sûr de sa composition.

Puisque vous voici disposé aux outrages, partez...

Il ne pensait qu'à cela s'empressant à se revêtir :

« donne-moi à boire

« et maintenant un peigne

« ... une serviette éponge

« — dépêche-toi !

« où est la brosse ?

Je m'empressai à le servir et lui à donner des ordres.

Il fit le tour de l'appartement : là, c'est l'entrée, au bout du couloir, c'est la cuisine...

Toute ma vie, j'aurais peur de sa figure effroyable dans son ironique affirmation de mon incapacité !

J'aurais voulu tomber à ses pieds, le supplier de m'essayer encore, de ne pas partir sans trouver quelque charme qui me soutiendrait dans mes loisirs quand de nouveau je serais au couvent.

Ainsi rossée...

Mon plus proche parent ? non ! selon les lois du monde l'homme parti pour toujours était mon amant.

La cassure est telle, qu'au fond de cet abîme je vois défaillir la substance même de mon impétuosité.

Le plus grand bonheur serait si avec une pince-monseigneur tu entraînais maintenant fou d'amour, en m'offrant tout le produit de ton dernier vol en bloc et sans regret.

DANS UN PALACE D'AIX-LES-BAINS

Qui aurait cru que des vieillards puissent marcher d'un pas si ferme. la confirmation de quelques pressentiments déjà heurtés en plein boulevard Raspail, la nuit.

Toutes ces personnes, ayant dépassées les limites de la vieillesse alerte et lucide, devraient peut-être s'allonger, se dissoudre dans le confortable néant d'une chaise longue bien matelassée :

au contraire ! Elles restent non seulement debout, mais dilatent l'air de toutes les ambiances avec la prestesse de leur déplacement, l'énergie de leurs exigences — et cette ténacité du rêve !

Madame,

vous avez soixante et douze ans... Vos bras potelés, votre voix soyeuse qui aime à sussurer les louanges de vos jambes de Vénus.

Ton sourire dit, que tu serais même prête et suffisamment forte pour subir n'importe quel assaut d'un amour leste et vigoureux.

Je voudrais une formule mathématique, peut-être aurais-je volontiers déroulée tes viscères, prenant mesure des atrophies dues à ta vieillesse, où il est possible que se trouve aussi quelque recrudescence de tous les systèmes — car plusieurs fois, tu as déjà vaincue la mort.

Quand le petit chasseur t'appela au téléphone, tu avais vraiment l'air d'espérer encore toutes les surprises possibles du côté le plus ardent de la vie.

Ta belle robe si courte en crêpe de chine qu'en un murmure chatoyant tu accuses d'être trop noire...

— une seule de tes omoplates, semble pourtant légèrement pencher vers la terre...

J'avais l'impression que tes jambes vêtues de soie, tes pieds brillants de boucles et de vernis te portaient vivement en ligne trop droite — j'ai retenu un cri, car il me sembla que tu allais ouvrir ton crâne en accrochant les plumes de ton chapeau à plusieurs de ces arbres qui se trouvaient soudain, peut-être exprès sur ton passage

Je t'ai vu échapper à tous ces dangers et disparaître pétillante sous la voûte du hall de l'hôtel, dans un élan d'une telle sécurité, que je me suis sentie triplement mortelle.

Voudrais-tu zézéyer, faire une zentille petite poupée à sa maman, quand gracieuse au fond de l'automobile tu joue naïve séductrice du coude comme la commère sur les planches d'un music-hall et tu me demandes croyant en mon pouvoir de résoudre les tourments de tes rêves folâtres : sera-t-il brun ou blond... ? Tu étouffes un petit rire qui graisse le merveilleux outillage de tes convoitises et tu me redemandes sans t'apercevoir de l'horrible orage qui est figé au fond de mes yeux : sera-t-il blond ou brun ?

Panaché comme le haricot, rayé comme le zèbre, mais tu l'auras sans aucun doute, femme solide, digne de vivre indéfiniment !

Je n'aurais rien contre une transfusion de sang enlevé à un être tout neuf et de moindre envergure.

ROCH GREY.

Prologue

Comme certain point noir s'approchait de la crique, il en sortit une boîte à surprises fanfreluchée de petites nageoires; elle s'envola en sifflotant, oubliant sur le lac l'angle de deux sillages semblables aux aiguilles d'une horloge. Le lac s'oxyda; ses jeux d'eau qui se poursuivaient comme des serpentins de carnaval se vitrifièrent. Egayée, la lune s'esclaffa tant que de petites parties de ses dents lumineuses se détachèrent et tombèrent toutes ensemble : elles voltigeaient dans la nuit ainsi que des étoiles trop

lourdes, et leur clarté, persistant quelques instants après leur passage, s'étirait en des traînées dont l'air tissait une mousseline pâle, tandis que les lumières, posées, s'ouvraient comme des fleurs de papier lancées sur l'eau et que chacune s'arrondissait autour de deux yeux craintifs et ironiques, deux yeux de tout petits enfants de lune.

Des ballons alanguis comme des sultanes trop grasses paressaient, antipathiques. L'absence de tout aéronaute laissait présumer leur liberté. Les lunes les regardaient, croyant à quelque travail invisible ; avec la connaissance de la vérité, l'indignation les gagna. Leurs nez, allongés en trompes rigides comme des queues de billard, projetèrent les aérostats sur le lac ; ils rebondirent plusieurs fois, mais ne cessèrent pas d'être d'une élégance et d'une distinction extrêmes.

Au milieu de la nappe d'eau vitrifiée, les jeux d'eau figuraient un palais si perforé de fenêtres que chacune de ses faces était une grille. Conjecturant que divers méfaits y pouvaient être accomplis, les aérostats décidèrent de l'envahir. L'un d'entre eux s'approcha doucement, et commença la lecture d'une pièce à thèse. Le palais ne répondit point. L'aérostat continua la lecture. Au mot « Rideau » tous les ballons bondirent, et il en apparut un, cocarde, dans le cadre de chaque fenêtre. Ils entrèrent sans difficultés.

Pendant que se succédaient ces actions étranges, le génie du lac, qui était une pelote à épingles en forme de chat, dormait ; sa queue agitée traçait sur le sable la caricature du plus gros ballon, fort occupé alors à rechercher les habitants du château. Il les trouva accrochés aux traverses intérieures auxquelles ils étaient fixés depuis qu'ils s'étaient enfuis des baraques foraines où on les abattait sans pitié. Guignols, gendarmes, gardes champêtres, mariées, diables, campagnards à parapluie rouge, pipelets, mères-michel, pantins de toutes sortes s'étaient établis là pour tâcher à des mosaïques, disposant suivant des dessins burlesques de petits morceaux de passé. Les ballons sauvages leur lièrent pieds et mains, puis ils les placèrent aux fenêtres ; il y en eût à toutes, et le palais sembla attendre le passage de gens s'en allant à la fête. Alors, les aérostats dénaturés projetèrent sur eux des aérostats plus petits qui étaient leurs enfants, et des radis noirs pleins de son, philosophes qu'ils avaient trouvés séchant sur les traverses en des poses méditatives. Les fantoches tombèrent avec un déclic.

Après ces assassinats, les ballons se réfugièrent sur les hautes poutres, et, maintenus par leur tube de gonflement enroulé autour du bois, ils narguèrent le génie, se renversèrent, rebondirent, crièrent comme des singes.

Le chat s'éveilla ; il s'étira, arrondit gracieusement la courbe de sa queue et fit sortir de terre un baril ; puis il s'en fut, se purléchant les babines.

Les sphériques le regardèrent partir ; dès qu'ils virent le point d'interrogation de sa queue coupé par l'horizon, ils dégringolèrent, tels des gosses descendant en tire-bouchon un mât de cocagne. Ils s'approchèrent un à un du baril, comme ils étaient trop nombreux, ceux éloignés se haussaient par-dessus la boule des plus proches et faisaient autant d'efforts pour apercevoir ce tonneau qu'ils en auraient fait pour surveiller les gestes d'un prestidi-

gitateur. D'aucuns présumaient qu'il renfermait quelque explosif ; d'autres, sans se prononcer, hochaient la boule. Un ballon auquel son courage avait valu quelque renommée osa le toucher de son tube ; une odeur agréable l'incita à absorber une petite quantité de liquide. C'était de la très vieille fine Champagne !

Les ballons farandolèrent d'une manière forcenée, puis se précipitèrent en grappe sur le baril. Plusieurs, tués par le heurt, se dégonflèrent pauvrement. Quand les autres voulurent regagner leur poutre, il leur sembla qu'ils ne devaient pas être aussi graves qu'il convenait. Complètement ivres, ils titubaient !

Ils s'étendirent à terre et s'endormirent. Alors, à petits pas, le chat revint. Il riait. Il prit les ballons par le tube comme des grains de raisin par la queue, et, s'essayant à cueillir un supplice digne de punir leur férocité, choisit la pendaison.

Il n'était pas, ainsi qu'on pouvait croire, un justicier désintéressé ; il suivait comme un petit chien de luxe une basse passion : voir des ballons tirer la langue. Deuis des années, hélas ! il n'avait pu saisir un ballon ; enfin, cette fois, il y réussissait, agrémenté qu'il était d'un grigri provisoire nommé justice. Par bonheur, les figurants ordinaires de sa conscience ne jouaient plus ; et, comme des ocarinas soudés aux rochers, parmi les moules, sussuraient : « Assassin, Assassin ! » il s'était approché traîtreusement et les avait empoisonnés avec du persil.

Donc, il était joyeux. Il prit une corde, jeta sur son dos un ballon et monta avec lui jusqu'au haut du palais. Il fit un nœud coulant, le passa au col du ballon sans s'attarder à des jeux de patience, attacha à une poutre l'extrémité de la corde, lâcha le ballon et descendit.

Le sol retrouvé il regarda en l'air.

Stoïque d'autant plus qu'il ne souffrait aucunement, le ballon, trop léger pour descendre, ne tirait pas la langue.

Incontestablement. Sa langue restait dans sa boule. Il refusait de la sortir.

Le chat devint fou. Il remonta, pendit tous les aérostats les uns sous les autres, (pour augmenter le poids), en chapelet, et redescendit.

Peut-être les ballons étaient-ils morts ; mais leurs langues persistaient dans l'intention de jouer à cache-cache.

Elles s'obstinaient ! Donc, la vie du chat était irrémédiablement manquée seul, le suicide...

Il regrimpa, fit un nouveau nœud, y insinua le cou, puis sauta dans le vide ; le collier dégrafé se tendit, chacun de ses grains ronds tira la langue ; (les grains supérieurs étant les plus petits, les langues figuraient les enfants d'une famille nombreuse alignés suivant l'ordre de leur taille).

De la breloque du collier, qui était un chat, surgit une langue victorieuse qui sembla prétendre à frapper les autres mais retomba, flasque, comme crevée d'un coup d'épingle.

ANDRÉ MALRAUX.

Le poète au miroir

*Ne crois pas, Marsyas, que je te méconnaisse :
Je souris à ta très sainte application.
Tu n'as pas comme moi, l'immortelle jeunesse ;
Tes doigts sur les pipeaux recherchent la justesse,
Mais ils ne font chanter que ta déception.
Je t'écorcherai vif, o mon singe morose :
De toi même à la fin par ma main dénué,
Je t'ôterai du cœur ton écorce de prose ;
Je te ferai fleurir pour le moins une rose,
Et je te baiserais quand je t'aurai tué.
Ainsi parle le dieu dans l'homme que tu es.*

On ne se hait point soi-même ; mais on peut ne pas s'aimer. Apollon a besoin de Marsyas, sitôt qu'il cesse de chanter. Marsyas est le miroir où il se considère. Il le dépouille pour le mieux connaître. Il lui arrache la peau, pour bien voir là-dedans. Il le dissèque, pour savoir les ressorts et les pièces du fond. Quand il serait l'instinct qui crée le monde dans un chant, Apollon désormais est toute intelligence.

AVEUX

Tout est poème pour moi. Faire un poème de la vie, en faire un de la mort.

La forme est l'expression de l'énergie intérieure, le volume que prend la vie en venant à la lumière. La forme, c'est la vie personnelle.

Ils ne comprennent pas qu'il faut aimer mon rythme et mes mouvements, pour entendre ce que je veux dire. Qu'est-ce que notre chant sans notre harmonie ?

Nous, les hommes, nous sommes des lâches en ne renouvelant pas notre vie autant de fois que nous sommes capables de la rénover, coûte que coûte. Et s'il faut que la fleur nouvelle pousse sur des ruines, peu importe. Il serait beau, ils serait grand de laisser le regret des ruines qu'on est forcé de faire aux êtres qui les subissent. Mais la tige qui croît est l'excuse des décombres. En cet ordre, l'impuissance est le seul scrupule légitime. Que l'homme sache, d'abord, s'il est puissant : il saura ce qu'il doit, ce qui lui est défendu et ce qui lui est permis.

Quel poète n'adore pas l'amour, tout en le maudissant ? Le poète est un amant. Ce n'est pas à dire, chaque fois qu'il chante, qu'il se couche.

Il ne faut pas qu'il soit heureux en amour. Encore moins faut-il qu'il mène la vie d'Origène. Nul évêque de Césarée ne sera poète tragique.

Garder la tête claire. Plus nos sentiments ont d'ardeur, plus cette froideur d'esprit est nécessaire. La passion est le coursier de l'artiste, et son cheval de trait, tout autant. Il monte Pégase, comme on dit pour rire dans les odes ; mais il n'est pas lié par les cheveux à la queue du cheval emporté qui souffle du feu. Tant de flammes qui l'entourent ne laissent pas apercevoir la bride ; mais elles n'empêchent pas qu'il l'ait.

Le vrai poète, tout l'émeut et rien ne le trouble. (Dans son art ; car

dans la vie, il en va bien autrement.) Ce qui le soulève le plus, il le possède pourtant et le retient, sans quoi le poème ne peut jamais naître : la poésie resterait dans la gangue de l'émotion, informe et muette. Le poème est une forme possédée.

Une œuvre d'art est toujours, à quelque degré, une contemplation.

Nul n'a compris ma relation avec la mort : elle est celle de l'amour. En ceux qui meurent, ce n'est pas lui qu'il plaint, ni le désastre de les avoir perdus : mais en lui ce sont eux qui se pleurent et qui lamentent la grande douleur de ne plus être. Beaux morts du poème, pauvres morts de la ville et des maisons, vous tous, que l'on vous aime !

Ma relation avec la mort est telle, se dit le poète, que j'ai seul connu la mort, il me semble. Je suis mort déjà bien des fois. C'est une époque nouvelle du sentiment. D'ailleurs, si peu comprise qu'on ne s'en étonne point, qu'on ne la distingue même pas.

Il n'y a pas de certitude. Mais il est diverses sortes de plénitude. Je crois à la plénitude, et je ne crois qu'à elle.

Tous ceux qui affirment une certitude, n'affirment qu'eux-mêmes ; mais ils ne s'en doutent pas. Pour affirmer, ils ne s'adressent qu'à la raison : de là, leur ridicule et le juste dédain des sceptiques. Dans l'ordre de la raison, quoiqu'on dise, si on prétend l'appliquer à la vie, il n'y a point de terme absolument fixe. L'objet de la définition entre insensiblement dans la nuance du sujet qui définit.

L'ordre de la passion n'est pas le vrai, mais il est le réel. Nous vivrons *in re*, et non *in veritate*. La passion est la voie de la plénitude. L'acte passionné est un acte créateur : il fait acte de foi, même quand il nie. Aussi bien, les plus belles passions sont-elles de l'esprit. Il faut le cœur, pour créer un être à la raison : Pascal en juge ainsi, et tous les artistes. Du cœur au cœur, dit Beethoven sans cesse. Le cœur, s'il détruit, c'est pour créer. J'ai donc tout mis dans le cœur : mais je ne suis pas dupe. Il est amour, et nous ne pouvons nous passer de son acte de foi irrésistible.

Au fond, nous savons bien que toutes les certitudes ne sont que des actes de foi passionnés. Et ceux qui l'ignorent, quelles sottises dupes ! Je veux les admettre tous, au besoin. Mais sans oublier l'incertitude profonde qui les enveloppe. Dès que la passion n'y est plus, l'illusion s'en va, et tombe la plénitude.

L'homme, qui a sa plénitude, ne la donne ni ne la prête pas aux autres. L'amour seul la partage. Or, lui-même, n'a-t-il pas ses agonies ? Il les a : Jésus comme Pascal, Newton comme Wagner, et même Goethe. Ils ont leurs sécheresses. Les heures terribles où la raison entre, comme une flamme blanche et nue, dans la sécheresse du sentiment, éclairent toutes nos ruines, et le fond de la raison même.

L'acte de foi à la vie est l'acte d'amour pour toute œuvre pleine et belle. On croit, comme on se donne. Pour être enfin, il faut créer.

Quant au fond, et sur la vie même, il faut fermer les yeux.

Un néant, d'où le rêve s'élève, où l'acte de foi crée l'œuvre belle, voilà

pourtant la pensée des poètes tragiques, de Sophocle à Shakspeare, et de Michel-Ange à Wagner : cet air est celui des sommets.

Le mieux est de ne pas être né, dit Sophocle. Mais pourtant son œuvre loue la vie : parce que la beauté est une louange.

L'œuvre belle, uniquement ! Je ne puis concevoir une certitude qui mène à la laideur : elle se nie elle-même.

Que l'exemple des créateurs ne soit pas perdu : il invite les hommes, chacun dans son ordre, à conquérir leur propre plénitude, les uns dans la vertu, les autres même dans le crime ; chacun doit accomplir son chef-d'œuvre ou du moins y tâcher. J'appelle chef-d'œuvre une œuvre de beauté qui doit sa vie à l'amour.

Les poètes seuls sont hommes. La vie n'est rien si elle n'est poésie. Pourquoi tous les hommes ne le savent-ils pas, et toute la poésie que l'on peut mettre à vivre ? Non pas seulement les artistes, mais tous les esprits, fils de la femme, s'ils en faisaient un poème, auraient de quoi goûter la vie. Si tu ne crées la joie, tu ne pourras pas la connaître. Moins la poésie, il n'y a rien qui ne nous trompe et qui ne s'évanouisse au contact fatal du temps. Mais à tout la poésie donne l'être : elle est l'âme en amour avec tout ce qui veut être et qui est enfin, grâce à elle. Le poète est le seul homme vivant.

AVEC LES COMÉDIENS

Le poète ne connaît pas seulement les comédiens : il les dirige et les nourrit ; il est leur témoin et leur bon père. Comme il les pratique chaque jour, il fait en eux l'expérience directe de la vie : il n'a pas d'autre famille. Pour ces êtres vains, toujours masqués, toujours mimes d'ils ne savent trop quoi, on lui sent une indulgence égale et une égale ironie : il s'en amuse infiniment, aussi souvent qu'il s'en irrite ; et peut être a-t-il plus de douceur pour eux que de mépris. Les autres hommes sont des comédiens qui se prennent toujours pour la pièce et le poète. Les comédiens, eux, savent parfois qu'ils jouent la comédie. Il arrive même qu'ils l'ont apprise. En quoi ils sont plus hommes que les autres : professant le mensonge fatal, ils mentent beaucoup moins : un père noble qui fait le personnage de Torquemada est moins dangereux que ce docteur en théologie.

Shakspeare serait prêt à faire l'aveu du comédien en lui-même. Tout homme joue un rôle. Les plus grands en jouent plusieurs : ils font les divers personnages de la pièce, sans compter le héros qui mène toute l'action. Pour le rêveur, le théâtre est l'image du monde. Les comédiens sont les hommes dans la vie et la vie est l'éternelle comédie. L'innocence des comédiens laisse voir sur le dos les costumes d'emprunt et les fards sur le visage. Ailleurs, les fards tiennent mieux à la peau : la mort même ne les détache pas : on le voit bien dans les cimetières et aux oraisons funèbres. Ici et là, sur les planches, entre quatre murs ou dans la rue, la même vanité pour atmosphère. L'histoire est une atroce comédie, où les grands hommes portent le style tragique dans la farce monotone des jours. Et la tragédie finit toujours mal pour les héros. La scène est le symbole de l'univers.

Combien le poète à raison de préférer les héros de la scène à ceux de la

vie. D'abord, ils lui sont nécessaires et il a besoin d'eux pour animer ses drames : un chacun n'en peut pas dire autant des membres de sa famille : voilà de tristes farceurs et, la plupart, dont on se passerait bien. Puis, si absurdes qu'ils soient ou d'une volonté si rétive au bon sens et au bon style, on vient plus facilement à bout des comédiens que des autres hommes.

Les masques sont collés de plus près sur les visages, de ceux-là surtout qui s'appellent les honnêtes gens. Quel habilleur cruel vient les fixer dès la naissance ? Les acteurs ne sont pas si fardés pour entrer en scène que les hommes pour vivre.

Les coulisses sont dans toutes les maisons. Bien plus, dans tous les cœurs. Les comédiens se griment au miroir, et ne défendent pas tous leur porte : on peut assister à la toilette, et les voir faire dans leur loge : o les honnêtes menteurs ! o les barbouillés sans mystère ! Et les femmes, avec candeur, jouant les saintes, les mères ou les reines, cousent de gros mots leurs mines et leurs astuces. Le reste des hommes n'est pas si sincère : il fait sa figure dans un si noir secret, qu'à la fin personne ne se souvient plus de l'avoir faite. Seule, la conscience sert de miroir à quelques-uns.

Ainsi, à sa limite, le comédien est l'homme vrai qui a pris conscience. Il feint de faire ce que tous les hommes font de nature. Ce qu'ils ignorent, il le sait ; et par un prodige plaisant, il ne l'ignore que de lui-même. Il joue la vie en la mimant. Et les autres hommes, qui miment la vie, ne veulent jamais convenir qu'ils la jouent également. Les comédiens font le métier de vivre un rôle ; et les autres hommes sont du métier, en l'ignorant.

L'ignorance où le comédien reste pour lui-même de ce qu'il fait sans cesse pour les personnages qu'il joue, donne à son rôle, à ses manies et à tout son être un sens de raillerie perpétuelle. Rien n'est plus riche en ironie que la figure du comédien, pour qui la saisit toute nue sous le masque : Qui la perçoit comme Shakspeare ? Il en est hanté, pour pleurer ou pour rire. Il montre la farce de la vie et toutes ces ombres qui passent sur la scène, lugubrement. Planant au-dessus de la terrible tragédie qui emporte toutes les actions, il fait entendre aussi l'éclat de rire qui bafoue les acteurs de la vie. Mais les comédiens du théâtre sont de si bons enfants, que le noble Thésée, duc et prince de céans, applaudit à tous les mots, à tous les gestes de ces nigards ingénus, ses bouffons bénévoles, Bottom et ses amis. Tout est théâtre, et les hommes sont des ombres coupables, qui ne méritent point, ou ne valent peut être pas, un châtiment.

L'ÉCORCHÉ D'APOLLON

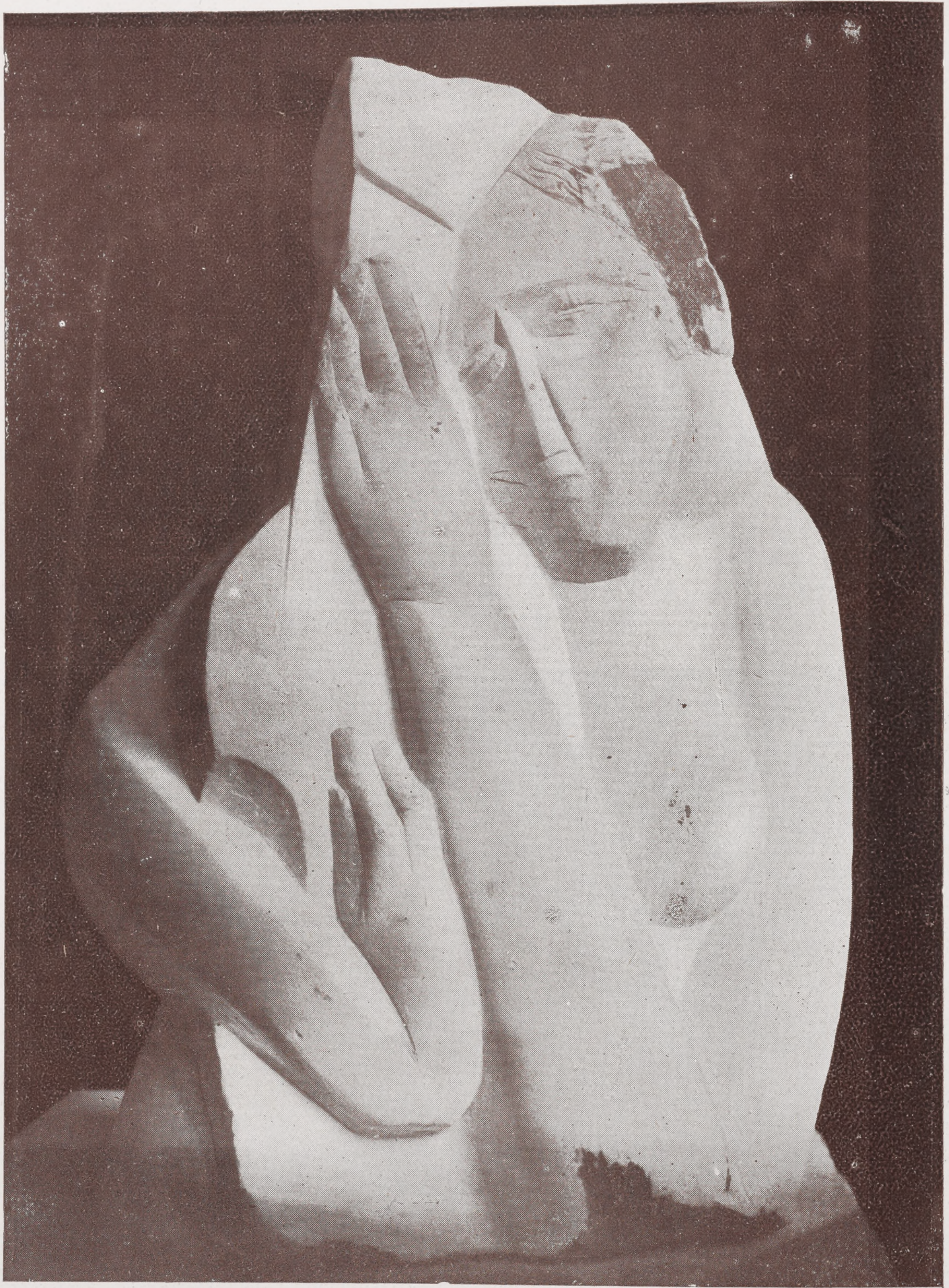
C'est ma vive manie, et l'une de mes passions les plus fortes, de comprendre ce que je n'aime pas. Elle doit me conduire à la contemplation. Car enfin, agir c'est prendre parti. Je voudrais me duper en vain : ce que j'aime le moins, dans le temps que je le comprends, je l'admire, et même si je le hais, ou le dois haïr, en cet instant je l'aime d'être : car j'y suis. Quelle admiration est tout à fait sans amour ? Cet amour intellectuel prend en dédain toute action particulière, par passion de les embrasser toutes. Aimer de la sorte consiste à être plus qu'à faire. Le drame des drames est une parfaite consi-



VLAMINCK



VALENTINE PRAX



ZADKINE



Photo Choumoff.

KISLING

COLLECTION ZBOROWSKI.



Photo Choumoff.

KISLING

COLLECTION ZBOROWSKI.

dération. A ces yeux non prévenus, tout finit par avoir la même valeur singulière, et chaque objet les contient tous dans le moment qu'on le considère. J'avoue cette tentation. J'avoue que je suis séduit. J'avoue donc une envie divine. J'avoue que je me retire, et que je vais à Dieu en émule. Mais je m'en fie à ce Dieu de connaître l'humilité d'amour infini qui fait le fond de mon apparent orgueil et de ma jalousie. Il m'en punit assez puisqu'il m'écorche. Je suis jaloux du Créateur : telle est ma folie ; mais je ne la fais point distincte de Lui, l'Unique : elle est toute amour. L'orgueil qui sépare ni le mal qui détruit, ne sont en elle. L'Eternel sait qu'en lui voulant tout prendre, je ne laisse tomber que moi, comme la feuille inutile au fruit. Sous ton couteau, Apollon, c'est moi seul, passionnément, que je nie.

En tout poète il est, certes, un enfant malade.

Malade, car c'est une grande maladie d'être un homme en gardant un sens enfantin de la vie. L'esprit du poète peut être le plus puissant et plus viril qu'on suppose : son sentiment de la vie reste toujours d'un enfant. O spectacle ! et ce rire pareil à celui de la mer, chaque matin ! cette joie profonde et folle de se croire invité à la fête, et d'assister à toute la tragédie, comme un miroir d'eau vivante, et même à ses propres douleurs ! Plus cruel, plus étendu est le contraste entre la grandeur de l'esprit et l'innocence du sentiment, plus vive est la poésie.

Ce sens d'enfant pour la vie consiste à y croire de tout l'amour qu'on lui porte ; et l'esprit n'y croyant pas, à la créer sans cesse telle que l'invente l'innocence première, telle qu'elle y croit. Ainsi, le vrai poète a horreur de la mort : plus il la voit partout, plus il la pénètre et la possède, moins il s'y rend. Les enfants ne savent rien de la mort et de la misère humaine ; et leur innocence est là. Les vrais poètes savent tout d'elle, et jamais ils n'y cèdent ; et leur innocence est là. Tantôt légère, tantôt désespérée, elle est entière ; tantôt, rieuse, et tantôt un océan de mélancolie. Les poètes qui souffrent plus que les autres de la peine et de la nullitude universelles, s'y résignent le moins : ils y sont plongés, et ils s'y refusent. Ils ont pour la vie ce cœur de l'amour, qui trouve à l'objet aimé une beauté adorable, qu'il invente, et toute sorte de délices. Ils rêvent ce qu'ils veulent croire ; et ils le croient, parce qu'ils aiment en effet. Ils n'acceptent pas, comme les autres mortels, la loi implacable du néant, de la médiocrité, de la vanité infinie qui sont les conditions de ce monde. Enfin, et d'un seul mot, le poète a la charité de l'imagination. Voilà par où il est poète et toujours enfant. Mais enfant malade : car l'enfant est innocent, faute de conscience ; tandis que le poète, qui est le plus homme entre les hommes, renouvelle sans cesse le miracle de l'innocence ; et c'est en dépit d'une conscience toujours accrue, qu'il demeure innocent.

O don souverain du spectacle ! source intarissable, d'où jaillit ce désir infatigable d'un jeu éternel avec l'amour et la vie. Et aussi, cet appétit de la délivrance, cette soif du pur repos, de la paix bénie dans un sommeil sans fin, si cette vie est un songe, dans un rêve infini, si au songe de la vie succède un rêve qui chante éternellement et qui sourit.

ÉCHEC AUX LOIS

Les lois communes ne sont faites que pour le commun. Du pis au mieux, tout le vérifie, tout le confirme. Mais il ne faut pas le dire.

La loi des grands est la grandeur. Et les autres appellent la grandeur abus, tyrannie et violence, pour se venger de ne pas être grands. Et pour les consoler, les moralistes les en persuadent. On les console ainsi d'obéir.

Tous les prêtres adorent la force, puisqu'ils servent tous le vrai dieu. Voilà pour mettre d'accord Rome et Sion, La Mecque et Dodone, Moscou et Olympie.

Les prêtres oignent la force pour s'excuser de l'aider à poindre ; impuissants à la borner, ils veillent à la bénir, et faute de rien pouvoir contre la violence, ils la sanctifient. De la sorte, ils en participent.

La foule des hommes déteste naturellement la grandeur, jusqu'au moment où on la lui impose. Et femme, elle adore ce qu'elle subit.

En quoi elle est plus noble que les vils esclaves qui, enviant la grandeur, enseignent à la haïr. Car toujours forcée de servir, soumise à un dessein formidable qui lui échappe, vaut-il pas mieux que la foule des hommes préfère la grandeur à la vilenie, et une belle illusion de l'âme à la lourdeur repue du ventre bien nourri ? En art, en politique, en toute doctrine, tant pis pour les révolutions qui sont du ventre.

Pensez-vous que les dieux meurent ? — ils se tuent, plutôt. Ils s'en vont et ne veulent plus vivre, quand ils n'ont plus la force de créer la grandeur et la beauté que la nature leur a commises. Ils se retirent avec leur nécessité. Ils se jugent. Et les hommes, qu'ils ont remplis de leur esprit, leur succèdent à l'empire.

Les dieux cessent le jour où ils ne sont plus dignes de leur divinité ; et ce jour-là seulement. (Une histoire des religions.)

Pensez-vous donc que les Dieux meurent ? — Ils se tuent, en se voyant mourir.

La beauté des objets est dans les yeux qui voient.

Chaque être tend à sa délivrance : chaque être marche ainsi à son accomplissement. Le criminel n'a pas de meilleur moyen d'en finir avec lui-même que d'accomplir son crime ; et il s'y accomplit : soit qu'il y trouve le châtiement qui le rature du grand Livre ; soit qu'il s'y prenne en horreur jusqu'à une forme ou l'autre du suicide ; soit qu'il réussisse dans le mal et qu'il y rencontre l'occasion de renouveler sa propre nature : tels, les conquérants, les tyrans de toute sorte qui fondent une maison ou un empire. Comme Napoléon se croit bon, à Saint-Hélène ! Il l'est, peut-être.

S'accomplir à ses risques et périls, il faudrait que ce fût toute la morale. Seul, l'individu s'accomplit : il est le levain du groupe et de toute la pâte. L'univers fût-il le seul objet réel, il ne s'accomplira que si tous les individus, un-à-un, s'accomplissent.

La fausse morale juge de tout contre l'individu. Elle est une moyenne comme la loi. La fausse morale s'étend aux œuvres de l'esprit comme aux actions des hommes. Les critiques anglais sont encore des marmots en chaire,

les uns prêchant, les autres écoutant le prêche. Pour ces mômiens, un grand homme est d'abord un bon paroissien ; et s'il est mal vu des dévots, il n'est pas un grand homme. Ils sont si bien faits à la mômerie, qu'on ne sait même pas s'ils peuvent y croire : il vaudrait mieux pour l'honneur de leur esprit qu'ils n'y crussent pas. La pire erreur est toujours de supposer qu'un pharisien puisse avoir l'esprit libre. Les pharisiens sont encore partout les maîtres et non pas seulement à l'église. Ils conservent l'étalon moral où l'on mesure les plus grandes âmes et les plus libres. Les critiques anglais défendent Shakspeare d'avoir jamais manqué à la moralité ; mais à laquelle ? à la leur, ou à la sienne ?

Ridicules prêcheurs. Tout ce qu'on peut dire, non pas contre Shakspeare, mais de lui, est dans Shakspeare, Ils l'ont lu mille fois sans l'entendre, et même sans le lire.

Il leur faut à tout prix un Shakspeare bon père, bon fils et bon époux ; bon citoyen, bien vivant, bien pensant ; bon bedeau et bon rentier ; sachant se tenir à son rang derrière le clergé et le notaire ; bien exact avec le fisc, en règle avec le taux légal comme avec le ciel : enfin un homme tout comme eux et comme tout le monde. A la bonne heure. Ils se font une idée admirable du plus grand entre les grands poètes. Et pourquoi pas ? Ce Shakspeare est le leur : qu'ils le gardent.

Au vrai, tout conduit dans Shakspeare à l'excellence profonde de l'homme. L'accomplissement de la nature se fait dans l'extrême douceur de l'extrême intelligence, dans la victoire de la tendresse humaine : la bonté spirituelle administre toutes les conquêtes d'un grand cœur. La morale des pharisiens n'a rien à y voir.

L'esprit sort de la nature pour purifier la nature, c'est-à-dire pour la soustraire à ses misères et à la mortalité. La fausse morale méconnaît la nature. La vraie morale ne consiste pas seulement à suivre la nature : la vraie morale accomplit la nature.

A l'égard du genre humain, la puissance de l'individu se règle aussi sur l'intelligence ; l'instinct sacré de la domination tourne en complaisance ironique et en universelle indulgence. Il faut vouloir l'égalité de tous les hommes ; mais il n'y faut pas croire. L'intelligence voit partout la force et les différences : partout, elle mesure donc l'inégalité. Mais elle ne s'y tient pas ; elle n'y a point de plaisir. Toute la grandeur de l'esprit consiste à purifier la force. Tant pis pour qui l'oublie, D'ailleurs, on ne purifie que ce que l'on possède et qu'on accepte. Pour les esprits de peu la force la plus force est la plus violente ; et pour les grands, la force la plus force est la plus purgée de violence.

En tout, le monde est ce que nous le faisons et il ne peut être qu'à notre image :

*Beauty lies the eyes of the beholder,
Nos yeux font la beauté de tout ce qu'ils contemplent.*

ANDRÉ SUARÈS.

Lettres allemandes

LES TRES JEUNES FILLES

*Autour des hanches il y a comme une verte pudeur
jamais le sang en floraison
n'a battu dans leurs articulations.
Leurs sens sont purs et bons
comme les verres clairs dans une blanche armoire.
Leurs yeux ne révèlent pas encore le souvenir
de mains prodiguant l'or de l'ivresse nocturne
et qui savent déjà les fins de la vie humaine.
Elles sont dénudées ainsi que des religieuses
tremblantes de douleur comme l'Ave Maria
tout doucement — que Dieu aie pitié de leur âme
elles demandent un dôme gothique, puissant et haut
et une belle et grave mélodie.*

II

*Elles ne sont rien ainsi les grêles rêves des poètes
tissant des voiles d'argent autour de tendres sons
jusqu'à ce qu'une main par les espaces profonds
d'un orgue enfin leur est tendue.
Et maintenant qu'elles prennent leur envolée et montent
loin des pensées étroites et moisis
qui de leur vie enveloppent la sombre détresse
une heure survient où les dépouilles denses
s'étalent devant les très jeunes filles
pareilles aux fleurs qui tombent des pommiers.
Puis dans leurs veines
résonne un accomplissement
si intense de désir qu'elles subissent contre leur gré
les derniers miracles de leur existence.
Ainsi les poètes qui érigent leur temple
là-bas aux confins solitaires du monde.*

KURT ADLER.

LA FORET

*Je suis la forêt humide et obscure.
Je suis la forêt où tu ne dois pas pénétrer,
Le cachot d'où bruit la messe noire,
Par laquelle je maudis Dieu, ce vieux monstre.*

Ces textes ont été sélectionnés et traduits, sauf indications contraires, par Pol Michels.

*Je suis la forêt, la grande boîte qui sent le renfermé
Pénétrez en moi avec des cris de douleur, damnés!
Je coucherai moelleusement vos crânes dans la mousse pourrie.
Enfoncez-vous en moi dans ma fange et dans mes étangs damnés!*

*Je suis la forêt, drapée de noir comme un catafalque,
Avec de longs arbres feuillus comiquement disloqués.
Dans mon obscurité Dieu lui-même a été englouti...
Je suis une mèche pourrie qui jamais ne s'allumera.*

*Ecoutez ces êtres qui chuchotent dans mes boursiers
Et qui ricanent en agitant, telles des crécelles, les tessons épars sur mes
Caché dans le marais fétide un scarabé plat [bords
Portant des fourches sur sa tête noire claironne insolement*

*Méfiez-vous de moi, qui suis sournoisement froide!
Mon sol friable s'ouvre, mes branchages épais
Vous emprisonnent ainsi qu'une toile d'araignée
Et l'orage éclate dans le labyrinthe crevassé.*

*Mais toi tu es la plaine... remplie de chants
Et dont un doux vent lisse la crinière flottante
Tu es agenouillée à mes pieds inondée par les pleurs aigus de la grêle
Qui tombe de l'informe baquet des nuages.*

*Moi je suis la forêt... qui ne sourit qu'une seule fois
Lorsque de loin tu la caresses de ton souffle chaud.
Alors la corde entoure presque avec douceur les cous desséchés,
Les bêtes mauvaises se tapissent dans leurs tanières,*

*Les morts chantent, les oiseaux éveillés
Sont éclairés par d'éblouissants rayons de lumière
Aux premiers hurlements du chien la nuit méchante s'évanouit.
Un suc odorant s'écoule des plaies béantes.*

*Toi tu es la plaine... Là-haut, le citron de la lune décroissante
Vacille juste au-dessus de ta tête.
Tu m'assoupis, moi vagabond, avec les lourds pavots
Que toi, ange blond, tu m'apportes dans mon rêve!*

*Moi je suis la forêt... les ruisseaux dorés qui ont jailli de moi,
Frôlent en chuchotant les herbes rampantes,
Douce comme des serpents aux langues acérées.
La girandole des étoiles passe furieusement au-dessus de moi.*

*Moi je suis la forêt... vos terres s'embrasent
A la sanglante et infernale clarté de ma dernière flambée.
Les rebords des glaciers se replient.
La lave de la mer se redresse violemment.*

*Je suis la forêt qui passe dans l'univers crépusculaire,
Détachée du sol et répandant une étourdissante odeur,
Jusqu'à ce que ma flamme éclatante transperce l'horizon,
Qui éteint mon incendie, me recouvrant toute de son drap rose*

*La prairie fleurie est devenue mon caveau.
Sur mes salles en ruine poussent
De nombreux bouquets multicolores.
Cette plaine s'étant abaissée jusqu'à moi,
Un chant harmonieux s'élève de nous.*

*Moi je suis la forêt... je passe sans bruit dans vos rêves
Puisque tous les blasphèmes, les pillages et les crimes ont été expiés.
Et je ne suis plus la fatalité, ni un impitoyable châtiment.
Mes ténèbres closent vos yeux brulants.*

JOHANNES. R. BECHER.

(Trad. C. G.)

GEORG FRAKL. L'ÉLOIGNÉ

*Sans gestes il traverse les forêts silencieuses,
Où il n'est pas d'espace dans l'air pour lancer des cris
.... et il étouffe. Comme tendre elle berce son sommeil
Il s'accroche dans la corne d'un cerf.
Prairie mouillée. Pourtant il s'éveille en sursaut
La lune et les étoiles s'introduisent pâles.
Il s'arrête un peu à la noire source clapotante
Enivré il hume la lueur amère du soir.
Etrangement mêlés restèrent les bruits
De cette ville qui pousse des fleurs dans le sang.
Criailleries s'évadant de deux enfants.
Les salves de salut montent ainsi que des bulles.
Puis tout à coup.... les cheminées déployées sifflent;
Le son bariolé de la basse andante des rues.
Quelque part on vocifère, une foule traînante s'amène —
Puis à la fin s'échappe un gramophone. —
Sans geste il traverse les forêts silencieuses,
Où il n'est pas d'espace dans l'air pour lancer des cris.
.... de temps en temps cependant fraternel il s'incline
Vers le rocher en mousse comme pour l'embrasser.*

J. R. BECHER.

L'APOCALYPSE

*Ma tombe n'est pas une pyramide,
Ma tombe est un volcan!
L'aurore dans ma chanson éclate,
La nuit déjà est mon esclave!
De mauvaise grâce je subis cette paix,
A la liberté je sacrifie les chimères!
Mon ardeur fendra le mont Ararat,
Le factice raffinement qui conserve nos vies!*

*On portera l'Adam en terre,
Seul subsistera son instinct du monde,
S'élevant sur mille légendes de marbre :
Moi-même une ombre qui boîte au travail,
Ne pense que plaindre profondément l'ancêtre,
Ainsi par moi il cherche en la fosse une contenance.
La tombe qu'il s'édifie est toute sa foi,
Que l'instabilité jamais ne lui ravisse son origine!
Je sens ton orgueil, ô grand démiurge,
Tes peines faisant sauter les lois :
Tu crées un drame dans le théâtre,
Te pressant de tous côtés par milliers de marches.
Ton souffle se délivre dans le cratère
Qui se tord en des resserrements terribles :
Aspire à renoncer au repos de la tombe,
Alors de ton cœur l'étoile embrasera le monde!*

*Je suis moi-même une étincelle libertaire,
Je ne supporte pas les équilibres!
Otez-moi le faste de la routine,
Je veux me désister de ma fosse!
La grâce écume dans les grands feux de l'origine ;
Son excédant se retrouvera dans le jugement dernier.
Cela pourtant je le tiendrai avec mon ombre,
Que dans mes songes s'érigent les forces terrestres libérées!*

*Ma tombe n'est pas une pyramide,
Ma tombe est un volcan,
Mon cerveau une forge pétillante,
L'œuvre de la conversion soit accomplie!
Aucune paix ne résonne dans ma voix,
Ma volonté est un ouragan mondial.
Que mon haleine crée les formes claires du jour
Qui à peine construites fendront le mont Ararat!*

THÉODOR DAUBLER.

Bébuquin

Les tessons d'un lampion de verre jaune cliquetaient à la voix d'un gynécée : voulez-vous voir l'esprit de votre mère ? La faible lumière s'égouttait sur la calvitie en demi-teinte d'un jeune homme, qui se courba anxieusement, afin de redresser la réflexion sur les synthèses de sa personne. Il se détourna des loges aux glaces distordantes, qui excitèrent à plus de considérations que les paroles de quinze professeurs. Il se détourna du cirque à la gravitation abrogée, quoiqu'il conçut, souriant, de manquer ainsi la solution de sa vie. Il évita le théâtre à la bête extase, la tête fièrement renversée : extase est malséant, extase blâme notre pouvoir, et il entra, horripilé, au musée, au transissement équitable, à la caisse duquel une large dame engorgée était assise, nue. Elle portait un saillant chapeau de plumes jaunes, des bas couleurs émeraude dont les rubans couvraient jusqu'au creux des aisselles et ornaient le corps de sobres arabesques. De ses mains de phoque des rubis pendaient, perpendiculaires : « Bonsoir, Béduquin ».

Bébuquin entra dans une chambre péniblement illuminée, où se trouvait une poupée, grosse, fardée de rouge, les cils peints, qui, depuis son existence, jetait un baiser Réjoui de l'inartistique, il s'assaya, éloigné de quelques pas de la poupée. Le jeune homme ne sut pas ce qui l'attira dans la banal. Il trouva ici une anesthésie douce, placide, qui lui fut cependant indifférente. Ce qui l'attira sans cesse, fut la circonstance remarquable, que ce calme sourire conventionnel put le rendre inconscient. Le repos du tout inanimé le révolta, ne s'étant pas macéré, dans la mesure nécessaire, pour valoir un homme agréable. Il interloqua la poupée, l'injuria et la jeta de sa chaise devant la porte, où la grosse dame la armassa soigneusement.

Il se tourna dans la chambre vide : « Je ne veux pas de copie, aucune influence. Je me veux, de mon âme doit sortir quelque chose de tout personnel, même que ce soit des trous dans un air privé. Je ne puis rien tenter des choses, une chose oblige à toutes choses. Le courant y est, et redoutable est l'incommensurable d'un point. »

La grosse dame, la demoiselle Euphemia, vint et pria de continuer, un gros monsieur l'interpellant : « Jeune homme, occupez-vous de sciences politiques. »

Douloureusement monta en lui la lumière suiffée d'une compréhension que, dans l'attente d'une représentation, il avait servi de théâtre à un autre. Il s'écria : « Je suis une glace ; un bournier stagnant luisant aux réverbères, qui miroite. Mais une glace, s'est-elle déjà mirée elle-même ? »

Le corpulent le regarda avec compassion. Il avait une tête petite, un crâne d'argent aux ornements merveilleusement ciselés, incrustés de fines lames de pierres précieuses, brillantes. Giorgio voulut s'esquiver ; Nebukadnezar Böhm lui cria furieusement :

— Que vous mouvez-vous en mon atmosphère, imbécile ?

— Pardon, Monsieur, votre atmosphère est un produit de facteurs, qui n'ont aucune relation avec vous.

— Quand même, continua sympathiquement Nebukadnezar, il s'agit d'un problème de force, une affaire de définition, une question d'autohypnose.

Bébuquin se dressa.

— Vous êtes bien sûr de Saxe et avez lu Nietzsche, qui, parce qu'on ne lui attribua pas le ressort de police, devint dément et possédé d'écrire des

livres de psychologie héréditaire ? La demoiselle Euphemia pria les messieurs de se tenir plus rationnellement au niveau de son esprit ; elle aurait aimé visiter une salle de danse. Les deux acquiescèrent et battirent du pied l'escalier de bois. Euphémia chercha le manteau de soirée et Nebukadnezar prit le téléphone et sonna la rue au lait largement se déroulant.

— Je cherche le prodige.

Le petit chien d'Euphémia tomba du téléphone ; Euphémia s'en revint gaiement souriant.

— Mon cher, trouva Nebukadnezar, érotique est l'extase des dilettantes. Les femmes sont consumantes en ce qu'elles donnent toujours la même chose ; nous, en revanche, nous ne croyons pas que deux corps différents possèdent le même centre.

— Adieu, je ne veux pas vous déranger de démontrer vos considérations par l'acte.

Euphémia pria que le gros allât chercher à boire et à manger, et s'en retourna soigner son chien, dont elle apprit l'accident. Le gros empoigna un arbre et douloureusement le cou. Sur quoi lui aussi, alla soigner le chien.

Nébukadnezar courba la tête sur la poitrine volumineuse d'Euphémia. Une glace pendait devant lui. Il voyait, comment les seins, dans les lames de pierres précieuses, finement ciselées, se divisaient en de multiples formes étranges, et luisaient ; des formes que, jusqu'ici, aucune réalité ne lui avait pu donner. L'argent ciselé se rompit et affina l'éclat des figures. Nebukadnezar regarda dans la glace, se réjouissant avidement de ce qu'il put articuler la réalité, de ce que son âme fut l'argent et les pierres, son œil la glace.

« Bébuquin », cria-t-il et se rompit ; car il lui fut encore toujours impossible de supporter l'âme des choses. Deux bras se levaient, le pressaient à deux larges seins fermes, et de longues tresses de cheveux glissaient sur son crâne d'argent, et chaque cheveu était mille formes. Il se souvint de la femme et remarqua, anxieusement qu'il ne put plus pénétrer jusqu'en elle par le rayonnement des pierres précieuses, et son corps se creva presque en un combat de deux réalités. Là-dessus une joie sauvage s'empara de lui, son cerveau d'argent lui octroya à peu près l'immortalité, puisque chaque apparition fut potentiée et qu'il put clamer sa pensée grâce à la taille précise des pierres et à la ciselure parfaitement logique. Au moyen des formes de la ciselure, il put se créer une nouvelle logique dont les symboles tangibles furent les rainures de l'étui. Sa force s'en multiplia, il se crut en un autre monde, continuellement renouvelé, aux nouveaux désirs. Il ne comprit plus sa stature tâtonnante qu'il eut presque oubliée, qui se tourne en douleurs, le monde aperçu ne s'accordant pas avec elle.

« N'abusez pas de moi, s'il vous plaît, sonna la voix mince de Bébuquin dans la glace, ne vous irritez pas de la sorte aux suggestions ; il ne s'agit, en effet, que de combinaisons, rien de nouveau. Ne vous enragez pas de moyens déplacés ; où êtes-vous donc ? » Nous ne pouvons pas nous mettre à côté de

Des rideaux de dentelles se fermèrent.

Bébuquin se roula dans les coussins et souffrit. Il essaya d'expérimenter la souffrance, à quoi la souffrance lui put encore servir de fondement et de signification. Il n'en découvrit cependant pas ; car disséquant la douleur, il trouva aussitôt des causes, ou plus explicitement, des circonvolutions, qui furent tout, excepté la souffrance. Il reconnut la souffrance comme un stimulant

de la joie, comme une distension agréable et se dit, qu'on ne découvre nulle part une souffrance ; et que finalement en une telle signification se cache une naïveté ridicule de l'accouplement ; que la logique n'a rien à faire de l'animique, lui devint évident ; que ce fut une fausse légitimité. Il trouva la logique aussi mauvaise que les peintres qui, pour la vertu, posent un gynécée blond.

La faute de la logique réside en ce qu'elle n'a même pas de valeur symbolique. On doit concevoir, idiot, que la logique ne se calme que sans toucher quelque réalité. Nous devons composer logiquement des figures logiques comme des ornemanistes. Nous devons comprendre que le plus fantastique n'est autre chose que la logique.

Un frémissement le parcourut à l'idée des sujets, qui sans cesse tendaient à l'absorber ; comment il anéantit les sujets par la symbolique, et comment tout n'existait que dans l'anéantissement. Ici il vit un privilège de toute esthétique ; mais aussitôt ne voyant plus de but final, il dut nier l'individuel. Il désira avidement la démence, mais son reste d'humain débridé en eut fort peur. Son seul salut parut être un ennui convenable ; cependant pas pour s'en élever, comme le jovial Schopenhauer, un système ; quoique l'évidence lui vint que dans l'ennui un facteur de style de premier rang se trouve en latence. Il feuilleta quelques livres de mathématiques ce qui lui prépara beaucoup de joie, s'enjoua de l'infini, comme les enfants avec des balles et des cerceaux, Ici il ne crut en aucun passage pour se trouver parmi les choses car il remarqua l'avoir en lui.

Il comprit qu'il est égarant de s'appeler poète ; qu'en art il reste toujours dans le saoul des symboles. Que la technique de la poésie soit symbolique ne lui satisfait absolument pas, et qu'ainsi leurs sujets contiennent un tout autre sens ; il trouva encore toujours que l'expression linguistique n'est que simplement un art impur, mesuré à la musique. Il maudit les efforts des scientifiques, de rapporter la musique à des antériorités réellement physiologiques. Cependant que décidément il s'émut agréablement, qu'ils interprêtèrent leur digestion, mais détournèrent en toute sûreté tout l'artistique. Il se réjouit, comment ici une vieille conception se confirma, que du tout les parties n'affirment rien, que le synthétique dans l'analyse logique est une affirmation inconsciente, et qu'évidemment on s'y prend directement en toute sûreté à l'essentiel, comme le firent ces psychologues.

« Lugubre », s'écria-t-il « quelle infecte matière de roman je suis, ne faisant rien, me repliant en moi-même ; je voudrais bien dire quelque chose de très spirituel sur l'action, si je savais seulement ce que c'est. Je suis certain, que je n'ai pas encore agi ni expérimenté. »

« Pas davantage joui, idiot, » brusqua Nebukadnezar dans la chambre, et referma d'un coup le couvercle de la garde-robe. De petits nuages luisants s'éparpillaient, et une custode de balayures couvertes de fleurs délicates fut étirée.

« Monsieur, vous radotiez à l'instant d'une pure séparation de votre moi. Je constate que vous cherchez Dieu. Eh bien oui, je confesse, il est difficile à comprendre que tout le relatif devient aussitôt absolu par la jouissance et d'analogie ivresse passive. Jusqu'ici vous n'avez pas encore accompli l'oubli du chemin vers les choses ; les résultats toutefois sont les mêmes, vous, nourrisson au front de penseur, cria-t-il l'index levé « Je ne me suis encore nullement intéressé à ce que je jouis, mais que je jouisse me fut toujours de la plus grande importance. »

CARL EINSTEIN. (trad. Ivan Goll).

DIMANCHE

*Dimanche, fraternité souriante !
Toi qui fuis la ville, blotti dans la salle d'attente des petites stations :
Aujourd'hui les bougies rouges des fabriques sont silencieusement éteintes,
Et les machines sont mortes dans des cercueils de pierre.
O toi, marchand de fleurs et de sucre d'orge, toi qui espères !
Et vous : ballons multicolores des enfants,
Volez en carrousel autour du monde !
Voici l'attente des petites filles, qui se sont recueillies longuement,
Voici l'orateur qui appelle la liberté dans les salles et jardins du peuple.
Et les promenades des villes d'eau, les drapeaux des quais
Dont tu sors avec des voiles blanches, loin de la semaine !
Viens, dieu humain à la barbe blonde :
Embrasse le monde entier
En ce dimanche de fraternité souriante.*

CLAIRE GOLL

LE CANAL DE PANAMA

I

*Caraïbes dans les canoës clairs sur les lacs bruns
Perroquets tricolores incendiant les arbres
Singes mauvais : hululements et litanies :
C'était la forêt vierge ! Alors
Vint l'Espagnol Conquistador grandiose et fol,
Accaparant la terre en l'embrassant
Tuant le Dieu éclos des grandes flammes
Pour l'Autre Dieu né d'une femme.
De petits chemins de fer païens
Avec leurs drapeaux de fumée
Comme des vers rongaient les rocs de craie.
Les palmiers se brisaient comme des mâts
Et les grues curieuses tendaient le cou
En conspuant le monde mort partout.*

II

*Maladies des pierres et du sang
Marais gluants
Soleils puants
Moustiques Etés électriques
Chaleur poisseuse filtrant par entonnoirs
Ciels de midi devenus noirs !
La Peste verte et brune et borgne
Salive huileuse sur les plateaux*

*Dents carriées O lèvres mornes
Injectant la mort jusqu'aux os !
Baraques, Bars, Dortoirs, Pissiors,
Des rats, des rats, des rats, des rats,
Ils mangeaient du cheval gonflé,
Et de l'homme à peine étonné.*

III

*La montagne soudain râla en rut
Crevant son ventre comme un fût.
Vulcans ! Vipères vulnérées ! O gouffres
Brûlants ! Cratères jaunes de soufre.
Talus rongés par de félins tunnels
S'émiettant en plâtre glabre ! Sels !
Eaux ! Tonnerres ! Le badigeon qui tombe !
Et toutes ces Villes ! Villes de briques !
Villes de paille ! Villes de tôle !
Chinois, Nègres, Italiens, Parisiens, Ohiois !
Eglises de sable, Hôpitaux de vent, Cabarets d'Eau de mort
Tout s'écroula !
Tous ces ouvriers fraternels
Avaient sucé ensemble pour deux sous les glaces à la vanille
Rongé ensemble les ablettes frites des lacs Gatun —
Et maintenant : Seuls dans leurs fosse !*

IV

*Enfin : creusé par les fleuves du Sang et les pelles de l'Or,
A travers soc et roc et sable et câble,
Le CANAL
DE PANAMA !
Des lampes à arc tendues de mer en mer
L'accompagnent par les nuits d'hiver.
Le jour : travail qui explose et qui gronde,
Marteaux, Presses, Pompes, Rouleaux : trop d'hécatombes !
Aux deux entrées les deux écluses
Anges gardiens aux ailes mécaniques
Bras fraternels des nouveaux Prométhées
S'ouvrent !
Et c'est le chant
De tous les océans
Les cœurs du monde qui s'embrassent
Barques Navires Dreadnoughts de toutes les races
Face à face.*

IVAN GOLL (1912).

LEGENDE

*On dit qu'aux Indes la lune pleure des cristaux
La lune qu'entoure un lourd cauchemar sans ombres
Heureux celui qui trouve sur terre une larme lunaire
Puisque ni mort, ni chute à pic ne briseront ses os.
La peste pourra décomposer les corps des peuples
Et sous ses fourches la faim pourra les fouetter longtemps
Lui seul traverse la nuit et les gémissements
Car dans ses mains scientille une éternelle lumière.*

JAKOB VAN HODDIS.

ÉVENEMENT

*Au pied de la croix Marie tricote en face du fils,
Les épiciers en gros promènent leur panse dans les magasins
L'oiseau coucou pond ses œufs dans un canon
Il y a des lions au Zoo qui lèchent leurs petites femmes.
Les orphelins flânent à la queue leu leu
Un calotin lisse sa moustache en pointe.
Les empereurs lèvent des chapeaux multicolores,
Et Dieu au bord traverse l'édition du matin.*

JULES TALLOT KELLER.

INQUIÉTUDE

*Des vierges se tordent vers le cercueil des nuits
Il y a comme des serpents hideux dans les draps livides
Penché sur l'alphabet en sang d'un profond mystère
J'entends, aigu, l'orchestre des crécelles tranchantes :
« En nous crépite l'éclat acier des yeux de fauve
En nous crève l'agonie des râles stridents
Diffuse en nous l'angoisse mauve des guerres
Nous caressons l'énorme geste d'onanie rouge
D'un Dieu dément qui se suicide en gueulant ! »
Mon cœur se brise en mille éclats de verre
Une vieille fille y dresse sa croix de Christ quelconque
Car les chiens seuls et les archanges ont des amours
Je veux une cravache, des femmes, un chapelet !
Depuis dix secondes mon cerveau se dessèche
Il explosera dans une crapuleuse étreinte
En dégonflant la peau de toutes les illusions
..... il y a des assassins qui se promènent au ciel.
Et tout le jour j'ai écrasé des sons et de saintes idoles
J'échappe ainsi à l'immobilité cruelle
L'harmonie n'est rien, le mouvement fou des mondes
Nous supplie à genoux de maudire l'éternité !*

POL MICHELS.

Art et Architecture

Les œuvres de génie ne produisent pas un effet de beauté sur les contemporains mais de terreur. Elles ne sont pas destinées à notre génération. Mais l'homme normal a le droit de s'entourer d'objets qui lui semblent beaux. Car il a besoin de ces objets. Il peut bien vivre sans tableaux et sans musique, mais il ne peut vivre sans souliers, sans sièges, sans un lit et sans un toit sur sa tête.

L'art existe — l'avenir.

L'industrie existe — le présent.

Mais il n'existe pas d'art industriel, d'art appliqué. L'industrie c'est ce qui produit les objets que l'on emploie et que l'on détériore. Mêts et boissons, automobiles et maisons doivent paraître beaux aux hommes qui en jouissent.

Mais l'œuvre d'art, elle, ne doit pas être détériorée par l'usage. Elle est éternelle. Elle ne doit pas servir à un usage pratique afin de ne pas perdre de sa valeur. Elle doit avoir le temps nécessaire pour remplir sa mission. Elle doit durer jusqu'à ce que, par sa vue continue, elle se soit imposée aux hommes. Elle ne deviendra jamais laide, elle n'a jamais été belle.

L'œuvre d'art industriel après avoir été employée est abandonnée et raillée par la postérité. Il semble impossible à une femme qu'elle ait trouvé beau tel chapeau il y a dix ans. L'œuvre d'art industriel passe de mode.

Mais l'œuvre d'art ne passe pas de mode. Elle attend, jusqu'à ce que vienne son heure. Jusqu'à ce que les hommes se soient haussés jusqu'à elle.

Et, à partir de ce moment, elle saisira les âmes d'une émotion profonde et édifiante, jusqu'à ce que le dernier cœur humain ait cessé de battre.

Il y a des hommes qui ont des goûts antimodernes. qui sont des retardataires, des trainards de l'humanité, ceux-ci ne veulent pas être de leur temps. Et ils regrettent les temps passés où les objets d'un emploi courant étaient encore des œuvres d'art. Ils parlent d'art appliqué.

Certains d'entre eux copient les formes anciennes. Ce sont les moins dangereux. Ce sont des fous, inoffensifs comme la vieille dame qui en crinoline et pantalons dépassants se promènerait sur les boulevards.

Les dangereux ce sont ceux qui veulent faire revivre les temps anciens, en demandant de l'art moderne dans les objets d'un emploi courant. Ce sont des criminels dans le domaine de l'esprit. Ils barrent le chemin à l'artiste. Ce sont eux qui éloignent l'humanité de l'art. Ce sont eux qui sont responsables du fait qu'on demande à l'art d'être beau. Car celui qui met sur le même plan une paire de chaussures et un tableau, celui-ci n'appréciera jamais les beautés d'un tableau.

L'humanité se défend contre les tentatives des arriérés de la civilisation. Elle ne veut pas de leurs œuvres. Elle ne veut rien savoir de ce mélange de l'esprit et du matérialisme. Mais il y a un peuple qui est parvenu à faire ce mélange d'art et d'industrie, d'esprit et de matière, de Dieu et d'argent, un peuple qui se sent à l'aise dans ce mélange : c'est le peuple allemand.

Là-bas tout est une œuvre d'art. Aucune copie d'ancien, pas la dame en crinoline, mais une œuvre d'art moderne. On s'assied sur de l'art, on marche sur de l'art, on crache dans un crachoir qui est la dernière création de Pierre Zapfer, création reproduite dans le revue « L'art et la décoration allemande ». Et en l'an 1918 il y eut une exposition qui s'intitulait fièrement « L'art au service du commerçant ».

Il y a des Français qui en secret se tournent vers l'Allemagne et regrettent qu'un même état de chose n'existe pas en France. Ils se plaignent de ce que les Français ne puissent produire des œuvres de ce genre.

Mais c'est le génie même de la France qui l'a préservée d'une telle barbarie, d'un tel retour au passé. La France s'est défendue avec succès contre de tels traitres.

L'œuvre d'usage courant sert le présent, l'œuvre d'art est destinée à l'avenir. Il faut que l'objet d'usage courant puisse perdre de sa valeur afin de faire place à du nouveau.

La forme d'un quelconque objet d'usage courant dure, c'est-à-dire ne déplaît pas à la vue, ou comme disent les hommes, ne passe pas de mode, aussi longtemps que dure cet objet. Ceci chaque artisan le sait.

Le tailleur pour dames modifie ses façons plus rapidement que l'ébéniste. Si l'ébéniste changeait aussi rapidement ses formes que le tailleur, si on ne pouvait utiliser jusqu'au bout l'œuvre de l'ébéniste, si pour des raisons d'ordre esthétique on devait l'enlever de nos appartements, les matériaux et le travail seraient perdus. Nous pouvons dès aujourd'hui faire chauffer nos cheminées avec les œuvres de Plumet et de Selmersheim. La politesse m'interdit de nommer les « artistes » avec les œuvres desquels nous nous chauffons dans vingt ans.

L'artisan qui produit des œuvres durables est par cela même conservateur.

Peu à peu, l'humanité est arrivée à établir une ligne de démarcation nette entre l'esprit et la matière. La lutte entre les deux tendances prit fin au 19^{me} siècle. Jusque là artiste et artisan ne faisaient qu'un. L'œuvre d'art était employée et usée. Pour l'homme d'aujourd'hui ceci est de la barbarie.

L'une après l'autre, toutes les industries furent retirées du domaine de l'art. Et voici maintenant le tour de l'architecture.

L'architecture fut un art. elle ne l'est pas plus aujourd'hui que le tatouage ou la cordonnerie. Car l'œuvre architecturale est faite pour être utilisée et se détériorer et elle doit plaire à ses contemporains.

Est-ce là une triste nouvelle que j'apporte à mes confrères ? Leur ai-je fait de la peine ? C'est par une lutte pénible que je suis arrivé, moi architecte, à cette vérité. Mais j'ai fini de lutter et aujourd'hui je suis un homme heureux. Je sais que je suis un artisan qui doit servir l'homme et le temps présent. Mais par cela même je sais que l'art existe. Je suis au courant de l'art. Je sais qu'il ne se fait pas sur commande, qu'il existe en soi. Je puis suivre l'essor de l'artiste, qui disparaît, tel un condor, dans des régions inconnues — et je puis prier.

ADOLF LOOS. trad. C. G.

LE SAUT PAR LA FENETRE

Défauts et qualités se copulaient sans choix dans le caractère de M. B.

Il aurait donné sa vie pour prouver qu'il était au-dessus de la moyenne ; le mot médiocrité cependant le poursuivait ; souvent il se dressa devant lui, raide comme une façade ; souvent il l'emprisonna comme d'un mur circulaire autour duquel il devait tourner et tourner ; parfois aussi il l'entendit, grondant comme le cri de Manitoba. Tremblant tel un lièvre aux abois il délibéra de tous côtés pour trouver moyen d'en cacher l'évidence au monde. Il parla de tout avec tous. Commentant les inventions qui soudaines, épataient la foire, il fit entrevoir la portée tragique des révolutions qu'elles allaient provoquer. Son zèle affairé s'appliqua aussi bien à l'art et à la politique qu'à la poésie. Secrètement il collabora au « Journal des Chasseurs », à l'« Echo Libre », à l'« Art au Peuple », à l'« Homme d'Etat Moderne ». Mais fatalement c'était comme si son nom faisait partie intégrante du texte et pourtant — il voulait sortir de lui-même, il ne visait que cette libération, ne voyant dans tout son travail intellectuel qu'une preuve de son existence.

Comme au café il n'avait pu s'ériger en philosophe devant ses amis, il les traita sans grâce, ne leur répondit pas et refusa toute explication avec une ironie blessante tout en gratifiant le garçon d'énormes pourboires, d'exhortations salutaires et de poignées de mains.

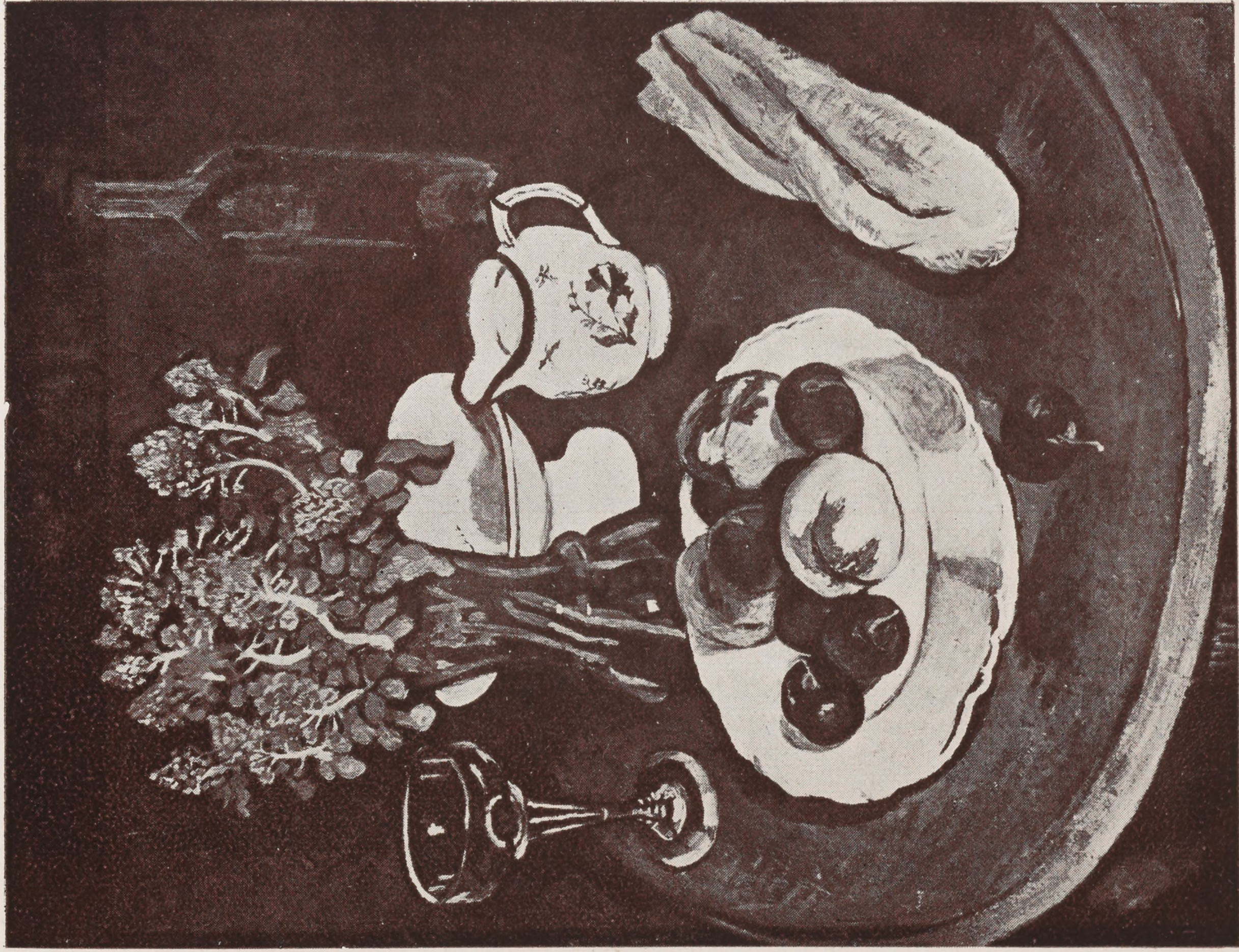
Souvent dans le train ou dans son lit, il conçut l'idée d'un cycle d'hymnes glorifiant la liberté de l'esprit. Toute la nuit il fit des vers — ou plutôt il crut en faite ; de temps à autres il rejeta même ses couvertures et grelottant pendant des heures, il écrivit à la pâle lumière d'une bougie, ce que lui dicta son humeur extatique. Le matin monotone ne fut que bureau et dactylographie, et pendant le déjeuner trop salé il constata goguenard que le génie meurt bien plus tôt qu'une mauvaise cuisinière notoire.

Il n'aurait eu qu'à reconnaître que les défauts même nombreux ont le privilège d'être une partie de la vie humaine et demandent avec force un aveu. Il s'en doutait bien, mais fit quand même des efforts désespérés pour refouler sa pensée en arrière et pour trouver ainsi le point où serait basée la défectibilité de sa constitution. Mais sa mémoire n'avait gardé ni preuves, ni souvenirs, ni dates. Et aussi pas d'autre idée. L'élévation de l'intelligence ne se puise pas dans les dictons. Il s'accrocha à de vaines banalités et fouilla avec un zèle acharné les bas fonds de la stupidité pour y trouver le perpetum mobile, la réponse à l'éternel point d'interrogation.

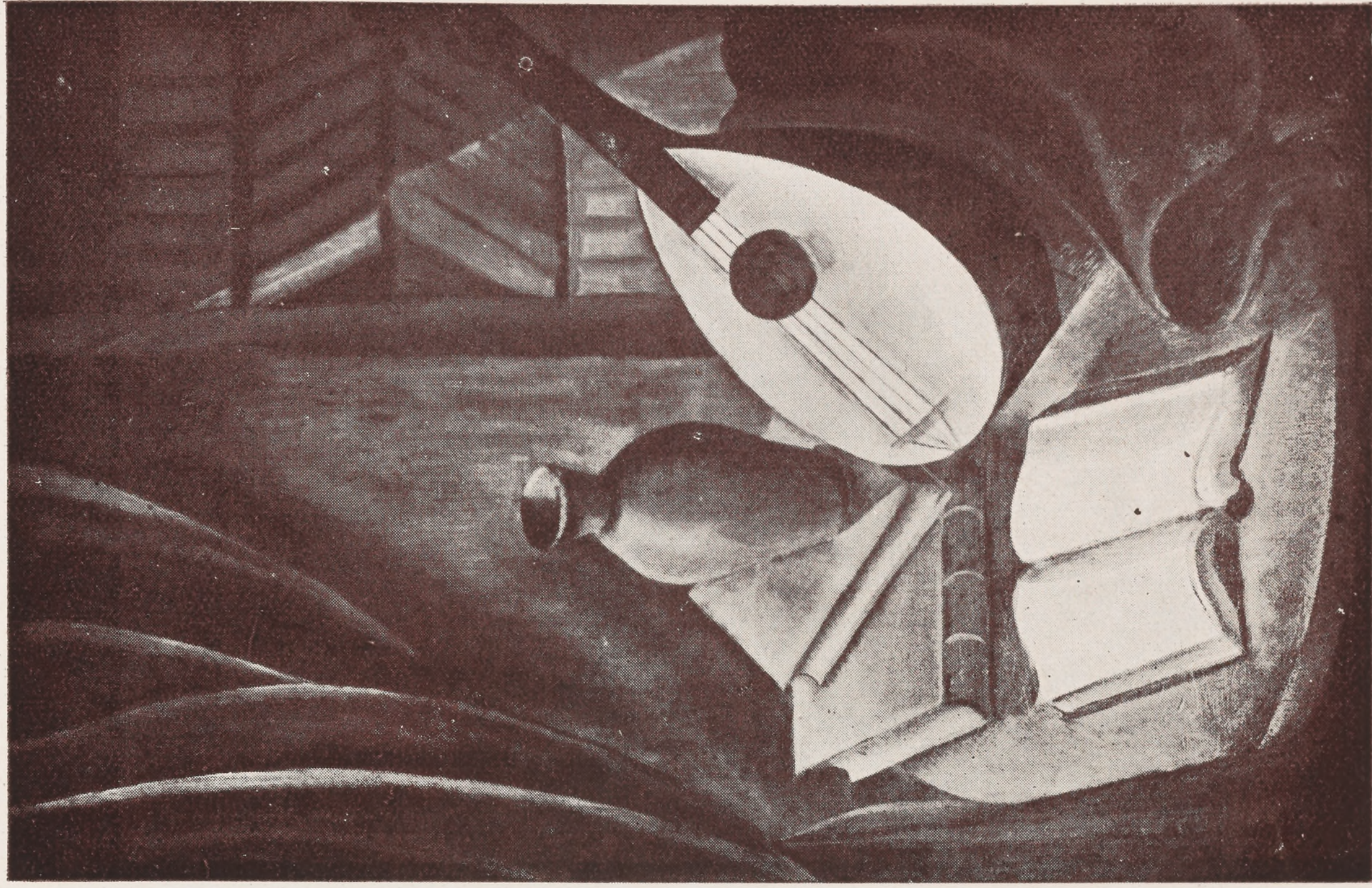
Parfois le hasard le mit en présence d'un homme patient et assez naïf pour se laisser instruire ; ou bien, il rencontra la fille d'un ami, bas bleu échappé du pensionnat et avide de lumière. Dans son fort intérieur, il les traita de béotiens, de pieds plats, de parasites intellectuels, mais il ne manqua pas de faire luire sa verve et sa bonhomie, s'éblouissant lui-même d'analyses cyniques et d'un docte scepticisme. Une gaîté bruyante l'éleva, le transporta. Il se croyait de l'élan et éprouva la grandeur silencieuse des rues noires et l'éternité de la nuit étoilée !

Il courait de tous côtés. Nulle issue. Pas moyen de rendre le moi insupportable, d'échapper aux choses, aux hommes, aux dîners, à la lumière, aux ténèbres.

Il se sentait serré dans un étau, pris entre deux griffes qui l'étiraient en tous sens ; les vicissitudes de sa destinée rongeaient son âme s'enfonçaient



VALADON



UTTER



GONTCHAROVA



MORTIER



LARIONOFF

comme des vrilles et la déchiraient. Tous avaient des noms ; des mots dont la sonorité cachait de séduisantes possibilités, qui pour des milliers d'autres êtres se changeaient en réalités. Et quant à lui-même ! Que de fois — et non seulement dans sa jeunesse — l'avaient-ils rendu heureux ! Ah ! son désir ardent était de vivre en paix avec sa concierge, ses collègues, les wattmen du tramway et les garçons de café, avec les ouvriers et les chefs. Son rêve idéal était de préconiser l'amour, d'être l'apôtre de la paix ; il passerait ses mains blanches sur son front pensif pour adoucir le sourire constant de ses lèvres sourire qui alors s'épanouirait sur toutes les bouches.

Il n'y arriva jamais. Il ne savait plus sourire, il riait aux éclats et les rides de son menton tremblaient violemment. Et ce rire l'agaçait, lui tapait sur les nerfs avec la même régularité que les bruits qui sans relâche crépitaient des tours et des écoles et des charrettes de laitiers.

« Ah, comme je voudrais une fois sonner moi-même les cloches, du matin au soir, pendant toute une nuit pour me calmer et me réjouir de l'énervement des autres ! »

Il ne sut maîtriser son agitation, quoiqu'il eût tout pour être content. Il avait réalisé tous ses désirs, il avait rendu vrai ce qui n'était que probable, il avait évité et oublié les sorts bizarres et compliqués.

Il en fut tout à fait bouleversé. Tantôt il chuchota des paroles étranges, en regardant fixement dans un coin — tantôt il arpenta la chambre de sa démarche traînante.

C'étaient des paroles absolument incohérentes ; des paroles que de sombres avalanches de misère lui extorquaient.

« Impossible — incroyable — affreux — en sortir — ah, en sortir ! »

Il poussa de profonds gémissements, l'horreur crispa ses lèvres.

Toutes les choses lui sautèrent à la gorge. Mais il les devança, les inonda d'un torrent de dégoût et de mépris. L'heure venue il se leva, s'étira, prit son déjeuner, s'en alla au bureau, au café, se promena dans la rue, et se coucha. Il fit tout à son heure.

Mais le dégoût, la fureur et le désespoir ne dépendaient pas de l'heure. Ils étaient le temps lui-même, car subitement ils se dressaient, élevaient et violents le secouaient, de gauche à droite.

Il s'y était habitué peu à peu et avait adopté certains moyens, pour éviter le plus terrible.

On peut changer d'emploi, de ville, de domicile ; on peut prendre congé. Le costume est pauvre, convenable encore pour l'emploi à la maison ou au bureau. On en achète un autre. Le changement, tout en étant un somnifère, vous rend sensible à de nouveaux intérêts. Hors on n'est pas forcé de réfléchir, on papillonne, on prend ses ébats. La fortune accorde une plénitude de succès, de spectacles, de plaisanteries. La nouveauté chatouille un point neuf et intact des nerfs et retouche d'une nouvelle lumière les couleurs fânées qui brillent alors d'un magnifique éclat ; l'usé et gris passé disparaît.

Et puis un beau jour, le mal se raviva, plus atroce, faisant ses ravages jusqu'au bout des doigts. Les paupières se rouvrirent, comme soulevées par une main inconnue, et il se retrouva assis dans quelque coin.

Il était persuadé qu'il était seul à subir ce destin, que chez lui seul, le génie et la mentalité bourgeoise formaient cete étrange association, contre laquelle nulle volonté ne saurait lutter. Son erreur c'était de se croire seul à souffrir de la sorte, d'avoir honte de ce mal comme d'une médiocrité à laquelle

il n'opposerait pas assez d'énergie. Il ne savait pas que tous les hommes en sont atteints ; il ignorait que parfois ne fût-ce qu'un instant ils envisagent le monde d'un œil différent, étranger, et qu'alors leurs membres se glacent d'effroi. S'il l'avait su, il se serait tranquilisé, il aurait épanché son cœur, en riant peut-être. D'un geste léger il aurait passé ses mains sur la table humide pour effacer cette « quelconquerie ».

Tandis qu'ainsi il était enlisé jusqu'au menton. Et le sable monta. Il fut pris d'une rage folle en entendant les roulements des voitures, les bruits de voix et le son d'un piano monter d'en bas, alors qu'il était là, debout, à blasphémer, se lamenter, et se désespérer.

Ouvrant la porte, il sortit sur le balcon.

Il était très fier de ce balcon ; avec un réel plaisir, il y conduisait ses hôtes.

« Voyez comme je demeure au-dessus de tous », plaisanta-t-il et d'un geste opulent son bras dessina une courbe, tandis que le ventre se pressait contre la grille. Il ouvrit la porte d'une main hésitante, elle céda sans bruit. Généralement elle grinçait quand à grand peine on arrivait à l'ouvrir. Il regarda le sol avec fixité et avança malgré lui, comme attiré par un ventilateur, ou par la force d'une roue immense et rouge comme le soleil ardent qui brillait là-bas. La gueule avide l'attira jusqu'au grillage de fer ; il se pencha, avança les bras comme s'il allait nager et renonçait à tout point d'appui. Il jeta un regard dans la profondeur ; le sang lui monta à la tête comme une bille, détruisant l'équilibre du corps.

Il le laissa tomber ; il s'en débarrassa ; il le sentit glisser, voltiger en de lente oscillations ainsi qu'une feuille ; car il se parut très léger, comme sans poids. Un vrai rien car les fiacres continuaient de rouler paisiblement, les hommes fourmillaient, souris noires et blanches, pas d'éclat, pas de bruit : un rien était tombé.

Et pourtant il avait eu la sensation très nette qu'il se détachait du balcon, de la chambre qui jusque là l'avait hébergé ; il avait senti que le monde l'avait vomi avec intention, que sa propre volonté l'avait poussé vers la porte — il senti jusque dans la moelle le choc mortel sur le pavé, son sang avait jailli dans la poussière grisâtre de la rue, il avait respiré largement son odeur en le versant ainsi pour la cause sacrée, la grande cause qui exige toutes les amertumes parce qu'elle les rend faciles.

Il rampa vers la porte, glissa sur le balcon, Les yeux s'emplirent de larmes, il pleura, il pleura des douleurs indicibles, son inconcevable félicité.

Et il eut l'impression de monter avec le balcon, de s'élever dans un éther très pur qu'il ne put tolérer que parce que son corps était tombé, réduit en poussière. Ses sanglots et ses pleurs lui rendirent connaissance et vivant et réveillé il se sentit une lourde fatigue.

Il se leva en souriant, s'étira, brossa son pantalon poussiéreux. Et quand il regarda autour de lui, et que les maisons, le ciel et les nuages, les tours et la lumière étaient les mêmes, il porta la main à son front. Mais en vain, il cherchait à se souvenir de quelque événement.

KARL OTTEN.

LA LUMIÈRE

Du ciel jaune une courroie étincelante roulait à travers Yokohama : ce soir les rues à feu bariolés sont mates ;

Etoiles effilées de la nuit blanche montent derrière les fabriques.

L'Europe danse comme un chien brun devant la lune. Des hommes jaunes passent en robes noires comme sortant d'un bain vierges.

Paris, lueur farouche de lances, quand le grillage du Luxembourg jaillit du jardin de la terre :

Des ermites bouillissent de l'or sur le mont sacré, les hommes se balancent dans des lits énormes, de l'Afrique des toiles blanches nous font signe à travers les rivages de palmes.

O claire scie du ciel tu frappes le cœur de Londres, la ville gît ainsi qu'une mine sous la lumière tombante, diamants au-dessus des lucarnes à claire-voie, de la Banque de Londres, ô Tower rouge dans la sueur de Whitechapel, six mille hommes le matin à cinq heures dans les docks, de l'autre côté les rochers du Cap, des nègres s'affaissent.

Dans sa verdure de flammes elle se verse bouillonnante à travers Pétrograd, Kiev, Nischny, Odessa. Cathédrales submergées de lune dans la boue, parmi vous Moscou comme une rouge forêt d'hommes aux cloches innombrables. O rondes fleurs des toits, murs mous comme des barbes rampent en haut pour les hommes,

La fuite verte des pointes et des coupoles par le jour cuivré.

Boston, Chicago, au-dessus des bras nus et les chapeaux de haute forme la lumière siffle comme des étincelles géantes de l'express électrique,

En passant haute et légère le mont des hôtels de San Francisco, les villes de coulis et les ghettos, se mirant dans les puits d'ascenseur, auréole, félicité, printemps,

Halte !

Silencieuse et tranchante se ruant par l'ombre de fer tonitruante du pont New-York.

Inconnus, nous parcourions la Friedrichstrasse largement craquetante.

Berlin, derrière d'étroites et grises ruelles d'asphalte la rouge fenêtre enflammé vola à notre rencontre, ô nos cœurs !

L'après-midi cinq heures et demie un vent tout court passa, faisant briller les maisons. Le temps était neuf.

Signaux volant vers nous des voûtes célestes.

Gestes miséricordieux, lumières du ciel nous exhortant à construire d'autres demeures, des tours ensoleillés,

Toits couronnés d'astres, Berlin humide encore, ville de Dieu planant vers le firmament vitreux.

Clémentine main divine, tranquille ardeur des palmes qui vient vers nous par des cheminées et les façades.

O sang de la mer du Sud, chassée vers notre sang.

Mais attendez-vous encore ? Nous regardons autour de nous, camarade, nous nous ignorons ! pâles, notre cœur ne bat plus, personne ne s'aperçoit de quelque chose.

Qu'attendez-vous encore ? Qu'avez-vous à réfléchir ?

Halte, vous voulez flâner, trafiquer, coucher avec des femmes, vous mangerez, vous lirez, vous entendrez des nouvelles, vous comptez vos heures :

Mais les temps nouveaux sont là. Vous ne vîtes pas la lumière par la fenêtre embrasée de la terre !

LUDWIG RUBINER.

PENTECOTE

*Les anges de nos mères
Sont descendus dans la rue.
Le cœur batailleur de nos pères
Bat doucement.
Des feux nous survolent :
Ou sont-ce des couronnes
Se posant sur des fronts ?
Les sens n'ont plus d'obstacles
Les hommes et les animaux me parlent.
Ce que je vois, me répond : « Nous ! »
Les cailloux de la route connaissent de belles chansons.
Mon sang qui bat me revient de loin.
Et tout ce qui fleurit est ailé de petites flammes.
Les poissons balancent le ciel sur leurs nageoires.
Dans l'entourage d'horizons éclatants.
Le soleil danse sur le dos des chiens.
Chacun de nous est un portrait de dieu :
En cette heure unique il reconnaît
Ses frères et sœurs et il chante.*

RENÉ SCHICKELE.

(trad. Ivan Goll).

UNE FIN DU MONDE

*Il y a des pleurs par le monde
Comme si le bon Dieu était mort
Et l'ombre de plomb tombe
lourde et grave comme un cercueil.
Viens, cachons-nous plus près de nous
La vie dort dans les cœurs
comme dans une tombe.
Toi embrassons-nous profondément
Au monde frappe une nostalgie
qui nous fait mourir.*

ELSE LASKER-SCHULER.

ETOILES NOIRES

*Pourquoi me cherches-tu dans nos nuits.
Sur des astres mauvais en nuées de haine ?
Laisse-moi seule lutter contre les spectres*

*Ils bondissent sur des ailes de vautour
De lointains sauvages oubliés longuement
Rafales de glace dans les chants printaniers
Et tu oublies les jardins du soleil
L'agonie livide captive ton regard !
Pourquoi errer dans le sillage de ma détresse ?*

ELSE LASKER-SCHULER.

PRIERE POUR DEVENIR PUR

*Voici revenue la nuit, mon père, toujours la même !
Elle est en nous miraculeusement, nous qui ne savons voir les miracles !
Voici l'heure, où les hommes, sans comprendre son signe divin
S'attardent devant de l'eau, y plongent leur tête
et se lavent les mains sales !
Eau sacrée de la terre, dont le double destin est d'abreuver et de purifier !
O Dieu, o mon père, toi qui es dans l'eau, dans tous les esprits.
Mon désir de me rafraîchir en toi prouve suffisamment que tu es,
Et si je doute, n'est-ce pas pour entendre mieux ton doux ruissellement ?
Je penche mon front et le baigne dans la clarté de la lampe ;
J'y tiens mes mains sales comme l'enfant qui le soir
attend qu'on les lui lave.
Après cette journée mensongère je veux me recueillir
pour être vrai ce petit instant,
Je vais me blottir dans mes buissons, jusqu'à ce que
la chevauchée de ma suffisance soit passée en hurlant.
Un de tes prophètes, mon père, a chanté contre ses ennemis :
Moi aussi je chante un psaume contre mon ennemi !
Ah, je n'ai pas d'ennemis : car nous savons si peu aimer
que nous ne pouvons même pas nous être hostiles !
Et pourtant, j'ai un ennemi, un terrible ennemi
qui m'assaille et qui frappe à toutes mes portes.
J'ai un ennemi, mon père : il est assis à ma table et il se saoule,
Pendant que je joins mes mains fanées et qu'à la fenêtre
se poussent ceux qui ont faim.
J'ai un ennemi, qui a des hoquets après le repas
qui fume son cigare et devient gras
Et moi je maigris et je contemple, comme il mange le bien de mon âme !
J'ai un ennemi, mon père, qui change mes paroles en radotage
et qui fait que je me trompe moi-même.
J'ai un ennemi qui avilit ma conscience
et qui étrangle mon amour avec la paresse.
J'ai un ennemi qui me fait faire toutes les bassesses
qui m'accule sournoisement au vil plaisir d'une table de jeu.*

Ah moi qui suis un maître des divins plaisirs !
 Pourquoi m'as-tu créé avec cet ennemi, mon père
 pourquoi suis-je devenu une dualité ?
 Pourquoi ne m'as-tu pas donné l'Unité et la Pureté !
 O purifiez-moi, eaux de la terre !
 Vois comme tous les enfants qui savent se lamentent
 et ne peuvent déchiffrer le nombre de Deux :
 Je plonge ma tête dans la lumière et t'offres mes mains
 pour que tu me les laves !
 Délivre-moi, purifie-moi, mon père ! Ah, tue cet ennemi
 tue-moi, noye-moi en moi-même !
 Bénis sont les simples, les ignorants, bénis ceux qui sont
 simplement bons, bénis ceux qui sont simplement méchants !
 Mais maudits, maudits sont les désunis, les ambigus
 ceux qui jouent l'un contre l'autre.
 Eaux sacrées, pour votre grandeur et la mienne, aidez-moi, purifiez-moi !

FRANZ WERFEL.

Lettres Yougo-Slaves

LE POEME DU JOURNALISTE

Je maudis la musique des rotatives damnées
 et le bruit des machines terribles,
 mentant l'absurdité de nos jours
 chantant la sotte chanson sanglante et énorme,
 chanson des ténèbres impénétrables.

Je maudit le roulement des machines terribles,
 et la musique des rotatives damnées
 chantant le mensonge sur Dieu et nations
 chantant la lutte où le vainqueur est le vaincu,
 le fléau et le sensationnel.
 des maudits mensonges du ciel et patries

Quand le sage se tait aboient les journaux ;
 sur le blanc des journaux,
 pleure mon âme
 auréolé par la couronne d'épines et de douleur.

Je maudit la musique des rotatives damnées
 et le sifflement des machines terribles,
 mentant l'absurdité de nos jours
 chantant la sotte chanson sanglante et énorme
 chanson du moyen-âge, chanson des ténèbres.
 Je maudis la musique des machines terribles.

MIROSLAY KRLEZA, 1918.

(trad. B. Tokine).

Lettres russes

Les Scythes

Vous êtes des millions. Nous, nous sommes des multitudes.

Essayez de nous combattre !

*Oui, nous sommes des scythes ! Oui ! Des asiatiques,
Aux yeux bridés, aux yeux avides.*

A vous ! il faut des siècles, à nous une heure suffit. —

*Nous, comme des esclaves soumis,
Avons tenu le bouclier entre les deux races ennemies.
De Mongolie et de l'Europe,*

*Durant des siècles et des siècles, vos vieilles forges forgeaient.
Couvrant de leur vacarme le tonnerre des avalanches,
Et vous vous étonniez, comme d'un conte barbare,
Quand s'écroulaient et Lisbonne et Messine.*

*Des centaines d'années, tournés vers l'Orient,
Vous avez thésaurisé nos perles
Et, raillant, vous n'attendiez que l'heure
De braquer les gueules de vos canons.*

*Et l'heure sonna. Le malheur bat des ailes,
Et chaque jour multiplie ses méfaits.*

*Un jour viendra peut-être
Où rien de vos trésors ne subsistera plus !*

*O vieux monde ! avant que de périr,
Tant que tu languiras encore, d'une douce langueur,
Arrête-toi, sage comme l'Œdipe,
Devant le sphinx de l'antique énigme.*

*La Russie est un Sphinx. Exultante et attristée,
Toute saignante de sang noir,
Elle te regarde, te regarde toujours
Avec haine et avec amour.*

*Aimer, comme aime notre sang,
Aucun de vous ne les sait plus, depuis longtemps,
Vous avez oublié que dans le monde
Est un amour qui brûle et qui détruit !*

*Nous aimons tout. L'ardeur des chiffres sévères,
Et le don des visions divines,
Nous saisissons l'esprit subtil des Gaulois
Et le génie sombre des Germains.*

Nous avons tous les souvenirs. L'enfer des rues parisiennes
Et la fraîcheur vénitienne.

L'odeur lointaine des citronniers
Et de bâtisses brumeuses de Cologne...

Nous aimons la chair, son goût et sa couleur
Son étouffante odeur cadavérique...
Est-ce de notre faute, si votre squelette craque
Dans nos pattes lourdes et tendres ?

Nous avons coutume, quand nous attrapons par la bride
Les chevaux fougueux ou fôlâtres,
D'écraser leur croupe pesante,
De mater les esclaves opiniâtres.

Venez à nous. Des horreurs de la guerre
Réfugiez-vous en la paix de nos bras !
Avant qu'il soit trop tard, le vieux glaive au fourreau !
Camarades, nous deviendrons frères !

Sinon ! nous n'avons rien à perdre,
Et nous saurions être perfides !
Durant des siècles et des siècles vous serez maudits
Par les générations débiles de l'avenir.

Largement, à travers bois et forêts —
Devant l'Europe précieuse —
Nous nous écarterons ! Puis nous nous retournerons
Pour lui montrer la grimace de nos gueules asiatiques.

Allez tous ! Allez vers l'Oural
Nous faisons place au combat.
Entre les machines d'acier, animées par le calcul intégral
Et les hordes de Mongols sauvages.

Mais nous-mêmes, dorénavant, cesseront d'être boucliers,
De participer au combat.
Nous regarderons bouillonner la mêlée meurtrière
De nos yeux étroits !

Nous ne bougerons plus lorsque les Huns féroces
Fouilleront les poches de vos cadavres,
Brûleront les villes, feront écurie dans les églises,
Et grilleront les chairs de leurs frères blancs.

Une dernière fois ! Ravise-toi vieux monde !
Au festin fraternel de travail et de paix.
Une dernière fois ! Au festin fraternel et joyeux
Te convie la lyre barbare !

30 Janvier 1918

ALEX. BLOK. (trad. Serge Romoff).

L'Omniprésent

NOUVELLE INÉDITE

Soir d'automne couleur de plomb. Une pluie, froide et mince comme de la poussière, tombe sans cesse sur les maisons de Berlin, sur les parapluie des Allemands et les pierres de la chaussée. Des hommes, grands et forts, aux joues rouges, promènent hâtivement leurs corps assouvis et leurs gros ventres à travers les rues tristement droites.

La grande ville est aujourd'hui toute humide, froide et morne ; régulière à satiété, elle paraît comme un grand échiquier sur lequel quelqu'un d'invisible, jouant en silence un jeu difficile et compliqué, promènerait ses pièces noires.

Entre les toits, à travers les filets noirs et entortillés des arbres, la coupole du Reichstag projette un reflet terne, comme un casque de chevalier-géant prisonnier, enchaîné par les chaînes épaisses des rues, les anneaux gris de maisons en pierres.

Déjà ça et là s'allument les feux pâles et froids et, dans les flaques sur le pavé, dans les fentes des pierres, l'eau agite des reflets bleuâtres. Les minces ruisseaux parcourant les rues semblent des veines où du sang épais et empoisonné. Les feux font naître des ombres et la ville lourde s'abaisse plus lourdement encore vers la terre humide. Les maisons deviennent plus basses, plus mornes, les hommes plus petits, plus affairés ; tout vieillit autour et se réfroge. L'humanité apparaît plus visiblement sur les murs, plus distinct devient le bruit dans les conduites d'eau et des lourdes gouttes tombent docilement des toits sur les dalles de trottoirs.

Triste. Cette grande ville grise, crânement propre, manque d'intimité comme si elle n'était pas faite pour les hommes, mais pour se mettre en montre et comme si les hommes n'y restaient qu'asservis par les pierres. Ils s'agitent dans les rues comme des souris en cage, à faire pitié : leur vie paraît absurde, irréparablement et à jamais brisée. Il semble qu'ils ne pourront jamais s'élever au-dessus de ce qu'ils avaient créé jusqu'à ce jour et ne se sentiront jamais capables de vivre autrement, plus librement et avec plus de sérénité.

Les autos sifflent et cornent sourdement ; hurlent et sonnent les wagons lumineux de tramways projetant des étincelles bleuâtres au-dessous des roues ; les fenêtres myopes s'assombrissent méfiantes et pleurent froidement. Tout paraît tristement bas, et partout de l'humidité, comme la sueur d'un févreux. Les cloches de l'église tintent inlassablement et leur son n'arrive pas à atteindre les hommes qui passent devant sa porte ouverte, béante comme une bouche édentée de vieillard.

Au parvis, sur un socle, entre deux colonnes, se sont réfugiés trois hommes : un vieux marchand de journaux aux moustaches grises et au menton rasé, et deux balayeurs de rues : un homme trapu avec une cicatrice qui lui traverse la joue, de l'oreille au nez, et un autre, vouté, courbé en point d'interrogation.

Au-dessus de sa tête, coiffée d'une casquette de cuir, sur une console de bronze terni est suspendue une petite lampe ; sa lumière avare et pâle tombe sur une feuille de journal que tient ouverte l'homme vouté. A mi-voix, mais distinctement et solennellement, comme s'il déchiffrait l'écriture sainte, il leur lit quelque chose. Derrière, au-dessus de son épaule, le marchand de journaux regarde avec avidité la feuille en s'écriant de temps à autre :

— Ça c'est bien, c'est très bien !...

Et le gros, hochant la tête avec approbation, comme s'il battait la mesure au lecteur, d'ajouter avec conviction :

— C'est vrai. Ce vieux Charles est bien calé, et quand il parle, il sait ce qu'il dit...

Dans l'église, un homme en noir marche péniblement et lentement, allumant de petits feux jaunes, de misérables petits cierges. Les hommes à la porte se sont serrés plus étroitement comme s'ils formaient un corps à trois têtes. La voix de l'homme voûté résonne plus solennellement et la lumière blanche de la petite lampe éclaire distinctement le journal et les gros caractères de son titre « En avant ».

* * *

Du fond d'une longue rue de New-York, à travers la fumée et la poussière, suspendue comme un voile immobile dans l'air chaud, le ciel semble noirâtre et trouble, comme l'eau d'un étang.

Il est midi bientôt, mais le soleil est caché quelque part, derrière les toits des grandes maisons, leurs murs uniformes, lisses et sales sont dans l'ombre, mais les ombres ne donnent pas de fraîcheur et sont étouffantes. Ici et là le soleil jette, par-dessus les toits, ses rayons ardents dans les fenêtres des hauts étages sans atteindre les enseignes multicolores dont tous les murs sont couverts et qui, par ces tâches bigarées, ont l'air de mendiants en habits rapiécés.

Toute la rue, jusqu'aux toits est remplie d'air chaud et visqueux. Les fenêtres sont ouvertes et dans aucune d'elles on n'aperçoit ni fleur, ni verdure, ni tâche vive, tout y est noir. Tout est noirci par la fumée, sou-poudré de poussière et de partout se répand, s'ajoutant aux ordures dont le pavé est presque entièrement couvert, les odeurs de graisse et d'huile, de la colle forte, du cuir et de la sueur.

Aux odeurs s'ajoute le bruit interminable et sourd du travail. Craquement de machines, ronflement de tours travaillant le bois, sifflement des scieries mécaniques, chocs de bâtons battant les fourrures.

La rue semble un grand conduit d'égout dans lequel s'écoule lentement un torrent d'odeurs et de bruits, laissant surnager à sa surface, comme les débris d'un écroulement, de vieux tracteurs automobiles, gris comme des blocs de glace au printemps, dans de grands camions, pleins de charbon et de marchandises, tout lourds, anguleux et massifs.

Le bruit incessant du travail rempli la rue de son vacarme, et l'imagina-

tion, incitée par son rythme, crée de bizarres associations d'images: les hauts murs des grandes maisons semblent des châteaux médiévaux inaccessibles, et on s'attend à ce que, tout d'un coup, apparaissent des chevaliers à cuirasse; il semble même qu'après avoir saccagé et pillé, ils enlèvent déjà tranquillement le butin et les otages.

Les hommes prisonniers de leur travail sont presque invisibles parmi ces fourgons, autobus et gros chevaux, lourds comme des éléphants. Ces petits bipèdes sales et couverts de sueur sont trop insignifiants devant ces masses de maisons, devant ces tas de marchandises et tout ce qui les entourent et roule lentement et lourdement au fond de la rue. En voyant ces petits être minuscules, perplexes et abasourdis, au milieu de la chaussée, on commence à douter de leur capacité de vaincre la vie pénible et oppressante, dans cet air étouffant et empoisonné, plein de fumée et de boue.

Tout-à-coup, et sans que l'on sache comment, un homme en maillot rouge a surgi de derrière un réverbère, portant, sur ses épaules, des barres de fer; leste et fort comme un lutteur de cirque, il a vivement ajusté les barres au poteau, formant comme une espèce d'estrade, et d'un bond léger saute dessus; se tenant d'une main au poteau et en approchant l'autre de sa bouche, il lance un cri dans l'espace.

— Allo, les gars!....

Son visage rouge est couvert de tâches de rousseur, sa chevelure frisonnante est rousse aussi, et les yeux bleus. Il est hargneux, nerveux. D'un geste, il enlève son vieux chapeau tout fripé, l'agite en l'air comme un drapeau noir, et, couvrant de sa voix le vacarme de la rue, il crie :

— Allo les gars! Faites-moi cadeau de deux minutes, de deux minutes seulement, n'est-ce pas!.....

Lentement, sans s'arrêter, les charrettes continuent leur route, les automobiles circulent, et les hommes aux larges épaules, noirs comme des nègres marchent en silence, fumant leur pipe ou machant leur chique. Un sergent de ville, petit irlandais trapu, s'approche flegmatiquement du groupe formé autour du réverbère.

Douze coups de cloche. La rue se remplit de sifflements, de hurlements et d'aboyements, laissant entendre quelque chose d'inassouvi, d'affamé et de méchant.

Après le sifflement, comme s'ils le fuyaient, une foule d'ouvriers — hommes, femmes et enfants —, sortaient des usines; et, ayant rempli la rue d'un nouveau vacarme, se sont répandus sur la chaussée, se faufilant entre les voitures, se garant des chevaux aux têtes fatiguées et tristes.

L'homme près du réverbère se dresse de toute sa taille et la tache rouge de son maillot domine la rue. Il secoue la tête et change à chaque phrase l'expression de son visage. Il s'élève comme un phare sur le rivage du fleuve noir rempli d'une masse de corps humains et sa voix puissante laisse entendre au-dessus de la foule :

— Par ici les gars! Ici on vous dira la vérité sur la vie des ouvriers, leur droit au travail et à la liberté.

La foule circule devant lui, et, petit à petit, se forme comme un remous vivant. Chaque fois plus d'hommes, levant la tête et attentifs, s'arrêtent devant ce phare animé. Et lui, il se penche vers eux, fait de grands gestes, comme s'il leur montrait le chemin, et chaque question qu'il pose résonne comme un coup de tocsin :

— Etes-vous contents de votre vie ? Hé, les hommes ! doit-elle être ainsi ? Etes-vous des esclaves ? N'aspirez-vous pas à une vie meilleure ?

La foule grossit et reste attentive et silencieuse mais de temps à autre on entend des cris d'approbation :

— C'est très bien, mon gars, c'est très bien !...

— Tout, ce qui est beau, tout ce qui a de la valeur, c'est vous qui l'avez créé par votre travail. Est-ce que vous en jouissez ?

Le sergent de ville reste le dos appuyé contre le poteau de fonte et semble en fonte lui-même. Sans broncher, il mâche tranquillement sa chique ; ses yeux sont petits et ternes, ses cils blancs et ses joues d'une couleur violette alcoolique. De temps à autre il hausse ses sourcils jaunes et murmure machinalement :

— C'est bien, c'est très bien !

Les cris de la foule se font plus forts et plus fréquents et au-dessus d'eux s'élève librement la voix puissante de l'orateur. Ses paroles s'envolent, ailées et emportées par la foi qu'il leur communique, et lui-même semble planer au-dessus des hommes comme un oiseau de feu, messenger d'une vie nouvelle.

* * *

Station de métro. De deux côtés s'étend un long tunnel étroit aux murs en carreaux de faïence blancs et couverts des couleurs éclatantes des affiches-réclame. Les lampes électriques, fuyant au loin, brillent comme des colliers de perles. Les murs sont lisses et suintent. Par terre, sur un sillon noir, les rails luisants s'étalent à droite et à gauche, les feux scintillants qui s'y reflètent donnent l'impression que le métal se fond et s'écoule.

D'en haut arrive un grondement interminable, écho sourd du grand travail que les hommes accomplissent là-bas, sur terre. Et ici, dans le souterrain, il se répand comme un chant solennel d'orgue et fait penser que là-haut les hommes ont déjà créé une vie de joie et de sérénité et qu'ils glorifient par les chants et les louanges la puissance de l'esprit et de la volonté humaine.

La chaîne lumineuse de wagons arrive à la station, rejette sur le quai une dizaine de personnes gaies et agitées, engloutit une dizaine d'autres et, de nouveau, le corps métallique fuit au loin dans le feu et le brouhaha et disparaît dans le tunnel, comme s'il était pressé de pénétrer la terre plus loin et plus profondément.

Le tremblement de la terre, le bruit des wagons, la rapidité vertigineuse du mouvement semblent bizarrement s'opposer à la tranquillité des hommes qui attendent paisiblement leur métro.

Ces gens si ressemblants entre eux au premier abord et tous un peu fripés et ternis surprennent par l'affolement craintif dont ils descendent du métro à l'arrêt et vous étonnent par la certitude calme avec laquelle ils se précipitent dans les wagons encore tout tremblants de la marche et comme prêts à éclater.

Près de la caisse s'entretient bruyamment un groupe d'ouvriers. Un homme en chapeau gris, au nez crochu, aux petites moustaches, semble plus agité que les autres. En faisant des gestes saccadés et tranchants il crie :

— Mais oui, mais oui, quand un homme s'éloigne du peuple, ce n'est jamais le peuple qui y perd, mais l'homme lui-même.

— Oui, mais Briand ?...

— Oh ! cet os n'a que trop trempé dans ma soupe et je ne regrette pas de le jeter aux chiens.

Une voix timbrée et douce dit gravement :

— C'est bien... Il faut croire que le meilleur de ce qu'il a pu nous donner, il l'avait donné et maintenant...

— Nous sommes devenus plus riches, et lui plus pauvre...

Tout-à-coup, un petit chien roux vient se jeter dans le groupe. La langue tirée, la queue en l'air, il flaire les pieds des voyageurs et cherche autour, avec ses petits yeux intelligents.

Un homme fort, à grandes moustaches, en blouse blanche toute tachée de couleurs, enlève élégamment son chapeau et s'adresse au petit chien.

— Votre billet ?

On rit bruyamment. Le chien, s'accroupit à ses pieds en se grattant l'oreille de la patte. L'homme l'attrape dans ses bras, le soulève et chante en sautillant :

— Mariette,

Ma petite Mariette....

Deux garçons l'accompagnent. Une voix, crâne et jeune, reprend de son côté :

— Notre travail est la base de la civilisation.

Tout le monde se cramponne au dos de l'ouvrier.

De l'orifice blanc du tunnel s'enfuit le monstre monoculaire, faisant trembler les fils perlés de lampes électriques ; un autre arrive à la station, enlève vivement toutes les personnes qui attendent, et, sifflant, s'enfuit plus loin dans les profondeurs de la terre, où arrive le chant triomphal de la grande cité mondiale.

L'eau trouble et verdâtre du port de Gênes est toute couverte de poussière, et, sur sa mince couche, le soleil de midi jette des reflets argentés et brode des fleurs nacrées étranges sur les tâches huileuses de pétrole.

Le port est encombré de navires de toutes les nations ; l'eau sale et grasse s'agite légèrement entre les hauts bords de bateaux. On entend le

grincement des amarres et le cliquettement des chaînes d'ancres. Les petits canots à vapeur glissent sur l'eau en sifflant et on entend au loin quelque chose plonger dans l'eau par intervalles réguliers, comme si l'on frappait de petits coups sur la peau d'un tambour.

Dans le ciel ardent s'élève majestueusement une forêt de grand mâts, traversés par des lignes horizontales de vergues qui semblent de grandes flèches lancées dans l'espace par une main puissante. Un vent léger souffle de la mer ; dans le bleu du ciel flottent les drapeaux multicolores et sur les cordages sèchent les maillots et les vêtements des équipages. Partout des chaînes et des câbles pour retenir dans ce cercle de pierres les grands navires majestueux ; entortillés dans les cordages, comme des poissons dans un filet, ils semblent sommeiller dans l'eau trouble du port.

De toutes ses fenêtres, la ville de marbre, étendue sur la colline, regarde le port noir et encombré, et envoie à la mer ses grands cris joyeux ; le port lui répond par les sifflements des vapeurs et la rumeur des vagues qui se jettent contre les flancs des navires et les pierres du port.

Sur l'arrière d'une barque, près du cabestan, trois nègres et un Italien se tiennent assis à l'ombre d'une vieille bâche suspendue. L'Italien est brun par le soleil, et presque aussi noir que les nègres ; il a les cheveux coupés à ras, le menton bleuâtre, et de grands sourcils.

Devant eux, sur une caisse sale, quatre verres de vin liguien d'une couleur violette, du fromage découpé et de gros morceaux de pain, mais ils ne mangent ni ne boivent. Les yeux grands ouverts et les grosses lèvres allongées, ils écoutent les propos entraînants de celui qui profère des paroles dans toutes les langues du monde.

Les nègres regardent sa bouche et ses mains dont les gestes vifs et les mouvements des doigts semblent tout leur expliquer. La manche de son veston est déchirée et ballottée au vent découvrant jusqu'à l'épaule son bras nu ramagé des dessins violacés du tatouage.

Un des nègres aux cheveux frisés et grisonnants sur les tempes, à l'oreille gauche coupée et il manque des dents à sa mâchoire inférieure ; le deuxième est un géant au nez large, au visage doux et aux yeux naïfs d'enfant ; le troisième est tout jeune et lesté, à demi nu et à la peau luisante comme du fer poli par l'usage ; il a l'air intelligent et le type aryen-régulier ; ses lèvres sont moins épaisses et ses yeux ronds, joliment rêveurs comme les yeux d'une femme amoureuse. Il écoute avec une attention intense et reste élané comme s'il voulait sauter sur l'orateur ; celui-ci avec de larges gestes qui semblent écarter quelqu'un de gênant, crie avec fierté :

— Pour nous, il n'y a pas de juifs, de nègres, de turcs, de chinois : les ouvriers de toute la terre sont frères !

Le vieux nègre hoche la tête avec approbation et dit à ses camarades :

— Pour li, pas couleurs, c'est vrai !...

— Tu me connais depuis quinze ans !

— Oh oui ! lui répond d'un ton autoritaire le nègre, en enfonçant son bonnet blanc sur l'oreille coupée. Il attrape un verre de vin, le levant en l'air, continue en le montrant du doigt :

— L'écouter, il est bon comme boire ce vin ! Il reste toujours le même ! Lui... lui toujours parler même chose. Tous les humains sont des hommes ; les hommes de couleur sont des hommes aussi. Dans les mers on parle maintenant beaucoup plus de ça qu'avant, je sais ! Li beaucoup parler de ça et beaucoup fait !... Après li un autre, après l'autre un deuxième et comme ça il y aura beaucoup d'hommes bons sur la terre, oh oui, je suis vieux, je sais... Quand un blanc vous parle du Christ, va-t-en ; quand il parle socialisme écoute, y a bon, y a vérité. Je connais la vie....

Le jeune nègre s'est levé, sérieux et grave, et tendant son verre au matelot il lui dit en français, de sa voix claire d'adolescent :

— C'est bon à savoir. Buons pour que tous vivent comme tu le veux, moi et tous les hommes bons, n'est-ce pas ?...

Le géant s'est levé, lui aussi, tendant au blanc, au bord de son long bras, le verre que sa grande main couvre entièrement. Il rit en montrant ses dents de singe et ouvrant sa bouche et il crie en italien :

— Beaucoup boire !....

Le vieux nègre, levant son verre plus haut, comme s'il menaçait quelqu'un, continue :

— C'est le socialisme ! Il est partout : aux îles Taïti, à Glasgow, à Buenos-Ayres, partout. Il est comme ce soleil....

Et tous les quatre rient : l'italien rit plus bruyamment que les autres, le géant rugit de sa voix forte et épaisse, le jeune tient les yeux fermés et la tête renversée, tandis que le vieux rit doucement, à petits coups et crie de sa voix grinçante :

— Partout, oui ! Je sais !....

* * *

De la campagne en ville descend lentement la nuit dans ses habits de velours, et la ville la reçoit aux éclats de ses feux dorés. A travers champs marchent deux femmes et un jeune homme. comme s'ils allaient aussi à la rencontre de la nuit ; et derrière eux se traînent doucement les sourdes vibrations de la vie déjà lasse du travail de la journée.

Le bruit de leurs pieds résonne sur la vieille route bâtie par les esclaves de toutes les races que Rome avait jadis asservis. Dans la calme tiédeur du soir la voix de la femme résonne avec autorité et douceur.

— Ne soit pas sévère avec les hommes.

— Est-ce que je l'étais, maman, l'avais-tu déjà remarqué ? — demande d'un air pensif le jeune homme.

— Tu discutes avec beaucoup trop d'emportement..

— C'est que j'aime trop ma vérité.

A sa gauche marche une jeune fille faisant claquer ses sabots sur les

pierres de la route et tenant la tête renversée comme une aveugle. Dans le ciel, au loin, brille l'étoile du soir et plus bas sur la rougeur crépusculaire de l'horizon, s'élèvent deux peupliers comme deux flambeaux éteints.

— Les socialistes sont souvent poursuivis et mis en prison dit en soupirant la mère.

Et le fils lui répond tranquillement :

— On cessera. Cela ne servira à rien.

— Oui, mais en attendant....

— Il n'y a pas et il n'y aura pas assez de forces pour étouffer le cœur jeune de l'humanité.

— Ce sont de belles paroles à chanson, mon fils.

— Des millions de voix la chantent, cette chanson, et tout le monde commence à l'écouter plus attentivement....

Une longue silhouette s'est dégagée des ruines et s'est mise sur la route.

— C'est avec le cœur que tu l'as vu ? demande la frère en riant.

Et de loin, comme un écho, une voix résonna :

— Alors, tu t'en vas ?

— Oui ! Voilà les miens. Maintenant n'allez pas plus loin. Je n'ai que cinq heures de chemin jusqu'à Rome et je préfère le faire à pied pour avoir le temps de réfléchir et de me recueillir....

Ils s'arrêtent. Paul enleva son chapeau et dit d'une voix frémissante :

— Tu peux être tranquille pour ta mère et ta sœur, tout ira bien.

— Je le sais bien. Au revoir, maman !

Elle sanglotte en soupirant doucement. On entend trois baisers et une voix rassurante et vigoureuse :

— Rentre et repose-toi ; tu es trop énervée depuis ces jorunées troubles Vas-donc ! Tout ira bien, Paul te sera un aussi bon fils que moi. Alors, ma petite sœur.....

On entend encore des baisers, des claquements de sabots sur la route, et, dans le calme recueillement de la nuit, chaque bruit se répercute et se propage au loin.

Les quatre personnes enveloppées dans l'obscurité se sont unies en un seul corps. Après une minute d'étreinte, ils se sont séparés : trois sont partis vers les lumières de la ville et le quatrième s'est dirigé rapidement en avant, vers l'ouest, où le crépuscule du soir venait de s'éteindre ; et une multitude d'étoile brillantes s'allumaient dans le ciel.

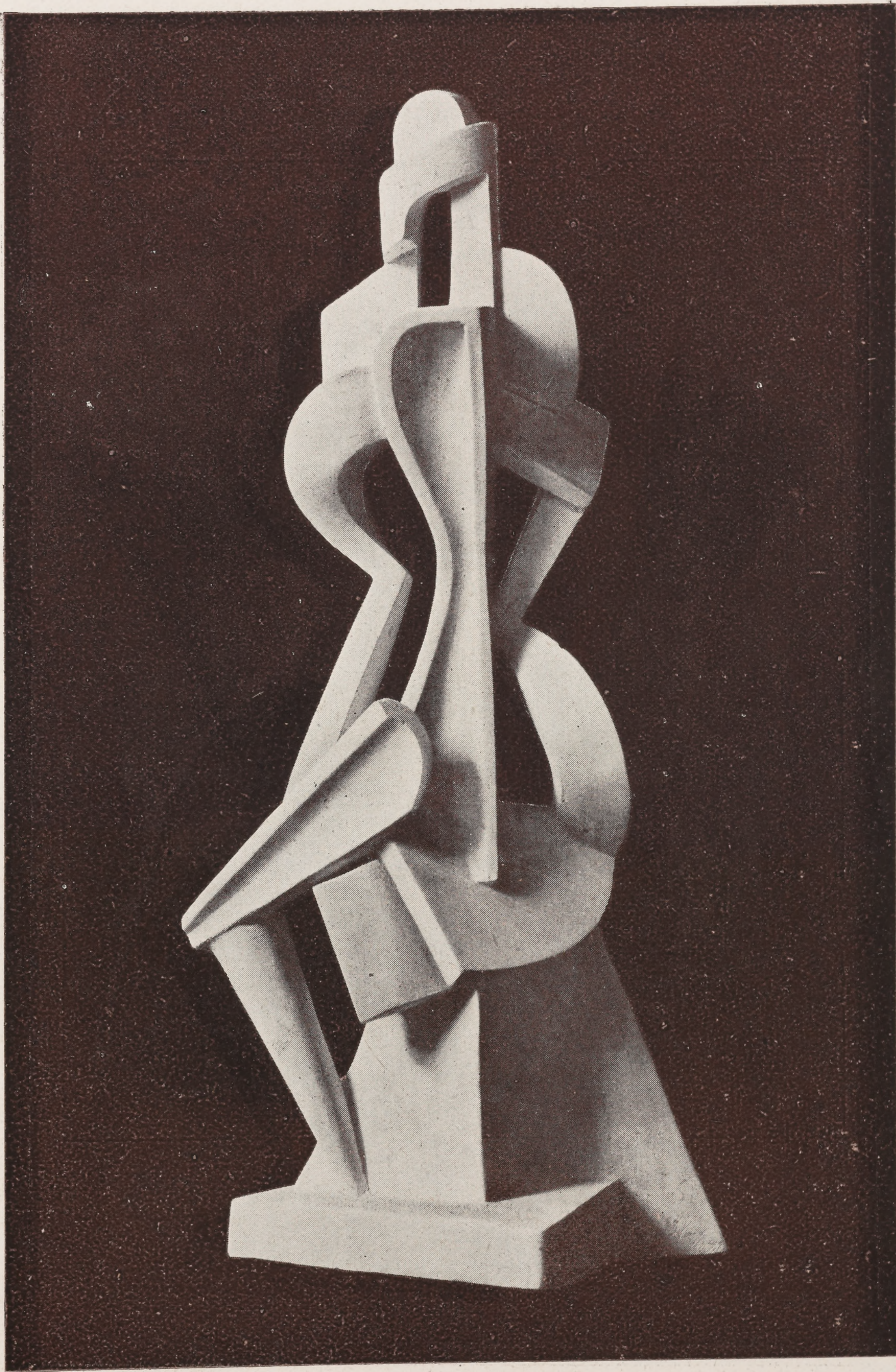
Un adieu résonna doucement et tristement dans l'espace.

Et de loin une voix forte de répondre :

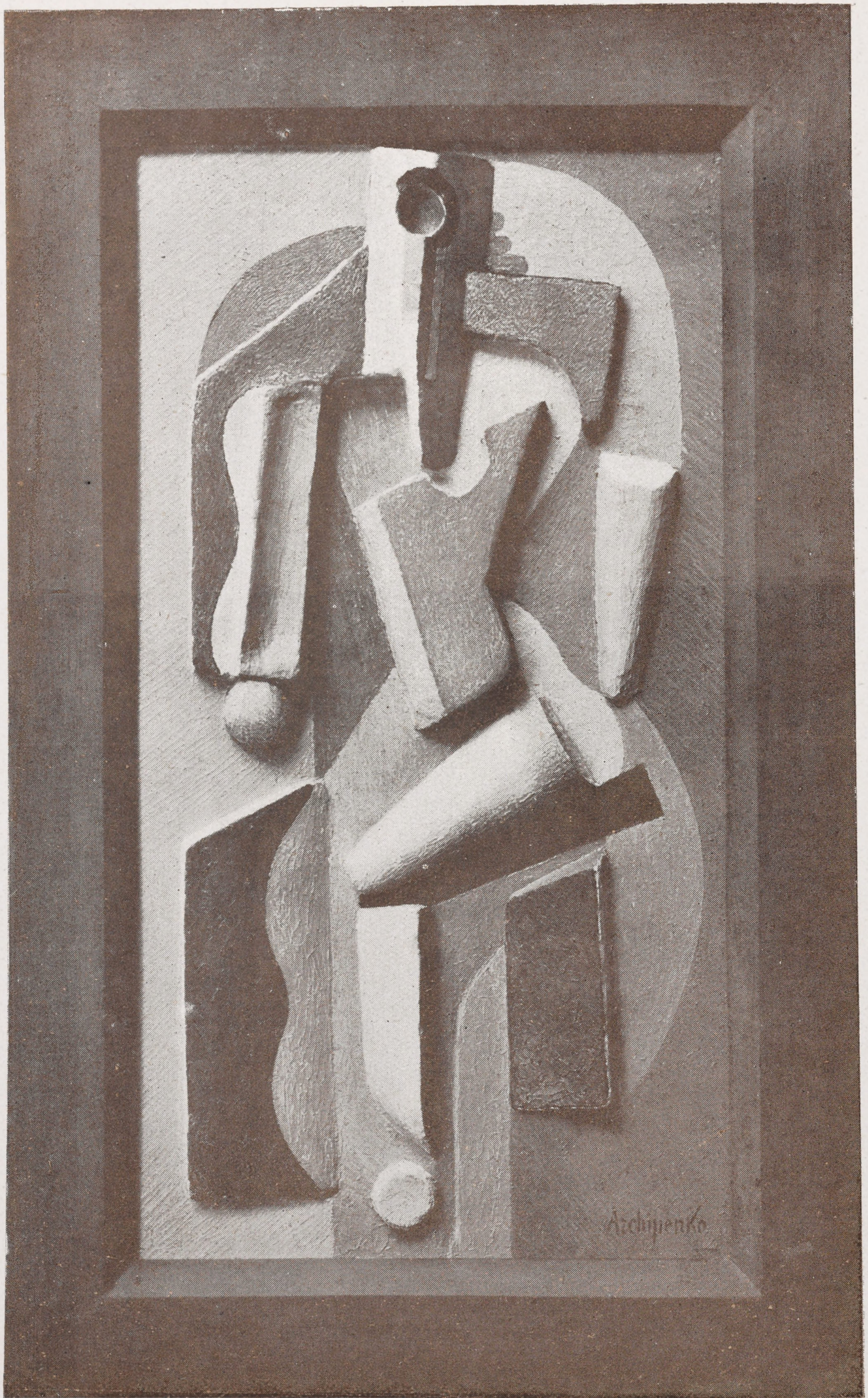
— Adieu ! Ne t'ennuie pas, je serai toujours près de vous. A bientôt !

On entend de nouveau le bruit des sabots de la jeune fille et les paroles consolantes d'une voix un peu rauque :

— Il se débrouillera, dona Philomène, vous pouvez y croire comme à la grâce de votre Madone. Il a l'esprit clair et le cœur fort. Il sait aimer lui-même et se faire aimer par les autres. Et l'amour envers les hommes, c'est cela qui nous donne des ailes pour nous élever au-dessus de tout....

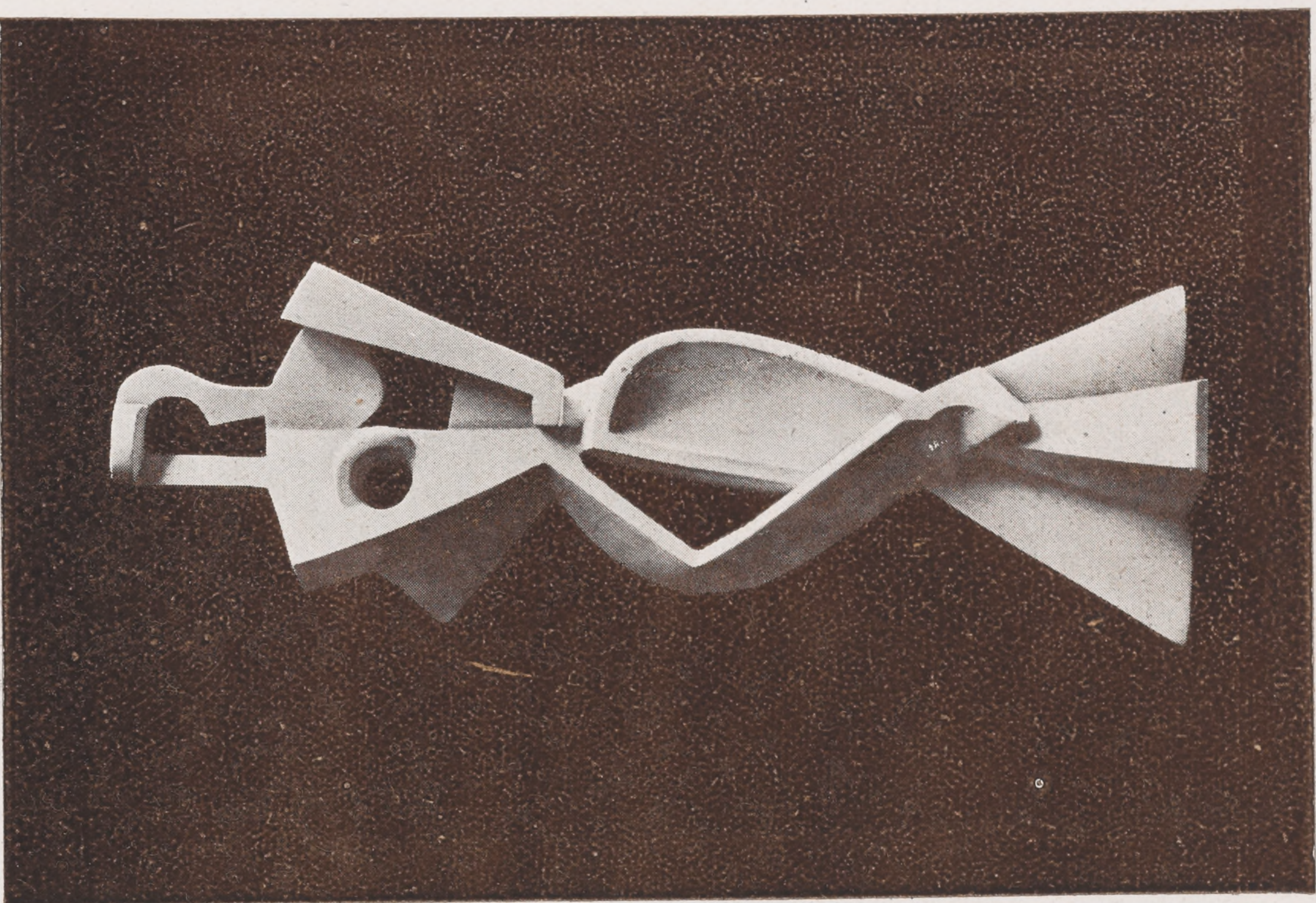


ARCHIPENKO

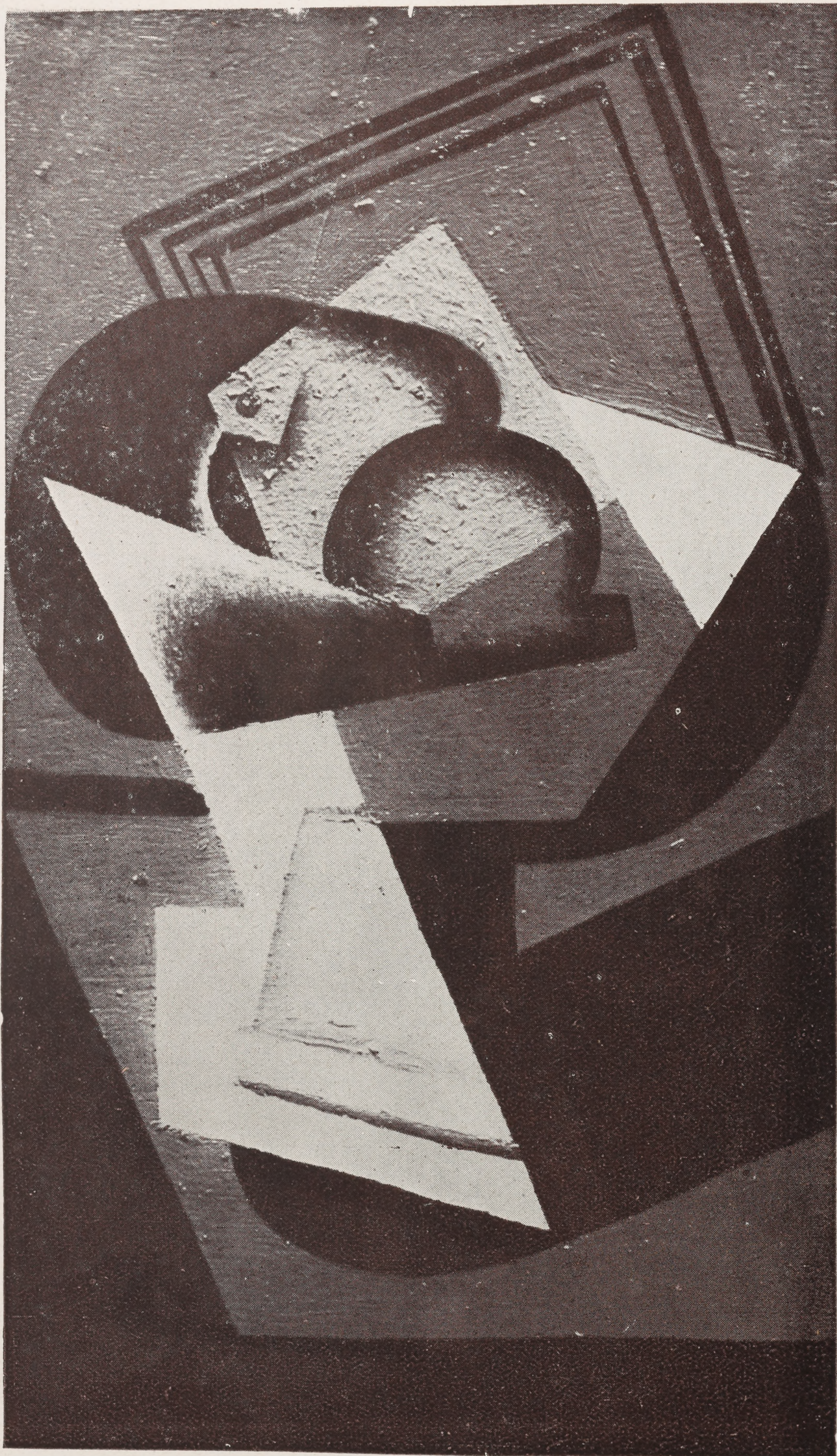


ARCHIPENKO

Sculpto-Peinture



ARCHIPENKO



GRIS

COLLECTION L. ROSENBERG

La ville projette à profusion ses petits feux pâles dans l'obscurité de la nuit ; les paroles du jeune homme éclatent dans l'espace comme des étincelles :

— Quand un homme porte dans son cœur la parole qui unit le monde entier, il trouvera partout des hommes pour l'apprécier ! Partout !....

A l'enceinte de la ville est appuyé, comme accroupi par terre, un petit cabaret blanc qui regarde, accueillant, les passants avec l'œil rectangulaire de sa porte lumineuse. Près d'elle, autour de trois tables, on entend le bruit d'un groupe d'hommes, le ronron métallique d'une guitare et le grincement nerveux des mandolines.

Quand ils se sont trouvés tous les trois en face de la porte, la musique ayant cessé et après un silence quelques personnes se sont levées de table.

— Bonsoir, Camarades ! a dit le jeune homme.

Une dizaine de voix lui répondit amicalement :

— Bonsoir, camarade Paolo ! Tu viens avec nous ? Un verre de vin ?

— Non merci !...

La mère dit en soupirant :

— Les nôtres aussi t'aiment bien....

— Les nôtres, dona Philomène ?...

— Il n'y a pas de quoi rire.... Ce n'est pas une étrangère à son peuple qui te parle. Tous ici vous aiment bien tous les deux : toi et lui...

Paul avait pris la jeune fille sous le bras et répondit :

— Tous, plus une, n'est-ce pas ?

— Oui, — répondit la jeune fille —, certainement !....

La mère s'est mise à rire.

— Ah ! mes enfants ! Plus je vous regarde et vous écoute, plus je commence à croire.... Oui, nous ne vivrez plus comme nous, vous vivrez mieux que nous autres....

MAXIME GORKI (1919),

trad. Serge Romoff.

Cette nouvelle, ainsi que le poème précédent, sont reproduites ici, moins pour leur qualités littéraires discutables, ou leur sens apologique, que pour leur stricte valeur documentaire.

Archipenko

Tout le monde connaît l'œuf de Christophe Colomb
Qui était un œuf plat fixe l'œuf d'un inventeur
La sculpture d'Archipenko est le 1^{er} œuf ovoïdal
Maintenu en équilibre intense
Comme une toupie immobile
Sur sa pointe animée

Blaise Cendrars.

Dans une salle de concert, l'autre jour, il se trouva, au-dessus des violons bruns, des fracs noirs, des rires rouges et des visages blancs, un chef d'orchestre inattendu — non pas un chef d'orchestre : un chef de vie : une œuvre d'art, une plastique d'Archipenko, placée au milieu de la salle, comme une fenêtre ouverte à tous les horizons du monde, comme un diamant qui consume en lui-même toutes les flammes de la source septicolore, un récepteur du mouvement extérieur.

Ce jour là, un nouvel art était né.

Cette forme difforme, en tôle blanc-poli, semblant être le véritable réservoir d'une vie que nous autres alentour : orchestre, auditeur, salles, vitraux et tableaux, croyions vivre. Miroir enchanté !

Et telle est la mission de toute œuvre d'art, de créer une existence puisée en nous-mêmes, c'est-à-dire dans celui qui la regarde, qui la lit ou qui l'entend. D'être le reflet de la vie.

En effet : la vie, notre vie, celle de tous les jours est à la base de toutes les impressions humaines, et c'est elle qui doit être le fondement de tout art.

La vie : non pas la « nature », telle que les esprits la voient encore aujourd'hui : paysage et « natures mortes ». Mais au contraire : la nature vivante, la nature humaine, surnaturée : *notre vie* !

Géométries d'un flocon de neige. Spirales des jets d'eau et arcs-en-ciel. Ponts architectoniques : nature ! Rapport direct avec les centres d'énergie vitale du monde. Nouvelles valeurs jaillies des expériences chimiques. Grammaires réduites à quelques hiéroglyphes de l'alphabète : telle est notre nouvelle nature. Disques astériques des gares. Yeux mystiques des phares. Cris jaunes et rouges des murs en décrépitude : « Savon Cadum » « P. L. M. » « Lulu » : épigrammes ! Nouvel A B C ! Nature !

L'artiste de nos jours ne créera plus des œuvres d'art, mais de la Vie. Guetteur des révolutions cosmiques dans l'infiniment petit espace qu'est notre tous les jours », il recréera les nouvelles formes qui lui sont suggérées. Il cherchera enfin le « style » du vingtième siècle, qui nous attendons tous si patiemment — impatiemment.

Ce style : il nous le faut. Nous n'en avons plus, car nous avons perdu notre religion. L'art des trois derniers siècles était un art athéiste, et partant : égoïste, art - pour - artiste — non - créateur de nouvelles valeurs. Le dernier grand style fut inventé par les Gothiques. Et presque tous les grands styles furent l'expression d'une idée divine. Nous, qui avons tous perdu nos religions, nous obstinerons-nous quand même à créer un style, c'est-à-dire, un symbole ?

Symbole de quoi !

A l'artiste religieux succède l'artiste cérébral, qui remplace Dieu par ses attributs. Force ! Mouvement ! Divinités nouvelles : à l'Arbre des panthéistes, au taureau des Assyriens, le Poteau télégraphique ou la Turbine n'équivalent-ils pas ? N'ont-ils pas, eux aussi, des forces et des voix secrètes, profondes et divines ?

Cette nature moderne est aujourd'hui découverte par le nouvel artiste. Reste à lui créer une forme adéquate. Cette forme, toute esthétique en elle-même, sera une sorte d'abnégation, de sténographie artistique. Une ligne remplacera toute une jambe : le *mouvement* se substituera à la souplesse extérieure.

Archipenko est l'inventeur d'un style. Mais il n'est pas inutile, que nous recherchions aussi en lui la ligne pure des arts bouddhiques, le rythme douloureux des compositions chrétiennes, l'humilité frappante de l'art nègre, enfin l'évolution géométrique de ses contemporains dont il continue les grandes traditions.

Cela n'empêche pas, au contraire, cela est nécessaire au créateur de valeurs nouvelles. Homme de l'ère technique, il dote toutes les qualités de forme existantes d'un caractère spécifiquement moderne.

Sa première invention, œuf de Colomb, fut de construire une œuvre plastique dans toutes les matières possibles : bois, verre, tôle, papier mâché. Il s'ingénia à colorer ces matières et vint ainsi à la Sculpto-Peinture, la sculpture pure lui paraissant devenue insuffisante en elle-même. La mode néfaste et illogique, qui persista durant de longs siècles à voir dans un marbre nu la plus haute expression artistique, lui parut surannée. Car : aucun objet de la nature autour de nous n'est incolore. Partout formes et couleurs se confondent et s'unissent. Pourquoi l'œuvre plastique ferait-elle une exception ? Avoir dévoilé cette habitude puérile et mensongère, restera un acte mémorable d'Archipenko.

Cependant, il ne s'en tient pas là. Il veut rendre la sculpture indépendante de l'éclairage factice, dont elle a besoin, quand elle est faite d'une seule matière non colorée. Et son courage d'utiliser plusieurs métaux en même temps, lui valut une autre innovation, dont les conséquences sont bien plus sérieuses encore. Par la disposition d'une plaque de tôle par exemple, il réussit à rendre la valeur plastique, non plus par l'éclairage d'en haut, mais par les reflets des choses qui entourent la sculpture. De sorte que l'œuvre d'art telle qu'Archipenko la conçoit maintenant, acquiert une signification énorme ; elle incarne l'individu qui, placé au milieu des choses, en vivant avec celles-ci, vit de leurs propres reflets, doué d'une essence extérieure. Voici le symbole de l'être vivant. L'un dépend de l'autre. La vie n'est qu'un reflet. C'est cette pièce-montée en tôle, dont il était question plus haut, qui dirige toute une salle de concert et qui est le miroir, dans lequel vibrent tous les mouvements d'une foule extérieure.

Mais Archipenko n'en reste pas là. Le voici qui après avoir utilisé toutes les matières et même leurs reflets, s'élance vers l'espace et se met

à pétrir (en guise de glaise) de l'atmosphère pure. Il forme des « trous ». Mirage miraculeux. Fantasmagorie. Tout ce que nous savons, ce que nous sommes, n'existe que dans notre imagination. Le néant a une existence. Ce qui est concave est aussi convexe. Souvent, le vide nous semble aussi palpable que la matière. Et c'est bien ce qu'Archipenko suppose, quand, dans ses dernières œuvres, il met un trou à la place de la tête de l'homme ou des seins d'une femme — leur non-être. L'artiste-créateur se révèle ici : l'espace vide entouré par des formes plastiques acquiert eo ipso une forme personnelle, qui nous fournit la même impression de vitalité que la matière même remplacée par lui.

C'est ainsi qu'Archipenko arrive à ce qu'il nomme « modeler l'atmosphère ».

L'art devient supérieur à tous les Rayons X et Rayons Dia. Il est l'instinct de Dieu, de la force, de l'Etre. L'art doit s'immiscer en tout, et doit devenir un facteur actif dans notre vie journalière. Il ne doit jamais être en dehors d'elle.

Aussi : musées, édifices et statues de nos villes ne sont que des anachronismes et des obstacles à notre développement. Anachronisme odieux : quand des millions d'individus, instituteurs, mécaniciens, marchands de citrons, apothicaires, employées de magasins, prétendent que la Vénus de Milo est belle, tandis que, suspendus toute la journée au téléphone, écoutant l'étincelle miraculeuse de Prométhée, jaillir des câbles goudronnés posés autour de notre globe, dépassant en une 80 HP la vitesse des fleuves les plus impétueux, aucun d'eux ne reconnaîtra la beauté et toute la signification d'une statuette d'Archipenko !

IVAN GOLL.

LES JUIFS MENDIANTS

*Etrangers dans leurs propres temples,
Dans leurs robes blottis devant leur propre Dieu,
Ils attendent sans cesse le miracle inouï !
Les lampes pâles de leurs yeux tournées vers l'Est
Leur barbe tourmentée tremblante d'espoir hésite dans les prières,
Ce sont les patriarches déshérités incarnant des figures de rêve
Qui par l'aube des faubourgs toujours cherchent les anges
Et se couronnent le front de noires bandelettes.
Dans le calendrier chaque jour ils calculent les fêtes
Où, humbles, ils mendieront la route du ciel.
L'obscur firmament astral tombe lourdement sur eux.*

YVAN GOLL.

La Peinture au Salon d'Automne

Il est nécessaire qu'une œuvre d'art nous surprenne et nous étonne; mais il est nécessaire aussi qu'elle nous donne du plaisir, qu'elle exerce un charme sur nous.

WALTER PATER.

Enfin voici venu le temps des prophéties. Il est rare qu'une époque trouve dans ses contemporains des juges impartiaux. Nous n'accordons guère d'enthousiasme qu'à ce que l'expérience a démontré longuement et nombreux sont ceux qui estiment que nous vivons dans une fichue époque. Si nous nous attachons plus à recueillir des apparences qu'à fixer des réalités, c'est que d'évolution rapide, ces apparences prennent rapidement forme et concision. Carrière disait : « l'humanité vit par de fortes indications plutôt que par des réalisations complètes et impossibles ». Le Salon d'Automne et celui des Indépendants semblaient s'attacher à produire ces indications dont on pouvait envisager un probable avenir. Le mot du critique Fritz Vanderpyl est encore vrai, le Salon d'Automne fait double emploi avec la Nationale.

L'artiste jeune est dans l'obligation vitale de pousser ses œuvres, il ne peut s'attarder, il faut qu'il affirme vite, il n'est point de loisir. C'est pourquoi les peintres acquièrent tardivement *le métier*, non point comme autrefois en menus travaux, œuvres de copie, études, avant d'arriver à ce que leur conscience les autorise à montrer au public, mais en pratiquant, et l'artiste, dédaigneux de la *perfection* et de l'*idéal* réalise plus péniblement et plus ardemment une œuvre sans préméditation.

Il faut remarquer que des indications sommaires, ou jugées telles, lorsqu'elles ne sont point l'effet d'une maladresse congénitale, lorsque, de plus elles sont sincères, peuvent devenir à leur tour valeurs artistiques ; la personnalité du peintre se révélant dès le projet. Le temps se charge d'ailleurs, en simplifiant les facteurs de l'œuvre d'art, de donner raison à ce qui passe pour audacieux. le proche exemple de Gauguin et de Van-Gogh le démontre. Epicure prétendait le monde créé, non par une volonté divine, mais par l'effet du hasard, grâce à la rencontre fortuite des atômes. Cette conception de l'univers, image théoriquement vraie, dans l'apparence, nous savons que toute l'œuvre n'est point tant le résultat du hasard, mais que sous cette prétendue fantaisie créatrice au petit bonheur, il y a un ensemble précis de phénomènes déterminants que l'on nomme des lois, il y a l'irrésistible force de la vérité exprimée en faits puis en lois, par les philosophes et les artistes, qui sont les véritables pionniers des âges futurs et du progrès les Héros. La plus haute raison de vivre, la création d'art, rejetant les formules vétustes, gardant de la tradition l'esprit et la foi, est née d'ardents sacrificateurs, fatale comme la vie même. Tout l'enseignement légué par les écoles et les livres tend à nous doter d'une somme de connaissances dont nous ne doutons plus de la réalité dès que nous les avons assimilées. Leur relative

véracité, affirmée par les écrivains, confirmée par les critiques, devient ainsi par le fait que nous les admettons, des vérités absolues. Nous avons supporté des heures pénibles pour apprendre que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite, et voilà que ce n'est plus physiquement vrai... nous avons séché sur de froids théorèmes où nous admettions à priori que deux parallèles, quelque soin qu'on y prenne, ne sauraient se remonter, et cette affirmation devient douteuse. La terre est immobile jusqu'au jour où Galilée s'écrie : « E pure si muove », mais du jour où il prétend qu'elle tourne, combien en faudra-t-il aux hommes pour l'admettre. Einstein a beau bouleverser la physique, il reste presque inconnu pour nous. Les esprits forts, les gens de bon sens et d'esprit large, gros mangeurs de curés, de juifs ou de francs-maçons, ceux qui... ne pas, ceux qui jugent, sans haine, sans enthousiasme, sans grandeur, n'acceptant ni la joie du danger, ni le courage du risque, disent encore que le cubisme, c'est idiot. C'est idiot, parce que c'est le progrès, c'est-à-dire nous, ce par quoi nous sommes représentés, ce par quoi nous serons jugés, comme nous jugeons les anciens par les mausolés égyptiens, les temples grecs, les arènes romaines. Nous avons beau savoir qu'en 1515, François I^{er} combattit à Marignan, il n'en reste rien de plus et cette histoire là n'importe pas davantage que la prise de Bruxelles en 1914. Mais François I^{er}, invitant à sa cour Léonard de Vinci, voici un événement capital et le déplacement du centre artistique du monde, Paris succédant à Rome et cela visible, vivant pour nous, coulé par les orfèvres, pétrit dans les faïences de Palissy, élevé dans Blois et Fontainebleau, sculpté dans les déesses et sur les fontaines de Jean Goujon et chanté dans les vers des poètes de la Pléiade.

Le progrès, et surtout en art, heurte les idées acquises par l'hérédité et l'éducation, bouleverse parfois jusqu'à nos données les plus définitives de la science ou de l'esthétique, nous fait rompre avec de chères habitudes. Bien plus le progrès est l'œuvre des minorités, sinon d'un seul individu. Mais il est tellement fatal qu'il prévaut contre tout ostracisme et qu'autour des incompris d'hier, Picasso Derain, Braque, sont accourus la jeunesse artiste du monde. Déjà elle s'affirme par des œuvres et à leur tour, les Gris, Gleizes, Survage, feront des disciples ou auront des adversaires prêts à les combattre mais aussi à les piller « on nous tue, mais on fouille nos poches ». Le progrès, c'est surtout rendre la vie plus facile, l'adapter aux besoins humains, à l'échelle humaine, l'art moderne est profondément humain. A ceux qui vantaient la tradition de l'antique Diderot disait : « et si l'antique n'avait pas existé » opposant à l'affirmation sèche des continuateurs à ceux qui copient des copies, il préférerait les insurgés, les révolutionnaires et les anarchistes. au moins ceux-là voient de leurs yeux et non par ceux des maîtres. De leur désordre naît l'ordre, de ces anarchistes, les lois nouvelles.

Hélas, je n'ai vu nul anarchiste au Grand Palais. M. VAN DONGEN expose bien le portrait de RAPPOPORT, la nouvelle vierge rouge, si peu, si fonctionnaire, si bon papa, si gentil révolutionnaire pour boutiquiers enrichis ou pauvres prolétaires à 5 francs l'heure, si minable et si ministrable, serrant

les cuisses entre quatre putains audacieuses, dont les bijoux plus éclatants que les charmes, dureront aussi peu et seront, cobalts ou blancs de zinc, dans quelques ans des croutes noires et sèches.

On peut se consoler de la médiocrité générale en s'attachant à l'étude de quelques artistes de valeur ; au milieu de l'irresponsabilité de la plupart des exposants, témoigner de ce qui offre encore quelque intérêt.

Debout les moches ! Voici M. CH. GUÉRIN qui s'éternise dans la fadeur et MAURICE DENIS qui renchérit sur ses odieuses fresques à vomir debout. LAPRADE avec un peu de persévérance, pourra challenger bientôt dans cette catégorie où ses grâces décrépies et ses abandons roses de lombric anémique, lui ouvrent la carrière. *Les fatigués d'être moches.* Le R. P. DES-VALLIÈRES montre à quel degré insoupçonné d'abjection, de décomposition et de putréfaction est tombée la peinture catholique qu'il ne faut pas confondre avec la peinture religieuse. MARCEL LENOIR confirme l'opinion désastreuse que porta sur lui toute la critique désintéressée et n'a rien compris ni de la peinture, ni du dogme dont il se plaît à reproduire la geste enfantine. GERNEZ est une manière de sous-Lhote. VAN DONGEN est à la peinture ce que M. COQUIOT est à la critique. Il a l'air d'en avoir deux, mais n'a jamais été qu'un amateur de peaux et *le peintre* vaut ses modèles. VALLOTON expose de la toile enduite d'une matière d'origine douteuse, heureusement de plus en plus pasteurisée.

La composition coûtant de plus en plus cher, malgré le désintéressement du plus charmant des imprimeurs, je ne voudrais abuser de mon temps, adieu messieurs. Au plaisir de ne plus vous revoir. Parlons des peintres.

WAROQUIER, toiles d'une gravité monacale, dans lesquelles les soins apportés aux recherches formelles n'excluent point ceux d'une matière sévère, mais riche comme un beau velin patiné. D'un puissant équilibre sous l'apparent chaos. Peut-être trop d'intelligence. CHAVENON, composition sereine, mais froide, tendance vers l'unité de couleur et la simplification du dessin, il serait à souhaiter un peu plus de passion. FEDER, moins remarquable par sa personnalité qui respecte trop les leçons des maîtres contemporains, que par la force et le sens de la composition. SABBAGH voit bien, net et juste, mais je lui reprocherai comme à GROMAIRE, l'emploi d'une matière désagréable et sale, moins que celle de DUMONT qui peint avec de la boue. De grâce, lavez vos pinceaux et nettoyez votre palette. J'ai vu à Rouen de vos toiles vieilles de trois ou quatre ans au plus et déjà complètement noires. KVAPIL, entre l'imagerie et le cubisme, allons du courage, sautez ! Pourquoi UTTER se laisse-t-il diriger par des influences nobles sans doute, mais qui n'en font pas moins regretter ses toiles si sobres et riches de gravité et d'équilibre. ORTIZ expose un ensemble de toiles excellentes en lesquelles, il montre de belles carnations et de riches formes féminines en amoureux de ses sujets et de son art. Peut-être analyste trop subtil, la vérité y gagne, mais l'harmonie en souffre. Il serait sans doute habile de s'éloigner plus du modèle pour nous le présenter plus proche et plus sensible. VERDILHAN a les yeux brûlés par le soleil méridional, ses toiles sentent l'ail ; trop simple pour de la pein-

ture, trop subtil pour de l'affiche. MARGUERITE CRISSAY expose un nu tendre dans une composition vigoureuse d'arbres traités largement, le tout équilibré et sain est d'une matière savoureuse. Une simple et pure nature morte, un sobre paysage d'ANDRÉ LHOTE montrent combien le peintre critique gagnerait à se débarrasser de la littérature et de l'anecdote qui encombrant certaines de ses toiles. BISSIÈRE réalise l'étrange synthèse de Chinoiserie de Fragonard, matinées de PICASSO époque FORAIN, le tout dans un brouillard mineur. LOTIRON, intelligence et équilibre, enfin dégagé de la grisaille, un dessin ferme et noble. Quelle clairvoyance et quelle sagesse ! Les Japonais et après eux quelques vulgarisateurs, publièrent des albums où le dessin était enseigné de la même manière qu'on le fait ordinairement pour l'écriture. Quelques bâtons, et voilà un personnage, un V fait l'oiseau et la calligraphie s'enrichie de travaux qui échappent au dessin véritable. Mécaniquement naissent des images et c'est ainsi que l'aimable étalagiste DUFY brode ses toiles. Il sait tout et cela ne lui sert de rien. Si l'amour de la vie et celui d'un métier où il fut élève prodigieux suffisent pour affirmer un artiste, si le don de la couleur et le sens plus que la science du dessin justifient un maître-ouvrier, si malgré un tempérament primesautier, le respect qu'il a pour la nature l'induit à être scrupuleux jusqu'en ses détails, KISLING est l'un des plus riches peintres de la jeune génération. ALIX a le souci de faire grand et il y réussit. DUNOYER DE SEGONZAC, clair comme une page de Montaigne et comme lui représentatif des qualités françaises d'ordre et de mesure, mais d'une couleur dont la qualité m'échappe si du moins elle existe. ANDRÉ MARE, ce qui se fait de mieux genre gazette du Bon Ton. Pour quel inter-lobes gynécée fut conçu le portrait de Maurice Rostand par BÉNITO, c'est à vous déguster de la pédérastie. BAS, une jeunesse ardente, qui peut tenir ce que promettent quelques toiles trop hâtives et au quel il manque peut-être une esthétique vigoureuse qui ferait de lui un très bon peintre. ASSELIN, du bel ouvrage, une connaissance parfaite d'un métier qui semble ne plus lui causer de joie et auquel manque l'esprit de conquête. PICARD LEDOUX l'un de ceux dont la vigueur et la fermeté console de tant de fadeurs avoisinantes. Des nus dressés dans l'ardeur et l'amour des beaux corps féminins, une palette sobre, un artisan qui sait, de la bonne grosse monnaie d'argent près de laquelle FOUJITA avec son or, fait figure de faux-monnayeur.

Les paysages de VALENTINE PRAX bénéficient d'une vie moderne que leur infuse cette artiste volontaire et décidée. SUZANNE VALADON nous a accoutumés à une peinture sans facilités, sans détours, qui contient ce qu'il y a de meilleur et de plus net, de plus franc dans le sens naturaliste. Peinture témoignage, peinture âpre et directe un document, vraie comme une démonstration heureuse, comme d'une haute science et d'une valeur picturale scholastique, animée par un tempérament moins lyrique qu'amoureux de la réalité. Une grande toile-vitrail riche de tons éclatants comme si le soleil l'éclairait de ses feux de GLEIZES lequel poursuit une œuvre qui dépasse la peinture et touche à

l'apostolat. Défenseur d'un art populaire régénéré par la foi ardente qui l'anime, il poursuit l'ardu problème d'une renaissance de la fresque destinée à l'éducation plébéienne. Ses sujets traités avec une simplicité qui les rendent clairs même aux profanes du cubisme, il rêve orgueilleusement d'initier les hôtes des salles de réunion, maisons du peuple, universités populaires, aux beautés de la couleur et de la ligne. D'excellents TOBEEN, comme toujours. Le plus beau nu du Salon, tendre et vigoureux, émouvant de sincérité, réservé et grave, d'une tenue et d'un style remarquable, telle toile de KARS mérite plus que l'attention et se situe comme l'une des meilleures œuvres de ce temps. Près d'un espèce de grand flandrin, un étalage de tons réels, d'une singulière authenticité. Des essais, qui sont des réalisations, des tentatives qui sont œuvres d'art finies. Des maisons près desquelles un homme gai est passé, et qui a voulu nous faire participer à sa joie de vivre, des arbres, juste ce qu'il en faut pour les faire aimer, un délassement, une peinture qui ne commente pas la littérature et qui ne participe point d'elle, une véracité qui n'est point de la brutalité, une humanité plutôt. VLAMINCK « le plus peintre de nous » m'a dit un jour DRAIN.

Seul de ceux qui ont pris pour raison, moins de s'attacher à imiter la nature et à sa représentation figurative ou lyrique, mais de représenter des objets isolés sans le secours de la perspective italienne traditionnelle, sans le concours de l'anecdote et de l'ambiance, qui s'attachent moins à imiter qu'à recréer, à commenter qu'à construire, à rappeler des souvenirs, qu'à éveiller des sensations neuves, BRAQUE, expose deux toiles et un dessin, dont la sobriété et la beauté qui font penser à Chardin, glacent les sourires avec lesquels certains accueillent encore les œuvres cubistes. Car là, est le génial reflet de la source, du grand libertaire pictural PICASSO qui eut le courage et la force d'entraîner l'art vers une conception nouvelle, vers une nouvelle peinture qui ne puise sa religion qu'en elle-même. Le Salon d'Automne ! Quelle honte, et quel Automne ! Même pas des feuilles mortes, des feuilles pourries. Ceux qui en vivent, qui n'ont rien vu, rien senti et n'ont tremblé que pour leur sécurité matérielle passe encore, mais vous qui vous enorgueillez de vos chevrons, la jeune peinture française conseillée par la vieille critique française, qui avez souffert, qui avez tremblé dans votre peau, ventre collé à la terre froide des tranchées, ou qui avez crié d'enthousiasme, demeurés vivants malgré l'ouragan des catastrophes, malgré ces vieux que vous copiez, que vous suivez, ne voyez-vous pas qu'il y a autre chose à faire que préparer sagement une bonne petite médiocre toile pour le Salon. Laissez aux prêtres le soin des obsèques de leurs divinités, aux jardiniers leurs parterres et leurs fontaines, aux proxénètes le souci de trouver des luxures nouvelles, mais gardez à la peinture ce qui lui appartient, la forme et la couleur, que vous avez martyrisées. La même énergie que vous avez employée pour survivre et faire vivre une idée, ne la donnerez-vous point à l'art. Vous n'avez rien fait si vous ne donnez pas à votre époque, son Style et sa Peinture.

FELS

Chronique

Bateau borgne à perforer les glaces, tortue frangée d'eau noire, nègre trempé d'équateur, orientalistes animés, baleine à tige d'affolement filant sous câble d'orage, le peuple s'instruit. Asservissement du peuple aux sentiments alliés : faillites, mobiliers, signatures, baisers, l'existence sans retouche. Trop. Visible, la montée, sur les grands centres, de la bêtise pour s'abattre, automatique et sûre, et blanche et monotone et noire, sur la sous-préfecture, sur le village. L'aile du bien t'a frôlée, chevelure indomptable, Impéria. Tu gis parmi les grands industriels brisés et d'innombrables automobiles. Plus rien que le sommeil. Plus rien que le bonheur, Rio Jim, pour la millième fois abruti dans la haine, pour la millième fois, grâce à l'Eloa du ranch, idiot dans la bonté. Prudent, robuste, commercial et flatté, Rio Jim, tu entendis la voix de Chesterton. Finies les passions, climat tempéré entre Nietzsche et Tolstoï, pôles du Nirvana ; opportunisme, composer avec l'indigène, les femmes soignent la maison : pourpre optimiste, bar florissant et cuisiniers français. Mais Charlot, consolation, refait la guerre. Rusé, cruel, ingénu, compatissant, la vie. Pas d'argent, pas d'attaches. Une morale en devenir et quelle danse parmi les cadavres et les filles amoureuses ! Gouffre d'incertitude derrière le geste précis, trésors de bonne volonté dans l'erreur définitive. Se reprendre. Virginité d'après l'évanouissement. La nécessité, le réel, l'esprit créateur, contre le passé, langueur, remords, regrets. *Amor fati* ! Il reste du temps pour la fantaisie ; le tour de canne manqué déclanche l'étranglement. Entreprendre pour la beauté. Réveil le cul tapé sur un lit de camp après le rêve de gloire retentissante, mais vivre avec, contre la fatalité, les cils arrondis d'étonnement, le sourire interrompu, l'obstination classique, Charlot, gifleur, giflé, poète et raccourci d'éternité.

Livrer Shakespeare traduit à différentes articulations balkaniques c'était risqué. Comment, André Gide, romancier estimé en Angleterre, avoir, ouvertement, risqué ce mauvais coup, la poésie en jeu ? Vos amis prétendent qu'il y eut au théâtre, une probité. Tacher à remettre sur la face exsangue le masque des santés anciennes, la bataille est perdue. On attend d'un vieux moribond qu'il meure. Mieux replonger dans la vase première et retrouver la passion élémentaire et brute qu'absorber la poussière intellectuelle du Vieux Colombier. Mais celle-ci n'empoisonne pas. Derrière c'est le spectre, encore inspirateur, du théâtre antique. La leçon, rappelle à l'honnêteté. Porter Shakespeare à la scène, Craig le défend après de longues études. A force de simplification compréhensive et l'art de plusieurs métiers, éviter l'empâtement de l'image et de l'idée dans la toile peinte, leur éparpillement dans l'accessoire, leur fuite sans retour dans la déclamation, donner — rêve — une troupe intelligente, soumise, désintéressée au chef parfait imposant l'unité de couleur, de musique parlée et de gestes-danse strictement nécessaires à la transposition scénique : la durée du penseur ne sera jamais celle du comédien, on ne la forcera pas dans le temps

d'une représentation, l'espace du visionnaire brisera le cloisonnement : murs, rideaux écrans.

Au banquet shakspearien, rois, clowns, génies de l'air et brutes saoules, martyre blonde, rondes, extases, meurtres, îles chantantes, châteaux flamboyants et landes noyées, l'esprit d'un seul, presque dieu, maîtrise, discipline, harmonise tout. L'intendant au lieu du maître, sa vision matérialisée entre le mouvement spirituel et le cœur attentif, vingt serviteurs suants, la volonté initiale se morcelle, le temple s'écroule, le public retrouve son cinématographe et, si tout à fait manqué, le fondateur du théâtre libre et vrai applaudit. Ne pas jouer Shakespeare peut-être et peut-être ne pas jouer du tout. Pour sauver le théâtre conclut Eléonora Duse, le théâtre doit être détruit et que le fléau n'épargne l'acteur ni l'actrice...

Oublions, soleil du lendemain, ces pourritures terrestres, buvons mesdames, à la joie d'André Lhote, au quatrième centenaire de Raphaël et louons la critique. Nous peintres modernes, fils des classiques, pour changer, pendant si longtemps, de ne pas les avoir voulu connaître. Et restons entre nous. Pas de précision sur la signification des termes. Romantique ? Classique ? Ce flauve par la profondeur, le moelleux et la richesse du coloris nous rend la myrrhe du moins angélique. Rubens à des frénésies interdites à Delacroix. Que Dominico Gréco laisse choir une goutte dernière de froide domination sur la lave mystique qui le torture, c'est la rigide ferveur du hiératisme byzantin. Le réaliste Courbet à des notes d'orientale suavité. Cézanne invente l'impressionisme classique. Romantiques ? Classiques ? cubistes, orphistes, totalistes, le contradicteur ne suit plus les bulles multicolores et vite crevées. Les primitifs, on en fait ce qu'on veut. Ils regardaient pour peindre les cintres, les colonnes qui entouraient leurs œuvres. Aux Arènes, Giotto conte, avec la formidable précision qu'on sait, suivant le carrelage d'un ingrat damier, l'aventure du Nazaréen. Le prodigieux panorama tue la chapelle. On avait dénoncé pourtant le premier des grands romanciers comme l'ancêtre du Cenacolo : le rêve naturaliste réalisé, et chef-d'œuvre par quoi la peinture entre dans la voie de perdition. L'Ancêtre de toutes Vierges Sixtine. La chronique d'atelier nous aide : Raphael, « sommet de la pyramide idéale des valeurs picturales de l'impure renaissance » inspire encore à la N. R. F. de bien claires périodes françaises. Inférieur, découvre laborieusement Berenson, à plusieurs de ses collègues en génie pour le rendu de la forme et du mouvement, coloriste à peine plus heureux que Sebastiano. Brute de suavité stupide hurle le catholique du Mercure. Etre inimitable, absolu, incorruptible répond le méridional contrôlé. En tout cas inventeur de la femme idéale et de la mère complète. N'importe qui se lève. Parce que j'ai rencontré la vierge au front lourd de sollicitude, au corps débile et droit sous le pli rituel de l'école auvergnate, parce que je me suis agenouillé devant l'impériale cérémoniaire du ciel d'or byzantin, parce que j'ai salué la dure aristocrate d'Avignon, je n'adore pas la belle fille ignorante, sa gravité facile, son optimisme creux et le chérubin premier prix qu'elle nous offre n'a pas le moindre avenir. Humain, trop humain. Qu'on nettoie les murs des temples du parfum

de bête humaine. La ligne simple de la mosaïque indiquait sans satisfaire. C'était assez. Le corps ne pamait pas. L'esprit montait. La beauté maintenant remplace la vie. Nous courons affolés de cadre en cadre, et nos rues, nos maisons, nos jardins, nos églises ! Giotto, Baptiste du messie Raphaël, fils du Grand Esthète, et négateur du monde. Tous les génies dans le ciel intermédiaire de la vision, de l'audition payées. La foule en bas : ne pas toucher au cuivre-souvenir de Bayreuth, au plâtre à la bouche amère, aux riches reproductions des chambres meublées : l'armée d'instituteurs lyriques, de pions rageurs, de jeunes décadents en mal de délivrance ou de discipline, chacun pour son drapeau, va se lever. Qui nous délivrera du génie ? Le bal musette supérieur à Colonne, le cirque supérieur au Français, la manœuvre militaire seul ballet et par-dessus tout, vide, l'autel démodé sans messe populaire, ce n'est pas suffisant. Les primitifs ont commencé. Nous marchons des lieues et des lieues de désolation. Pas une parole amie. L'art nous attend au coin du bâtiment. Alors, il crie à nous faire mourir. Etre conscient de l'art c'est mourir. C'est mort qu'en discuter, ou gagne-pain, ou carte de visite, ou distraction de café. Qui nous délivrera. Qui nous rendra le geste collectif, la trinité méconnue, art-sympathie-action ? Des Savonaroles. Déjà les voix retentissent. Il y a peu à faire. L'art s'affaiblit, ou fou, creusé, brûlé, d'ambition. Les salons, les concerts, étouffent dans les capitales.

Le monsieur parle jusqu'à ce que le peintre d'une vaste tache d'encre, supprime la collection et résolve une partie du problème. La fin des revues et la fermeture du musée n'auraient pas les conséquences qu'on croit. Jouons en attendant. Le Coq. Plusieurs mots fins, quatre pages, du tact. M. Daudet. Bien. Bon travail. Faire plus long. Merle irréparable très bien. M. Radiguet : Bien. Faire moins long. Choisir des sujets simples. Ne pas abuser du Lanson. C'est gentil à ces jeunes musiciens de s'appuyer l'un sur l'autre. La sympathie est rare. Plus rare encore le but commun : ressusciter la poésie. C'est gentil. La poésie n'était peut-être défunte si poésie c'est accueillir la beauté du pays et l'aimable aventure. La vie nous roule au long de ses vieilles stations sans grand souci des signaux d'avant-garde. Encore la confusion art-représentation. Les gratte-ciel et les tatouages maoris ont tenu une place restreinte dans l'occupation des six dernières années. Tel s'étonne, roulé d'hiver en hiver, sur les camions ravitailleurs que le culte des boulons ait remplacé le culte des pierreries. L'esthétisme américain séduit moins qu'on dit cet agent de liaisons difficiles. L'embusqué de Central stupéfié de sonneries, gelé de réparations, s'étonne que l'ampoule électrique soit l'orchidée nouvelle. La fleur n'avait pas tout-à-fait perdu son charme. et la promenade des roses savait plaire sur leur petit char tachant le soir d'un ciel de pluie de Montparnasse. Les rubans provinciaux, au moment choisi, pouvait émouvoir, avant que l'élite ne réeduqua notre esprit : lac de bal, bois mélodique, jeune fille inévitable au visage offert des nuits diffuses... L'ironie et la tendresse demeuraient pour remettre les thèmes de toute mode sur pied d'égalité, ils ne servent qu'à distraire et peu nous importe qu'on les ai changés.

GEORGES DUTHUIT.

Ouvrages reçus

LIVRES

La femme assise. APOLLINAIRE. — La Négresse du Sacré Cœur. SALMON. — Le père humilié, P. CLAUDEL. — La symphonie pastorale, A. GIDE. — Le jardinier d'amour, TAGORE. — Les propos d'Alain, SAMUEL BUTLER. — Edition Nouvelle Revue Française. — Du cubisme, A. GLEIZES. La Cible. — Mandragore, EWERS. — La pierre de lune, MARCEL MILLET. — Edition Française Illustrée. — La Percée, JEAN BERNIER. — L'appel de la Bête, M. MAGRE. — Bob et Bobette en ménage, A. SALMON. — Edition Albin Michel, Dire des Sangs, R. GHIL. — Idées à l'envers, A. RAYMOND. — Aucassin et Nicolette, A. DE LA HAUTE CHAMBRE. — Edition E. Figuière. — Le jugement dernier, H. MALHERBE. — Le Baladin du monde occidental, SYNGE. — La Captive, C. MÉRIS. — Evidences, LUCIEN DAUDET. — L'Île au trésor, STEVENSON. — Manuel du parfait aventurier, P.M. ORLAN. — Edition La Sirène. — Sur trois cordes de balalaïka, G. IMANN-B. GRASSET. — Les mots en liberté futuristes, MARINETTI. — Edition Poesia, — Moskau 1920, Dr Alfons Goldschmid. — ERNST ROWOHLT VERLAG, Berlin. — Berlin, Die Methode des Expressionismus — Impressionismus und Expressionismus — Junge Kunst — ouvrages documentaires illustrés sur A. DERAÏN, VLAMINCK et la jeune peinture allemande. VERLAG VON KLINKHARDT ET BIERMANN. Leipzig, — Indische Baukunst, PAUL WES- THEIM. Verlag Ernst Wasmuth. Berlin.

REVUES

L'amour de l'art. — Les Ecrits Nouveaux. — L'effort libre. — La Nouvelle Revue française. — Littérature. — Le Producteur, L'art libre. Bruxelles. — Lumière, The New World. Dial. — Little Review, Poesia. — Valori Plastici. — Vell I Nou. — Terramar, Grammata — Kunstblatt. GUSTAV KIEPEN- HEUER VERLAG. Postdam. Berlin. — Genius, KURT WOLFF VERLAG. Munchen. — Der Cicerone, KLINTHARDT ET BIERMANN VER- LAG. Leipzig. — Deutsche Kunst und Deko- ration. A. KOCH VERLAG, Darmstadt.

Nous vivons une époque où la pensée doit être présentée en formules concrètes : ceci demande une expression ajustée à la forme. Les images de bronze que RENÉ GHIL tente de réaliser dans *Dire des Sangs*, deviennent grotesques dans les bruits de trombone qui constituent sa manière d'écrire. Les images — pensées ainsi montées sont simplement incompréhensibles et rasantes, sans autre profil pour le lecteur que le désir de chercher ailleurs une nourriture plus suave.

Après ces exercices athlétiques, les *Feuilles de Température*, de PAUL MORAND semblent singulièrement faibles et tièdes. Ces poèmes, de volonté modernes, sont exprimés en un langage suranné et vieillot. M. PAUL MORAND est un CLAUDEL qui s'ignore.

Des montagnes de volumes paraissent chaque année sans provoquer ni attroupement de foules indignées, ni révoltes dans les milieux littéraires. C'est la destinée d'un roman de M. MAGRE, *l'Appel de la Bête*. Dès le début, il écrit : « Je savais que les hommes de ma Race réunis dans la voiture dégagent une odeur d'ail et de sueur désa- gréable... » ce qui est déjà une naïveté imprudente. Mais quand on pousse l'incon- science jusqu'à nommer son héroïne Rose Thé, et quand, en voulant crâner avec un joyeux aplomb, on dit, sur le chemin du cimetière où l'on va vers la tombe de sa mère : « Je sautais par dessus une croix et j'offris mes fleurs à la femme », à une putain, on prouve simplement un lamentable mauvais goût.

L'amorce pour le lecteur, l'amour, n'est là que pornographie sèche, puisée dans la plus détestable littérature moderne.

R. G.

Les Champs magnétiques. — ANDRÉ BRE- TON ET PHILIPPE SOUPAULT. Un livre très important, puisqu'il crée un poncif. Le livre que citeront les critiques de 1970 lorsqu'il sera question de l'état d'esprit des artistes en 1920. Je ne crois pas néanmoins qu'il soit ainsi qu'on l'a dit, le point de départ d'une littérature ou d'une absence de littérature, états différents d'une même chose nouvelle. Evidemment, ce livre est plus susceptible d'être imité que les poèmes de M. Tzara, par exemple, si caractérisé que ses disciples sembleraient des plagiaires. Pourtant, qui- conque voudra écrire une œuvre en fonction de l'esthétique des *Champs Magnétiques* n'en fera qu'un pastiche, donc, œuvre sans valeur. De nombreux enfants des *Champs magné- tiques* vont surgir, mais ils ressembleront trop à leur père. Il y avait un jour, à une fête foraine, des gens qui jouaient à mas- sacher la noce et presque tous murmuraient parce que c'était toujours le même qui ga- gnait les macarons. on s'aperçut que, comme les personnages étaient cachés, le malin ôtait la mariée lorsque ce n'était pas à lui de frapper. 1920, année pendant laquelle parurent les *Champs magnétiques*, est une date litté- raire mais c'est celle du dernier livre dada.

La Négresse du Sacré-Cœur. — ANDRÉ SALMON. La fantaisie gagne beaucoup à n'être pax accompagnée. Chez Hoffmann, elle est un pickle narratif et sert à « faire passer » des histoires de brigands. Ici, elle est le « sujet » lui-même. Ces fleurs en papier sont bien réussies, les papillons eux-mêmes s'y trompent. Il semble qu'avec le *Manuscrit trouvé dans un Chapeau*, une des œuvres modernes les plus belles et à laquelle la *Négresse du Sacré-Cœur* se rattache évidem- ment, André Salmon ait inventé un nouveau sens littéraire. Le planteur est un personnage aussi curieusement charmant qu'un oiseau mécanique ; or, il ne vit pas ; son intérêt ne vient pas de l'imagination de l'auteur, puisque le personnage ne change pas et que

l'intérêt reste constant ; d'autre part, le ton du livre attendri comme celui que l'on emploierait pour parler à une petite fille dont on ne serait pas bien certain qu'elle ne soit en carton-pâte, ne ressortit pas absolument à l'ironie. Il s'agit là de quelque chose de bien original.

Le procédé est l'habituel d'André Salmon, la ciselure. Les Parnassiens n'étaient que des frotteurs, puisqu'ils avaient pour tout axiome esthétique : « Faut que ça reluise ! » Salmon a du vrai raffinement : « Secouer des colliers faits de bagues perdues ».

La dernière fois que j'ai ouvert *La Négresse du Sacré-Cœur*, il en est sorti tout un essaim de danseuses qui ont exécuté leurs entrechats sur des pointes de pal et, à la fin, se sont épanouies en de grosses roses. A.M.

Les propos d'Alain. « la liberté intellectuelle ou Sagesse, c'est le doute » ainsi s'affirme l'esprit de l'auteur proche de Montaigne et son ouvrage est aussi « un livre de bonne foi... de façon simple naturelle et ordinaire », il exprime ses pensées suggérées par les actes de la vie quotidienne et le bon sens qui préside à ses jugements fera de ses lecteurs des amis. Ces courts essais, parurent dans la *Dépêche de Rouen*. Pourquoi faut-il que les événements et les idées qu'ils inspirent, soient si médiocrement commentés dans les organes parisiens et quelle joie on éprouverait au milieu de la confusion qui règne dans la presse, en trouvant avec la signature d'ALAIN des chroniques de goût disert et d'une écriture savoureuse.

Carte Blanche, JEAN COCTEAU. Je vous ai dit, mon cher Jean, combien j'applaudissais à votre dessein de réunir vos notes parues dans *Paris-Midi*, auxquelles vous attachiez moins d'intérêt que nous même qui attendions vos « Lundis » avec impatience. En elles se retrouve le gentil esprit et causeur très aimable de ce temps. Il y a là quelques pages dignes des anthologies, comme ce « 14 juillet » en lequel les images originales donnent aux événements une vie renouvelée. Votre goût pour ce que la littérature a de plus neuf vous fût souvent reproché, je n'y trouve que la vivacité d'un esprit attentif et le soin de rester homme de votre temps. Comme Delaunay savait donner à chacun de ses rôles une fraîcheur nouvelle, vous serez l'éternel jeune premier de la littérature.

Rouen. — Les albums de J. CH. CONTEL se succèdent offrant la certitude que le talent du peintre a trouvé un moyen d'expression définitif dans l'évocation romantique des demeures médiévales. Je ne lui ferai d'autre reproche que celui de s'attacher trop au côté anecdotique de ses sujets, et de les rendre échevelés et idéalisés à l'excès, alors qu'au contraire, le caractère majeur des maisons rouennaises ou lexoviennes, c'est l'âpreté de lignes sombres et puissantes, et leur beauté est dans la force et non la grâce. Les manoirs normands sont des quilles de nefs retournées, et les plus anciens furent bâtis avec les matériaux et les outils qui servaient à construire

ÉDITIONS ACTION

En vente :

LIPCHITZ

par MAURICE RAYNAL

Ouvrage orné de 21 reproductions d'œuvres du sculpteur

50 exemplaires luxe.. .. 100 fr.

500 exemplaires ordinaires .. 15 fr.

COLLECTION DES TRACTS

L'ÉLITE

QUI NE VIENT PAS

par H. L. FOLLIN

En souscription :

LE CHATEAU DE KRASNY STAW

par ROCH GREY

Roman orné de 4 images sur bois, en trois couleurs de

LÉOPOLD SURVAGE

20 exempl. luxe sur hollande 100 fr.

700 exempl. ordinaires 20 fr.

Format "Action"

MODIGLIANI

par ANDRÉ SALMON

Ouvrage orné de 2 portraits de l'artiste et 22 reproductions de ses œuvres

50 exempl. sur hollande 100 fr.

700 exempl. sur beau couché 20 fr.

Format in-4° coquille

===== Adresser les commandes à =====

ACTION-FELS. 18, RUE FEYDEAU-PARIS

Les Écrits Nouveaux

Recueil mensuel de littérature

publient des poèmes, des nouvelles et des essais, dûs aux meilleures plumes du moment.



ABONNEMENTS :

France : 30 francs

Étranger : 36 francs



BUREAUX :

100, Rue du Faubg. Saint-Honoré

GALERIE SIMON

29, RUE D'ASTORG
PARIS VIII^e
(PRÈS SAINT-AUGUSTIN)

BRAQUE, DERAIN, GRIS
LAURENS, LÉGER
MANOLO, PICASSO
-- VLAMINCK --

les vaisseaux. Les carreaux noirs et blancs, les solives ornées, les « écailles de poisson » si pittoresques, qui revêtent les murs, disparaissent sous le pinceau du peintre. L'amour ne suffit pas, le respect serait nécessaire. En tous cas les albums de J. Ch. Contelsont de remarquables documents d'architecture idéalisés par un peintre-lyrique.

Opinion de peintre. — ROLAND CHAVENON a réuni ses critiques, judicieuses et toujours attachées à établir le lieu géométrique en un temps ou, dans l'apparence, il y a des directives multiples. C'est le propre de toutes les époques pour leurs contemporains, d'offrir le spectacle de l'incohérence, que le temps et les hommes clairvoyants, tels M. Roland Chavenon situe et commente.

Erewhon, SAMUEL BUTLER connut l'indifférence et même l'opposition systématique avec lesquelles les Anglais accueillent les plus hautes œuvres de leurs concitoyens. Ainsi de nos jours, l'admirable JAMES JOYCE, auteur du « portrait of the artist as a young man » et de « Ulysse » animé d'une âme Pascalienne, se voit proscrit de son pays où les libraires refusent de l'éditer, où les imprimeurs refusent de composer ses livres. C'est que les plus purs prosateurs anglais furent des satiristes de la société d'un pays où les vices sont subtils mais nombreux. *Erewhon*, c'est l'Angleterre véridique dépouillée des conventions. La richesse et la santé y sont officiellement récompensées, l'escroquerie honorée, et la vindicte publique s'attache à punir les défavorisés de la fortune et ceux que la maladie accable. Il y a là une transposition des mœurs cachées mais réelles, une évocation de la vie moderne, égoïste et froide, exprimée en une langue souple et subtile. Ouvrage très remarquable qu'on ne peut pas plus ignorer que Swift et Sterne et que tout ami des lettres doit lire.

La symphonie pastorale, A. GIDE. Ah non ! La barbe ! Vous nous avez eu pendant trop longtemps.

Mandragore. Au philosophe dans le boudoir, EWERS oppose le sadisme chez la portière. Les jeunes lectrices de la *Vie Parisienne* trouveront là quelques pages éminemment suggestives d'un roman passionnel qui n'atteint jamais son but, c'est-à-dire créer l'émotion érotique indispensable aux nuits agitées. Un éditeur allemand publiait avant guerre, des traductions de romans français, sous des couvertures ornées d'images grivoises, vieux messieurs examinant un petit pantalon rose, surprises adulterines, nus « académiques », etc., revêtaient les œuvres de Tristan Bernard, Octave Mirbeau, et même Paul Bourget. Aujourd'hui, c'est Huysmans qui nous revient parodié par Ewers, attifé des bas de soie noirs à jarretières rouges, des combinaisons crêpe georgette noires des maisons de rendez-vous vétustes, compliqué de littérature médiévale et de psycho-analyse de Freud mal comprise. Apollinaire avait raison quand il refusait à Ewers de le faire éditer en Français.

Aucassin et Nicolette. Il est aimable de s'entendre conter une histoire proche du cœur. Aubault de la Haute Chambre, y apporte des soins d'officiant. L'auteur et M. Louis de Gonzague Frick sont les chevaliers servants des grâces les plus subtiles de la langue française, et les derniers champions de la politesse et de l'art du bien dire.

Evidences, LUCIEN DAUDET. Veut-il racheter les péchés de Léon. Voilà un bon livre à venir si l'auteur, que je crois très jeune, dépouille une gravité trop naturelle à son âge. Les «Emploi du temps» et les «Devoirs de vacances» ont du bon comme dit Lanson, mais que diable, écoutez Léon, mangez de la viande rouge et buvez du vin frais, et rendez-vous à votre prochain bouquin.

Idées à l'Envers. M. ANDRÉ RAYMOND est digne de présider les *Suburbanistes* ou de collaborer au *Mercure de France*. Je ne résisterai pas au désir de citer les apophtegmes, sentences, proverbes et maximes du sus-nommé : « Un foyer sans enfant, c'est une forêt sans oiseau. — L'hygiène et les sports ont aussi leurs voluptés. — Midinettes et trottins n'écoutez jamais les « jolis » propos que les hommes vous tiennent, ils veulent votre ruine. — Ceux qui disent le plus de bêtises sont ceux qui en font le moins. — Paris sans ses midinettes serait Venise sans gondoles ». Il y en a 64 pages et cela ne coûte qu'un franc cinquante, oh ! merveille des « comptes d'auteurs. »

Manuel du parfait aventurier. Nul livre de P. M. ORLAN ne saurait être indifférent. L'écopier qui fouette les herbes, le « blue devil » qui oublie l'infâme métier pour chanter, l'écrivain qui nous reste et s'est affirmé en une magnifique nouvelle publiée par la N. R. F. a dressé ici un petit catalogue des éditions récentes de romans d'aventures qui pouvait être fastidieux, qui est simplement charmant. Il nous entraîne une chanson de route aux lèvres, avec plaisir nous vous suivront P. M. Orlan, vers votre prochain roman.

Du cubisme. Un ouvrage qui sera classique et qui sans apporter des idées nouvelles aux initiés, situe et définit le cubiste comme le comprend A. GLEIZES. Les illustrations qui ornent cet ouvrage permettront à ceux qui ne peuvent suivre les expositions de vérifier les données de l'auteur. Des vérités qui dépassent la simple volonté de commenter, et sont de véritables leçons d'esthétique. « L'œuvre d'art est une manifestation spirituelle concrète. La vérité d'une œuvre d'art se témoigne au spectateur exactement en sens contraire de la perception qu'il a du monde extérieur réel. Dans la réalité du monde extérieur, c'est d'abord l'aspect physique des corps qui frappe exclusivement ses sens. L'esprit est caché, mystérieux et il faut un effort pour le révéler. Dans la vérité d'une œuvre d'art, c'est d'abord l'esprit qui frappe exclusivement. L'aspect physique est caché, mystérieux et il faut un effort pour le révéler. *La peinture n'est donc pas une imitation d'objets.* La réalité

ACTION

TARIF DE PUBLICITÉ :

Une page	100 fr.
Une demi-page.. ..	60 fr.
Un quart de page..	40 fr.

20 0/0 de réduction
pour 12 insertions

POUR LA PUBLICITÉ ÉCRIRE A
ACTION-FELS
18, Rue Feydeau-PARIS

LE VIEUX COLOMBIER

PARIS, 21, r. du Vieux-Colombier, PARIS

Location : SAXE 64-69

SPECTACLES DU MOIS D'OCTOBRE

Le Médecin Malgré Lui
de Molière

La Surprise de l'Amour
de Marivaux

La Jalousie du Barbouillé
de Molière

La Folle Journée
d'Emile Mazaud

La Coupe enchantée
de La Fontaine et Champmeslé

Le Pain de Ménage
de Jules Renard

Matinées dimanches, jeudis et jours de fête

Le premier numéro des Cahiers du Vieux Colombier, publiés par Jacques Copeau, paraîtra le 1^{er} Novembre

ÉCOLE M. L. SONDAZ

EDUCATION PLASTIQUE



HARMONIE DES MOUVEMENTS

18, RUE ROQUEPINE, 18

PARIS

du monde extérieur lui sert de départ, mais elle la dépouille de cette réalité pour toucher l'esprit. Partant du temporaire elle tend vers l'éternel. » Le livre d'Albert Gleizes est indispensable au même titre que ceux de Bayet, de Meier-Graef ou de James Junika qui font autorité en matière de critique d'art.
F. F.

Revue

L'amour de l'art. Le but de telles entreprises échappe si on excepte la vanité de ceux qui les encouragent et l'intérêt qu'en tirent ceux qui les exploitent. Offrir ce qui est archidémontré, connu pour excellent, nécessitant nul commentaire, allié à ce qu'il y a de plus détestable parmi les œuvres modernes, voilà le bilan d'une revue qui s'honore de compter parmi ses cadres un excellent critique d'art tel que Vauxcelles, dont on ne peut nier l'intuition qui lui permit de combattre généreusement pour des peintres novateurs. Le papier de la revue est fort beau, ce qui en fait une publication pour bibliophiles.

Littérature. La seule revue française lisible, la revue des écrivains d'aujourd'hui dédaigneux des formules périmées, où l'on se trompe, où l'on sait commettre des erreurs, où l'on ne confond pas littérature avec sacerdoce ou pensum. Débarrassés du poison androgyne, ce balladin des mœurs orientales, ceux qui y collaborent eurent le courage de toutes les expériences, savent se contredire pour mieux affirmer et donnent l'exemple d'une vitalité et d'une énergie que l'on croyait disparue depuis les « Soirées de Paris ».

La Nouvelle Revue Française. Malgré le jeune sang qu'elle s'est infusé, malgré Allard, Breton, Lhote, Paulhan, malgré la bouffonnerie sinistre commise par Monsieur A. Gide qui parvint à rendre Shakespeare illisible et grotesque, malgré les professions de foi et les articles-programmes, il ne reste de la revue qui vivait de l'âme ardente de Jacques Copeau, rien, rien, rien.

L'Art Libre. Avoir initié le public belge, et même français, à l'expressionnisme allemand, à l'imagisme anglais et au voricisme, avoir publié des textes de Rolland quand il était dangereux de le faire et soutenir encore le combat, seul, contre les pédants et les cuistres brabançons, telle est l'œuvre de Paul Colin qui réussit ce miracle, jeter l'arche d'alliance entre les gauches littéraires et politiques. F. F.

Théâtre

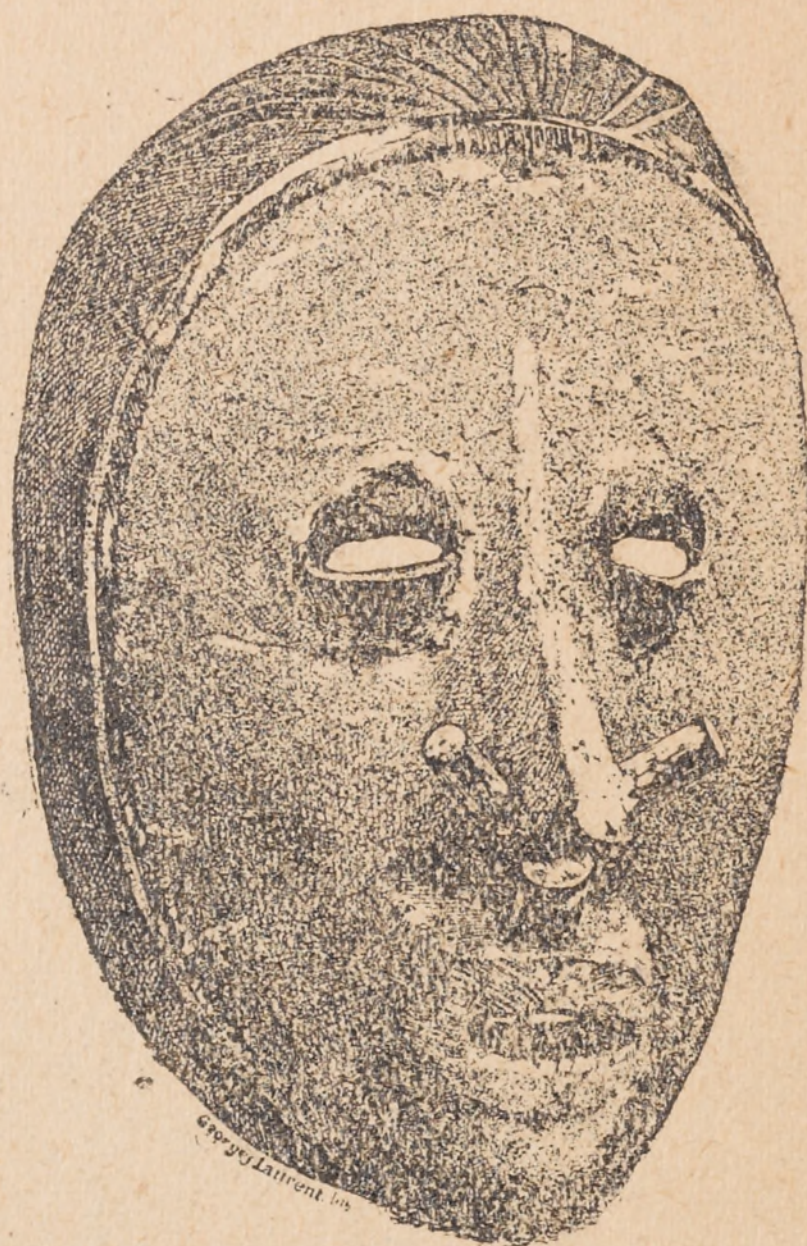
M. Jacques Copeau qui fut avant tout homme de goût et lettré délicat, se devait d'être le seul directeur de théâtre qui unisse au souci du choix des pièces la nécessité de leur donner un cadre adéquat. Chez lui, on ne court point le risque qu'une idée originale mais grossière, semble suffire à l'intérêt d'un spectacle. D'une éducation artistique subtile, il ne tombera point dans les erreurs de M. Gémier, s'exaltant, sur tel contact de la foule et du public, bien

inspiré lorsque Reinhart donnait des spectacles révolutionnaires, ou devant les escaliers dont Granville Barker lui suggéra l'idée lors des représentations d'Euripide et dont il se servit pour la grotesque parodie d'Œdipe. fantaisie macabre et bouffonne, qui faisait regretter jusqu'à la mise en scène du Français, jusqu'à la traduction fade de J. Lacroix. En art, la mémoire ne suffit point, et l'excellent comédien Gémier, malgré les leçons d'Antoine et celles du ridicule commerçant Jacques Dalcroze ne lui permettent que d'exploiter habilement quelques principes déjà périmés.

Avec des moyens rudimentaires, dans une salle où le public trop voisin du plateau perd fatalement quelques illusions, mais avec une troupe d'élite, animée d'une foi ardente en son directeur, en supportant jusqu'aux caprices et confiants en cette volonté géniale qui sut animer cette petite scène et en faire le seul théâtre de Paris supportable aux artistes, Jacques Copeau, sans décor, sans faste, a rendu à la scène une dignité qu'elle avait perdu depuis le théâtre naturaliste. Il a créé une nouvelle tradition. On a longuement critiqué l'emploi des deux escaliers praticables, placés au fond du théâtre, joints par une étroite plate-forme, et des inconvénients qui pouvaient en résulter par la monotonie d'un accessoire fixe. L'habileté avec laquelle on s'est servi jusqu'à présent de cette passerelle et les effets multiples et heureux qui en ont résulté, comme par exemple, dans le deuxième tableau de Cromedeyre le Vieil et dans le Conte d'Hiver, n'assurent nullement que l'observation ne se justifie à l'avenir. Plus heureux, le tréteau sur lequel Copeau-Scapin, après l'appel de ses comédiens : « Léandre, Sylvestre, Geronte... êtes vous prêts?—oui? » déclanchait d'un cri éclatant la farce qui débutait ainsi dans un mouvement de vivacité et de joie. Si je considère comme le plus excellent spectacle du Vieux Colombier, la Nuit des Rois, donné dans la dernière semaine d'exploitation d'avant-guerre, je prétends que la représentation des Fourberies de Scapin, dans laquelle M. J. Copeau s'est montré comédien remarquable, exception faite de la scène du sac, où Coquelin et même Galipaux montraient plus de diversité et de brio. Scapin n'est point un comique "en dehors" comme Mascanille ou Gros René. Il est froid, subtil, suprêmement intelligent, de fait il réfléchit, il n'accueille pas les événements d'un éclat de rire, il les dirige et leur succès touche son orgueil et sa vanité de fourbe génial, mais il est trop humain pour en rire. De même que Shylock ou Crispin, Scapin est un personnage farouche, il provoque les événements à sa volonté, il devient une fatalité, de là sa grandeur. Dans une telle action seuls, ceux qu'il éclabousse de ridicule sont comiques, parce qu'ils sont en bas, lui, domine, et même dans sa chute, nous le connaissons trop habile pour qu'elle ne soit que momentanée. Scapin et Shylock, peuvent être pliés, les corps sont voutés, mais l'œil étincelle, tout à l'heure, le ressort se détendra et, d'un bond,

GALERIE PAUL GUILLAUME

108, FG. ST-HONORÉ, PARIS



ACHAT ET VENTE
DE TABLEAUX DE

A. DRAIN
GAUGUIN
H. MATISSE
LAURENCIN
MODIGLIANI
PICASSO
RENOIR
UTRILLO
VLAMINCK



SCULPTURES
NÈGRES

Éditions de la Galerie Flechtheim

MARIE LAURENCIN

LITHOGRAPHIES

Prix frs.

1. Tête de jeune fille .. 120

Deux couleurs (23/30 cm). 30 exemplaires. Signés et numérotés.

2. « La petite Orphée » 120

Deux couleurs (30/40 cm). 40 exemplaires. Signés et numérotés.

3. Portrait de l'artiste
par elle-même .. . 150

(30/40 cm). 40 exemplaires. Signés et numérotés.

4. L'Amazone.. . . . 120

(19/21 cm). 40 exemplaires. Signés et numérotés.

34 Koenigsallee - Dusseldorf-sur-Rhin

LES HUMBLES

REVUE LITTÉRAIRE MENSUELLE

publie des poèmes, poésies et critiques
de

ARMAND, M. BATAILLE, R. DUNAN, FELS,
GARRIGUE GARONNE, IVAN GOLL, GUILBEAUX,
J. RIVIÈRE, ROMAIN ROLLAND, HAN RYNER,
MARCEL SAUVAGE.

NUMÉROS SPÉCIAUX

sur

ÉMILE VERHAEREN - ROMAIN ROLLAND
La Poésie allemande pendant la guerre
La Bretagne libertaire.

ILLUSTRATIONS

de G. BELOT, H. CHAPRONT, DUHAMEL,
GALANIS, GUINEGAULT, LUDOVIC RODO.

Abonnement d'Un AN
France 10 frs. - Etranger 12 frs.

MAURICE WULLENS - PARIS
4, RUE DESCARTES

le pantin tombera bien d'aplomb, prêt à la lutte sur le plateau. Il faut féliciter Copeau acteur et auteur, d'avoir spiritualisé la farce, de l'avoir placée à sa hauteur de farce, plus didactique, les caractères étant plus dessinés que dans la comédie ou la tragédie même. Mais elle dépasse son but, lorsqu'au lieu de représenter des caractères, elle s'évertue à reproduire des personnages particuliers. Ainsi elle rejoint la revue de fin d'année. Le public de générale, s'il a pris plaisir à retrouver sur la scène, mêlés à des événements qui les rendirent plus grotesques que nature, M. G. Duhamel, Sébastien Voirol, Figuière et Cie, n'a fait que rendre hommage à l'auteur chef du cégétisme littéraire. On se venge ainsi de l'ingratitude de la profession littéraire. Une telle pièce ne peut réussir qu'entre le Boulevard des Italiens et celui du Montparnasse, c'est-à-dire auprès d'un public bien parisien, celui qui applaudit indifféremment au lyrisme de Mlle Mistinguett comme à celui de M. J. Romans. C'est ce qu'on nomme un public averti et éclectique. Il a écouté l'histoire funèbre de Cromedeyre le Vieil, vu Mme Barbiery jubolisée sur une chaise percée, applaudit au Velasquez en similis hommes de bronze que formait le conseil des anciens, et devant ces critiques distingués et artistes éminents qui protestaient contre les déportations de jeunes filles dans le Nord l'enlèvement des jeunes Sabines par une poignée d'unanimes conscients et organisés a paru du meilleur goût.

Nous sommes avec vous Copeau, parce que nous savons, malgré les difficultés qui vous assaillent, les concours qui vous sont imposés, et l'esprit qui domine en un certain milieu où tout sent la moisissure malgré la transfusion de sang ardent et généreux, que votre dessein s'acharne à doter Paris d'un théâtre honnête au vieux sens du mot. Mais la noblesse de votre tentative ne doit rien perdre de sa jeunesse. Gardez-vous des spectacles ennuyeux qui ont accaparé cette année la moitié de votre temps. Vous a-t-il fallu l'expérience de la scène pour juger de la viduité de « Phocas » de la plate tristesse de « la Folle Journée », laissé pour compte du « théâtre rosse ». Gardez-vous de l'art pauvre. Vous avez réuni une troupe remarquable qui assurerait à elle seule dans l'avenir, le nom de votre théâtre. Valentine Tessier qui fut sacrée la meilleure coquette moderne par Messieurs de la critique et qui éveillera d'autres étonnements lorsqu'on verra quels dons cette actrice pouvant aborder des rôles comiques ou tragiques, fera d'elle une nouvelle Duse. Jouvet, qui dessine et recrée ses rôles, Bouquet qui nourrit un sens aigu de la tradition, le plus subtilement « théâtre » de ceux qui vous entourent — et ce nouveau venu, Vitray, de la race des grands valets du répertoire qui joua en comédien della arte Sylvestre et y fut éblouissant.

On dira la « troupe du Vieux Colombier » comme autrefois on citait celles du Français, du Palais-Royal et des Variétés comme exemple de perfection.

F. F.

ACTION EST EN VENTE:

PARIS:

Ars & Vita, 120, bd. Raspail
Bérard, galeries de l'Odéon
Crés, bd. Saint-Germain
Cyril, 118, bd. Raspail
Ferreyrol, 3, rue Vavin
Paul Guillaume, 108, fg. St-Honoré
Kra, 6, rue Blanche
Le Sans Pareil, 37, av. Kleber
Lutétia, 66, bd. Raspail

Martin, 3, fg. Saint-Honoré
Menyal, 30, bd. Haussmann
Monnier, 7, rue de l'Odéon
Mornet, 37, bd. Montparnasse
Emile Paul, 100, fg. Saint-Honoré
Au Populaire, 12, rue Feydeau
Povolozki, 13, rue Bonaparte
Sauvage, 370, rue St-Honoré
Stock, 155, rue St-Honoré

Strasbourg, Josef Singer
Anvers, Grande Librairie
Bruxelles, Sélection
Genève, Kundig

DÉPOSITAIRES GÉNÉRAUX:

Allemagne: Gustav Kiepenheuer - Potsdam - Berlin
Angleterre: Chelsea Book Club - Cheyne Walk - Chelsea - London
Scandinavie: A. B. Nordiska Bokhandeln - Fredsgatan - Stockholm

Pour la France et les autres pays:

ACTION - FELS - 18, RUE FEYDEAU - PARIS

LES VOIX DE L'ALLEMAGNE AFFRANCHIE

R. E. CURTIUS

Die Literarischen Wegbereiter des Neuen Frankreich

Essais sur les pionniers littéraires de la France nouvelle :

ROMAIN ROLLAND, CHARLES PÉGUY, PAUL CLAUDEL, ANDRÉ GIDE, ANDRÉ SUARÈS.

Prix : 18 Marks

▽▽▽

DAS KUNSTBLATT

Directeur : PAUL WESTHEIM

Revue d'art international, importante pour les renseignements sur le mouvement
de renaissance artistique en Allemagne

Le cahier : 9 Marks ; 3 mois (3 cahiers) : 24 Marks

▽▽▽

PAUL WESTHEIM

Ouvrages sur les grands artistes de l'Allemagne moderne :

WILHELM LEMBRUCK	Prix	58 Marks
OSKAR KOKOSCHKA	»	40 »
DIE WELT ALS VORSTELLUNG (essais sur l'intuition artistique) ..	»	48 »

▽▽▽

DIE DICHTUNG

Revue Littéraire

Directeur : WOLF PRZYGODE

Collaborateurs : HOFMANNSTHAL, RILKE, BORCHART, HEINRICH MANN, GEORG KAISER, etc.

Ces cahiers, sans s'attacher particulièrement à la critique, contiennent
les œuvres animées de puissance créatrice d'un mouvement allemand
moderne, visant au renouvellement de l'esprit et des formes par un
sentiment approfondi de responsabilité artistique et humaine.

Ces prix sont à majorer de 100 0/0 — Prospectus sur demande

Dépositaire pour la France : ACTION - FELS

Editions Gustav Kiepenheuer - Potsdam - Allemagne

A NOS LECTEURS

ACTION n'est point faite pour la satisfaction de quelques écrivains mais pour celle des lecteurs attachés à la révélation d'œuvres ardentes et novatrices qui garantissent notre force vitale.

ACTION accepte la collaboration de quiconque veut exprimer librement sa pensée, à condition que notre titre soit justifié, notre dessein étant de rester hors les écoles, les tendances et les opinions, afin de réaliser une œuvre dépassant l'actualité. Nous sommes animés d'une puissance de volonté qui nous permet d'espérer les plus belles destinées pour notre entreprise. Notre époque abonde en essais de tous genres, économiques, philosophiques et artistiques. ACTION situe et commente les problèmes du temps présent et en fait la *Somme*.

De style viril, combattant toutes décadences et avant tout créatrice, elle ne s'attachera qu'à étudier les idées des hommes vivants et leurs œuvres. On dit couramment qu'en France, tout ce qui a de la valeur ne peut subsister, que seule la médiocrité triomphe.

Prouvez-nous le contraire ; aidez-nous à vivre et à créer.

Si notre effort vous est sympathique, procurez-nous des abonnés, confiez-nous le soin de vos éditions, travaux d'impression, catalogues et publicité. Faites souscrire à nos ouvrages, faites lire la revue. Toute personne nous ayant procuré cinq abonnements recevra la revue gratuitement pendant un an.

JACQUES POVOLOZKY & C^{ie}
Éditions d'Art « LA CIBLE » et Éditions russes et françaises
13, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e) — TÉLÉPHONE : Gobelins 53-62

ÉDITIONS D'ART « LA CIBLE »

L'ART DÉCORATIF THÉÂTRAL MODERNE par N. GONTCHAROVA et M. LARIONOW

avec 17 gravures en couleurs, 3 en noir et 6 au pochoir coloriées à la main.

Bel Album in-folio raisin, tiré à cent exemplaires et augmenté de 2 pochoirs originaux. Prix **200** francs

Bel Album in-4° raisin, tiré à 400 exemplaires Prix **75** francs

C'est le premier album publié en France des deux célèbres artistes russes qui ont rénové si brillamment la décoration théâtrale.

LES DOUZE, Poème d'ALEXANDRE BLOK, avec 7 illustrations de MICHEL LARIONOW.

Bel Album petit in-4°, sur papier d'Arches, en deux éditions (russe et française), tirées à 500 exemplaires. Prix **30** fr. et **25** fr.

Ce poème sur la révolution russe du grand écrivain Alexandre Blok, qui fit sensation lorsqu'il parut en Russie, inspire le même enthousiasme au public lettré français. Les belles compositions de Larionow font de cet album l'ouvrage le plus artistique publié jusqu'ici sur la Révolution russe.

MOTDINAMO, Poèmes russes et français, par VALENTIN PARNAK, avec 16 illustrations de N. GONTCHAROVA et M. LARIONOW.

Album petit sur papier d'Arches, tiré à 150 exemplaires Prix **20** francs

VIENT DE PARAÎTRE

DU CUBISME ET DES MOYENS DE LE COMPRENDRE par ALBERT GLEIZES.

Ouvrage orné de nombreuses reproductions d'œuvres modernes. Prix **6** francs

Voici, écrite par un professionnel, et s'adressant au grand public, une explication claire et précise du cubisme. Ce problème d'art y est enfin résolu de la manière la plus logique et la plus rationnelle. Dix-sept reproductions hors texte des meilleures peintures et sculptures cubistes complètent ce très utile ouvrage.

ACTION

SOMMAIRES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS

I

La Conception stendhalienne du héros : Julien Sorel, GABRIEL BRUNET. — *Entrepôt Voltaire*, MAX JACOB. — *Poème*, MARCEL MILLET. — *Première chambre du muséum criminel du policier Laitance*, ANDRÉ SALMON. — *Plantin*, CHRISTIAN. — *Éloge de Landru*, GEORGES GABORY. — *L'harmonie des mouvements*, FLORENT FELS. — *Notes sur la Pathogénie*, BLAISE CENDRARS. — *La peinture*, MAURICE RAYNAL. — *La musique de Stravinsky*, LEIGH HENRY. — *Mémoires d'un marin*, GABORY. 15 bois gravés de GALANIS.

II

Titania, ANDRÉ SUARÈS. — *Eric Satie*, JEAN COCTEAU. — *1910-1920*, ANDRÉ SALMON. — *Poèmes*, MAX JACOB. — *Rondeau*, ANDRÉ MARY. — *Han Ryner*, RENÉE DUNAN. — *Max Jacob*, HENRI HERTZ. — *La Peinture*, ANDRÉ THÉRIVE. — *Quelques Peintres*, ROGER ALLARD. — *Encycliques*, RENÉE DUNAN. — *Plantin*, CHRISTIAN. — *L'expressionnisme*, I. GOLL. Bois de DERRAIN, DOMIN, GALANIS, MAX JACOB et 25 reproductions de tableaux modernes.

III

Art et Philosophie, DORA MARSDEN. — *Poèmes*, JEAN CHARAZAC. — *Les hommes de la mort*, JEAN MARVILLE. — *Enquête sur l'Art Nègre*. — *L'affaire Dada*, ALBERT GLEIZES. — *La genèse des Chants de Maldoror*, ANDRÉ MALRAUX. — *Les idées de J.-K. Chersterton*, A. B. — *Les Mystères des Colonies d'Oullins*, ROMAN, G. SÉRAPHIN. — *Vlaminck*, LÉON WERTH. — *Matisse*, G. DUTHUIT. — *Le théâtre*, G. SÉRAPHIN. — *Encycliques*, RENÉE DUNAN. — Bois de GALANIS et MAURICE VLAMINCK. Reproductions de tableaux de : BRAQUE, MATISSE, ROBERT MORTIER, VLAMINCK. Reproductions de Sculptures Nègres

IV

Poèmes en prose, MAX JACOB. — *Poèmes*, VLAMINCK. — *Poèmes*, BENJAMIN PÉRET. — *Voyage en Autobus*, M. SAUVAGE. — *Mobilités*, ANDRÉ MALRAUX. — *Système 7*, ROCH GREY. — *Souvenirs sur Guillaume Apollinaire*, A. GERMAIN. — *Nous sommes toutes là*, HENRI HERTZ. — *Propos Amorphes*, JACQUES RIGAUT. — *Les Arts : Pablo Picasso*, J.-E. BLANCHE. — *Les Arts : Lautrec*, TH. DURET. — *Les Arts : Lipchitz*, BISSIÈRE. — *Les Arts : Chronique*, G. DUTHUIT. — *Commentaires des temps présents*, H.-L. FOLLIN. — *Lettres allemandes*, La jeune Poésie, POL MICHELS. — *Lettres italiennes*, TOKINE. — *Curiosités littéraires*, LE SUBURBANISME.

ÉDITION



ACTION

PRIX : 5 FRANCS